Les Leçons de la Guerre

Imprimatur :

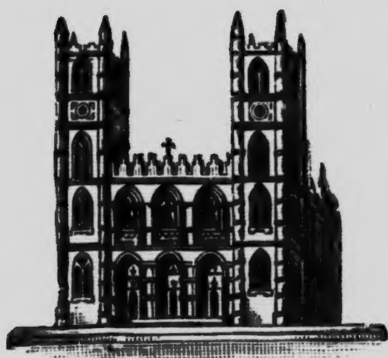
† PAULUS, Arch. Marianopolitanus.

CARÊME DE 1917

PAR

M. l'Abbé Thellier de Poncheville

À NOTRE-DAME DE MONTRÉAL



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée
Libraires-Editeurs, Imprimeurs et Relieurs
79, rue Saint-Jacques, 79

LA LEÇON DU DEVOIR

Monseigneur,

Mes très chers frères,

Depuis trois ans, des milliers d'hommes sont aux prises sur le plus grand champ de bataille où des armées se soient heurtées. L'Europe entière tremble sous la violence de leur choc. La commotion formidable qui s'étend toujours fait courir des remous de mort sur l'océan et, à cette heure même, un frisson d'angoisse sur le continent d'Amérique, comme le flot d'une marée débordante qui vient battre les terres lointaines et y jette l'effroi.

Le Canada n'est pas resté étranger à ce drame. Il y participe par sa chair et par son sang, mêlés dans la lutte à la chair de l'Angleterre et au vieux sang de France. Il s'y associe par son cœur, fidèle aux souvenirs ; par son or, généreusement secourable aux victimes. Il y est engagé par son avenir. Aucun pays, fut-ce le plus pacifique des neutres, ne peut demeurer indifférent à l'issue du conflit : les intérêts de tous y sont en jeu, avec les principes mêmes de la civilisation. Car l'arrêt de la fortune décidera quels états exerceront une action prépondérante dans l'assemblée des peuples, mais aussi quelles idées dirigeront demain la marche de l'histoire.

Superficiel le regard qui ne verrait en ce conflit mondial qu'un accident fortuit, comme il s'en est produit tout au long des siècles, cataclysme aux proportions démésurément agrandies, mais toujours confiné dans l'ordre matériel et dont le seul effet serait de modifier, avec les limites territoriales des empires, la répartition de leur richesse et de leur influence.

Les événements qui s'accomplissent ont une portée plus pathétique. Leurs coups qui ébranleront de puissantes nations bouleverseront des idées, renverseront d'imposantes constructions intellectuelles. Plus encore que le remaniement de la carte de l'Europe, ils préparent un renouvellement des âmes. Ils seront les initiateurs d'un recommencement religieux du monde.

Ces journées solennelles, dont la répercussion sera longue et profonde dans les esprits, sonnent l'arrêt de mort des doctrines matérialistes que notre temps avait substituées aux croyances chrétiennes dans sa vie morale et la conduite de ses affaires publiques. A la lueur cruelle des feux de la bataille, l'impuissance ou la malfaisance de ces principes éclate, et la vieille foi réapparaît, par contraste, dans une splendeur nouvelle dont s'enchanteront encore nos yeux.

Vous vivez loin de ces tristesses. Votre sol a été préservé de ces dévastations, votre âme préservée de ces erreurs. Il ne vous en sera pas moins salutaire de regarder de près les bouleversements et les avertissements du fléau. Comme la prudence de ses chefs veille à préserver leur pays du danger de l'invasion

par les armes, la clairvoyance de l'Eglise doit mettre en garde ses fils les meilleurs contre l'envahissement des idées funestes qui assiègent toutes les frontières de la chrétienté et qui, accueillies avec complaisance, ou par simple insouciance, multiplieraient bientôt leurs ravages. Nous ouvrirons donc sur nos ruines encore fumantes le procès des thèses qui prétendaient conduire le monde, afin de voir où elles l'ont mené. Jugeant mieux le péril de l'erreur par le méfait de ses conséquences, nous apprécierons davantage le bienfait du catholicisme en reconnaissant qu'il porte toujours en lui une irremplaçable aptitude à prévenir, et, quand il est trop tard, à guérir les maux auxquels s'expose une génération qui se sépare de Dieu.

Peu de chaires se prêtent à l'exposé de ces vastes problèmes aussi bien que celle où j'ai l'honneur de monter aujourd'hui, en cette ville de Montréal, où un ami des Canadiens est heureux de s'entretenir, dans leur langue commune, avec des amis de la France; en cette église Notre-Dame où un incomparable auditoire a été façonné au goût de ces hautes études religieuses par le zèle pastoral et la valeur théologique du clergé de Saint-Sulpice: vieille richesse de famille ici, mise, comme l'autre, au service du bien de tous, avec une simplicité qui ne permet aucun éloge, avec une libéralité qui commande cependant la gratitude et rend nécessaire parfois de l'exprimer publiquement. Et par surcroît d'heureuse fortune, cette première confé-

rence se place sous le patronage bienveillant d'un archevêque dont les qualités d'esprit et de cœur brillent d'un éclat si vif, que le rayonnement en est perçu d'Europe, en terre française, en terre romaine, sans qu'on puisse distinguer ce que la puissance de la cité prête au renom glorieux de son Prélat et ce que la grandeur personnelle du Pasteur ajoute à la renommée mondiale de sa cité.

Dieu soit béni de toute la joie que ce carême me propose ! Plongés longtemps dans les visions d'épouvante et les scènes de deuil, mes regards viennent avec amour se relever au milieu des vôtres vers nos admirables perspectives catholiques et se reposer sur l'espoir des horizons moins douloureux qui s'ouvrent, dans cette lumière divine, sous les pas tremblants de l'humanité.

C'est par l'examen de la notion du devoir que s'inaugurera ce matin notre enquête.

I.

Sous les coups de la guerre, une conversion s'est opérée dans nos consciences dont elles sont encore toutes émues. Nous devenions les adulateurs du plaisir : elle a fait de nous les serviteurs du devoir.

Le devoir perdait son crédit. Son respect s'affaiblissait dans les mœurs, son autorité même était discutée, sa notion obscurcie, parfois son principe nié. Soumis à

l'analyse d'une philosophie positiviste, il était dénoncé, en certaines écoles, comme une survivance religieuse, un préjugé théologique à écarter du même geste que le dogme dont il était le fruit fâcheux. L'Eglise continuait à rappeler l'existence d'un Décalogue imprescriptible. On trouvait son enseignement trop rigide et sa voix gênante. Cette vieille morale de nos pères ne pouvait plus convenir à un siècle que d'autres maîtres élevaient dans l'ivresse de ses droits : droit au bonheur, droit à la liberté, droit à l'amour, droit à toutes les fantaisies et à toutes les folies. La foule, séduite, s'engouait de ces formules libératrices. Les mots sacrés jadis la faisaient rire. Les obligations sévères lui faisaient peur. " Devoir ! s'exclamait une héroïne d'Ibsen. Ah ! le vilain mot. Qu'il est froid ! On dirait un coup d'aiguille qui vous transperce le cœur ! "

Nous sommes loin de ce temps, loin de cet état d'esprit. Au son des trompettes guerrières, le devoir a repris sa place d'honneur dans les consciences, même là où la foi n'est pas rentrée encore. Son affirmation resplendit sur des lèvres même fermées à la prière. Sa discipline a ressaisi les âmes. Dans tous les camps, son culte enfante des héros.

A l'occasion de la mort de Paul Hervieu, un théâtre de Paris remettait naguère sur les planches une des pièces les plus retentissantes du célèbre dramaturge : Les Tenailles. Une femme s'irrite contre la loi du mariage indissoluble. C'est la déclamation coutu-

mière de l'épouse qui est malheureuse en ménage, ou qui le croit, ou qui du moins le dit, et à force de le dire finit par le croire, et à force de le croire, finit par l'être en effet. " Est-il admissible qu'en plein XXe siècle une femme ne soit pas libre, libre de se séparer du mari pour qui elle n'a plus d'amour, libre de se donner à l'homme qu'elle aime, libre de disposer de soi, de son cœur, de tout son être, toujours ?..."

Les tirades violentes sonnèrent faux, cette fois, avec un accent d'anachronisme. C'est qu'une servitude, aussi infrangible et plus dure que celle du mariage, pèse aujourd'hui sur toutes les épaules viriles, unanimement, splendidement acceptée par ceux qui avaient longtemps applaudi ces protestations d'anarchie.

L'homme a cessé de se dire libre. Depuis que l'appel de la mobilisation a été affiché à sa porte, la consigne militaire s'est emparée de sa vie et il s'est plié à toutes ses exigences. On ne l'a pas consulté. On ne lui a pas demandé si c'était son goût d'être soldat, de quitter son foyer pour aller se battre, de recevoir de la mitraille en pleine figure. Il n'a plus la parole. Il n'a qu'à se taire et obéir. Quand la consigne est de se faire tuer, il n'a qu'à mourir. S'il refuse, on le fera marcher quand même, sous la menace du revolver. S'il se révolte, une cour martiale brisera sa résistance d'un mot, traduit par douze balles à bout portant. Bon gré, mal gré, on l'arrachera donc à sa famille, à ses affaires, à sa vie facile, à ses habitudes de liberté, pour

le jeter dans un camp, l'expédier aux tranchées, aux Dardanelles, à Salonique, dans la boue de l'Yser, dans les ravins de Verdun, à la mort...

Et le citoyen émancipé trouve maintenant toute naturelle cette sujétion rigoureuse. Il ne s'en scandalise pas, il s'en fait gloire. Sa destinée, son honneur, ce n'est plus d'épanouir sa vie, d'en jouir, mais de la sacrifier pour un but supérieur. Il ne prétend plus la diriger à son caprice : il la subordonne toute entière au devoir qui a repris le commandement de sa conduite. On ne fait pas ce qu'on veut, on fait ce qu'on doit. Au-dessus de la liberté, avant le bonheur, il y a le devoir. Tout le monde est d'accord pour proclamer cette loi absolue. Et la France légère est devenue grave ; et les peuples en conflit se donnent mutuellement ce spectacle de nations entières qui s'astreignent persévéramment à cette discipline implacable ; et les âmes des combattants au fond desquelles on perçoit cette conviction, et leurs visages hirsutes où se lit cette volonté, se parent d'une beauté dont le monde s'émerveille. Les héros sont si nombreux qu'on ne les admire plus ; leurs exploits si fréquents qu'ils deviennent monotones. On se lasse de les entendre. Mais rien n'use chez eux le sentiment d'une obligation pour laquelle ils sacrifient tout, et le temps n'affaiblit pas la force que cette certitude leur communique. Ils ont retrouvé le vrai sens de leur vie, sa noblesse, sa loi.

Quand ils sont partis, sur le seuil de la maison familiale que beaucoup ne devaient plus revoir, la même

parole s'est échangée dans les adieux suprêmes de l'homme qui s'en allait en campagne et de la femme qui restait au foyer. "Va à ton devoir." La même pensée soutient aujourd'hui dans les tristesses de la demeure abandonnée, la mère qui tremble, l'épouse qui souffre de l'absence, la veuve qui pleure sous ses voiles inconsolables — et le guerrier dans sa terre d'exil et de privations. "Fais ce que dois."

Ces mots résonnent encore dans les âmes. Ils y ont créé une énergie qui résiste à toutes les tentations de lassitude. Ils parlent plus haut que les désirs fous de la vie en famille ou les conseils de lâcheté. Nul ne voudrait se dérober à leur appel ni s'exposer à leur condamnation. Mais s'ils cessaient de se faire entendre, la vaillance des meilleurs tomberait tout à coup.

Voici des mois et des mois qu'ils vivent dans la tranchée sauvage où tout leur manque, dans la lutte farouche. Leurs nuits sont souvent sans sommeil, leurs jours sans joie ; la mitraille et la mort s'abattent sur leur chair... Ils ne défaillent pas cependant. Quel est ce prodige ? Une armée ne supporte pas d'aussi intolérables épreuves simplement parce que ses chefs ont décrété de tenir. Si elle tient, c'est que ses soldats eux-mêmes décident toujours qu'ils tiendront. Ce n'est pas l'officier seul qui ordonne : la conscience de chacun le presse de se raidir à son poste. Aucune armature de fer ne préserverait de la débandade la troupe où ce consentement intime ne serait plus donné.

Chaque fois que je me suis penché sur l'un de mes frères de guerre pour épier le murmure intérieur de son âme, j'ai entendu ce frémissement sublime. Tous ambitionnent de pouvoir se rendre et de s'entendre décerner, quand ils reviendront au pays, le témoignage de leur fidélité inflexible à la consigne reçue. Ils regardent la patrie dans ses yeux en fête, où la victoire mettra plus de flamme, plus d'amour : " Tu nous avais confié une tâche, nous l'avons exécutée ! C'est fait. Il nous en a coûté bien des souffrances, mais jamais nous n'avons éprouvé tant de joie qu'à souffrir à ce point pour accomplir notre devoir ! "

J'interroge les plus meurtris : un grand blessé dont les os sont à vif, un agonisant dont toutes les tendresses brisées saignent autant que ses veines déchirées par les éclats, un cœur délicat pour qui la brutalité de cette tuerie est un perpétuel supplice. Ils sont hommes, ils sont enfants ; ils se plaignent, et un gémissement s'exhale de toutes ces douleurs pitoyables. Mais vient la parole sublime, qui emporte toutes ces plaintes. " Oui, c'est dur, M. l'Aumônier. Tout de même je suis content, j'ai fait mon devoir." Ah ! le cri magnifique ! Nous l'entendons cette fois, nous la tenons pour toujours, l'affirmation irrésistible de l'homme reconnaissant que sa raison de vivre, sa grandeur, son bien suprême, résident tout entiers dans son devoir.

II.

Ce fait nouveau nous mène plus loin qu'il ne paraît. Nos thèses doivent se redresser à présent, comme s'est redressée notre conduite. La réforme de nos mœurs est faite ; il reste à faire le revision de nos idées. Logiquement, nous sommes tenus désormais à désavouer tous les systèmes qui proclamaient notre indépendance absolue et à rappeler la doctrine qui affirme que l'homme est soumis à un ordre moral éternel : c'est un premier pas décisif sur le chemin qui monte vers Dieu.

Puisqu'il le faut, dit le soldat, mis en face d'un ordre pénible, on le fera. Et il obéit. C'est bien. Mais pourquoi faut-il ? se demande le penseur. Beaucoup de braves gens, dans son voisinage, ne se posent pas la question ; tant mieux, leur pauvre philosophie sans foi aurait peine à découvrir une solution qui vaille. Mais d'autres, plus exigeants, ont besoin de savoir ; plus cultivés, ils ont l'obligation de s'instruire afin d'établir irréfutablement et de maintenir hors de conteste cette primauté du devoir. Ils se mettent donc à réfléchir, et l'angoisse les mord soudain au cœur. Que ce problème est terrible !

Un père vient de conduire à la gare l'aîné de ses fils, conscrit qui rejoint sa caserne. Patriote, il est fier de donner un soldat à la patrie. Père, il est bouleversé par le départ de son premier enfant. Rentré chez

lui, la poitrine oppressée, dans le silence de la maison où les plus jeunes sont endormis, il songe. Cette nuit, le sommeil ne viendra pas pour ses paupières inquiètes. Seul, à sa table de travail, par delà l'étroit cercle de lumière que projette sa lampe, il interroge l'ombre, il cherche à saisir encore l'image de l'absent, et la vision aimée s'enfuit toujours, vers l'inconnu ténébreux, vers le gouffre. Ah! ces beaux visages de 20 ans, la mort en semble jalouse! Dès qu'elle les voit arriver en ses domaines sanglants, elle les emporte au galop. Elle prendra celui-ci. « Je ne reverrai plus mon enfant ! »

Un pressentiment froid comme une lame d'acier a traversé ce cœur endolori. Il se parle à lui-même, pour s'exhorter au courage. « J'ai abandonné mon fils à la France, à l'hécatombe ; je l'ai conduit au sacrifice. Il le fallait. Mais pourquoi fallait-il ? »

Pourquoi ? reprend l'écho, déjà lointain, dans la conscience de l'adolescent, qui veille lui aussi, cahoté par les roues du train qui l'emporte, remué dans toute son âme par mille pensées douloureuses. Il sera brave, ce petit, autant que ses camarades. Mais, ce soir, il est triste, en pensant aux siens, à toute cette douceur du foyer perdu, dont il évoque le charme attendrissant. L'inconnu l'effraie, la bataille, les blessures, la mort qui l'attend au fond d'un trou d'obus. « Je ferai mon devoir, comme tout le monde. Mais pourquoi faut-il faire son devoir ? »

Six mois plus tard, il tombe contre les fils de fer ennemis où il agonise, sans secours. Abandonné sur la terre froide, aucune main ne fermera ses yeux, personne ne connaîtra jamais sa souffrance, ni sa fin, ni sa sépulture. Pendant que de sa poitrine trouée un dernier flot de sang lui monte aux lèvres, une affreuse pensée de doute l'envahit. " Je me suis sacrifié à mon devoir. Pourquoi? Pourquoi?" Et comme son cri: au secours ! comme son dernier râle, la question formidable, désespérante, demeure sans réponse...

Le problème une fois soulevé, il n'y a plus de paix possible pour une âme tant qu'elle ne l'a pas résolu.

Et aucune solution ne lui sera satisfaisante, tant qu'elle n'expliquera pas cette loi supérieure à l'homme en la rattachant à un législateur divin.

D'où vient que le devoir a le droit d'exiger l'immolation de ma vie ? l'immolation même de vies qui me sont plus chères que la mienne et que je sauverais volontiers en me sacrifiant pour elles, et que je dois cependant moi-même sacrifier. Noble et malheureux père, oui, tu devais livrer ton enfant !

Ce ne sont pas les hommes qui peuvent se contraindre les uns les autres à de tels renoncements.

Me plier sous le poids de leurs volontés additionnées et coalisées contre la mienne, me commander par la force, oui, ils en ont le moyen. Me faire obéir par la peur ou l'intérêt, soit ! Mais introduire une obligation morale dans ma conscience, non, ce n'est pas de leur compétence. Quand ils seraient des millions et moi

seul à l'encontre, leur nombre ne leur donnerait pas cette puissance. Tous les hommes réunis ne peuvent pas créer le plus petit devoir, obliger l'un d'eux à se dire à lui-même : je dois !

O mon semblable, faillible comme moi, quel titre as-tu pour m'imposer ta vérité incertaine, ta conception arbitraire de la vie, ta règle de conduite fantaisiste ? Toi, mon égal, comment voudrais-tu devenir mon maître et transformer ton caprice en un ordre, par lequel je me sentirais lié ?

La société, si elle n'est faite que de nos consentements réciproques et de nos apports communs, peut s'emparer de mon corps par sa hiérarchie militaire et me pousser, par la main de ses gendarmes, jusque dans les champs du massacre. Mais elle n'a pas la faculté de s'emparer de mon âme ni l'autorité nécessaire pour lui dicter sa loi.

Si j'ai reçu ma vie, comme les autres, du hasard, elle m'appartient ; la leur est également à eux. Chacun en dispose comme il l'entend, chacun est maître chez soi. Mon existence a le sens que je veux lui donner, elle prendra la direction qu'il me plaira de lui tracer.

De qui ai-je à recevoir des ordres ?

La nature, moins encore que l'humanité, n'est capable de prononcer ce mot énorme : devoir.

Nature aveugle. qui ne connaît pas elle-même le dessein qu'elle poursuit, elle m'assignerait un plan dont j'aurais à tenir compte ? Inconsciente, elle m'a, par je ne sais quel prodige, donné l'intelligence. Régie par

la nécessité, elle m'a enfanté libre. Mère inférieure à ses fils, marâtre sans ame et sans amour, qu'elle renonce à être notre maîtresse de morale ! Je lui échappe. Ma supériorité à l'égard des choses qui m'entourent est de pouvoir lutter contre elles. C'est mon privilège d'homme que de me soustraire aux servitudes de l'univers. J'en profite, et je garde ma liberté.

Je ne rencontre donc nulle part sur mon chemin, un devoir auquel je sois tenu d'obéir. Le trouverai-je enfin en moi-même ?

Dans mon être mêlé, troublé, des tendances violentes s'en vont en sens opposés. D'un côté, désirs du bien ; de l'autre, appétits du mal. Tantôt une aspiration délicate vers les cimes, et tantôt d'infâmes convoitises tournées vers les abimes. Des voix contradictoires s'agitent en ce chaos de ma conscience. Les unes chantent la beauté du sacrifice, le culte du drapeau, l'honneur, le dévouement : " Mourir pour la patrie, c'est ta plus haute vocation, ce sera ton éternelle gloire. Renonce à tout ce que tu aimes, renonce à vivre. Egale-toi aux héros, va rejoindre le Christ dans sa folie sublime en donnant comme lui ton sang pour tes frères." Mais le cantique généreux s'interrompt déjà : d'autres rumeurs retentissent. Elles blasphèment la vertu, elles raillent la stupidité de la mort héroïque : " Une seule chose compte, ta vie, ta peau, toi. Laisse donc là le souci des autres. Sacrifie-les, s'il le faut, sacrifie tout plutôt que de perdre un jour de bonheur. Sois prudent, sois égoïste, sois lâche..." Pourquoi ne serait-ce pas cet appel qui l'emporterait ?

Si je suis seul en face de moi, je suis libre de choisir, de renoncer à l'un de ces instincts pour mieux satisfaire l'autre. Je ferai taire toute réclamation ; j'étoufferai, je tuerai toute pensée élevée, tout remords. Qui m'en fera un crime ? A ceux qui se scandalisent, je jetterai la réponse du Christ à ses accusateurs : Lequel d'entre vous me convaincra de péché ? Au nom de quoi me convaincrez-vous que j'agis mal ?

Au nom de ma dignité ? Vous me représentez qu'il serait plus beau d'être bon, honnête, courageux, dévoué ? C'est discutable, s'il n'y a pas hors de nous une beauté absolue, une perfection réelle, avec laquelle nous puissions confronter nos actes pour en apprécier comparativement la valeur morale.

Mais ce qui est tout à fait niable, c'est le caractère obligatoire de cette dignité. Encore une fois, qui me force d'être digne ? Suis-je obligé de m'obliger moi-même ? Si je ne veux pas ce mieux, si je n'ai pas le goût de cette noblesse de cœur, qui me persuadera que je dois me contraindre malgré moi ? Mes passions appellent le plaisir comme mes poumons appellent l'air. Elles existent réellement, elles. Je les sens vivantes en moi, je les porte toutes frémissantes dans ma chair et dans mon sang. Et vous voulez que je les mortifie au profit de ce devoir mystérieux qui est incapable de justifier ses prétentions, qui se refuse à me présenter ses lettres de crédit, qui n'est nulle part, qui n'est pas ?

Mais nous nous forgeons des chimères qui sont des chaînes ! Nous nous dupons avec des mots ! C'est nous

qui projetons l'illusion de notre esprit dans le néant des choses. Par delà les nuées qui nous trompent, il n'y a pas de réalité morale s'imposant à nous : il n'y a, en nous, qu'une abstraction, incapable d'engendrer une obligation. Et maintenant qu'elle s'en est assurée, qu'elle a vu clair, la conscience humaine, prise de vertige devant ce gouffre vide, vacille, s'abandonne et va sombrer dans un scepticisme effrayant !

Kant évoquait, dans une phrase fameuse, les deux spectacles qui donnent à l'homme le sentiment de l'infini, " la voûte étoilée sur sa tête, et la loi morale dans son cœur." Cette parole est grande. Mais, ô philosophe de Koenigsberg, de même que les astres d'or qui flamboient au firmament n'y resteraient pas suspendus si la main du Créateur qui les a jetés dans l'espace ne les y supportait sans cesse, de même cette loi du bien gravée en nos profondeurs ne continuera pas de s'y lire si la foi en Dieu ne lui garde son relief et sa vertu.

Que l'athéisme s'installe dans toutes nos chaires et domine toutes les intelligences : le désastre moral deviendra irréparable.

Rien n'existe donc plus de ce que les siècles croyants nous avaient appris à respecter. Plus de Créateur, plus de Maître infini, plus de Juge éternel, plus de décalogue, plus de loi chrétienne, plus rien. Rien au-dessus de nous ; au dedans de nous, rien. Ni Dieu là-haut, ni âme en nos poitrines. Le fond des choses, c'est le néant ; la fin de notre être, la pourriture qui git dans un cercueil. Le monde est indifférent à nos ef-

forts, à nos sacrifices, comme à nos crimes. La vie est une mauvaise farce, où chacun se tire d'affaire comme i' peut ; un instant qui passe, et auquel il est logique (: demander le plus de jouissance possible, avant l'épouvante finale, la mort. Convenons donc que tout est vain, et dispensons-nous mutuellement de ce que nous appelions le devoir.

L'animal ne s'embarrasse pas de nos scrupules. Il assouvit ses instincts et s'endort sans trouble, quand il est repu. Puisque l'humanité n'est faite elle aussi que de sang et de muscles, connaissant sa déchéance, que du moins elle en recueille le honteux profit. Créature de poussière et de misère, jette tes entraves absurdes, odieuses, et livre-toi, comme la bête, à toutes les impulsions de ta nature qui veut jouir insatiablement. Amuse-toi tant que tu peux, ce sera toujours insuffisant et trop court dans ta lamentable destinée ! Si tu es riche, amasse encore plus d'argent dans tes coffres et achète toutes les satisfactions qui sont à vendre dans l'universel marché de la gloire et de l'amour. Pauvre, insurge-toi, le couteau aux poings, la rage au cœur, contre une société qui te refuse ta part de bien et de liberté. Soldat, embusque-toi pour te soustraire à la bataille. Déserte, si tu as le moyen de te mettre à l'abri. Le premier des biens c'est la vie, puisqu'il est celui qui te permet de goûter les autres et que, celui-là perdu, tout est perdu pour toi. Écarte donc cyniquement de ta route la douleur, fuis la mort, plonge-toi dans le bien-être, le plaisir, la volupté, roule dans la

turpitude, gave-toi d'orgies, jusqu'à ce que tu t'en ailles culbuter dans la fosse sinistre où on poussera du pied ce qui reste de l'homme, maintenant qu'il ne reste rien de Dieu : un paquet de chair qui tombe en décomposition !

C'est ainsi qu'au terme d'un impitoyable enchaînement de scepticisme et d'immoralité, la conscience se désagrège, l'énergie morale se dissout et le découragement brise les cœurs les plus robustes.

Frères de toutes races, qui, à cette même heure, dans l'horreur de l'inextricable mêlée, n'avez pour unique réconfort que la pensée d'un devoir, laissez crouler vos vies et vos énergies dans la désespérance. Cette force suprême à laquelle vous vous raccrochiez, lui gardant toute votre foi : si l'athéisme dit vrai, sous les grands cieux déserts, sur la terre maudite, elle n'est qu'un songe, pis que cela, un mensonge !

III.

Les hommes valent souvent mieux que leurs doctrines. Par un heureux illogisme, bénéficiant à leur insu d'une longue formation religieuse, beaucoup continuent de croire au devoir, alors même qu'ils ont cessé de croire en Dieu. Quelques années de négation n'abolissent pas totalement l'œuvre morale des siècles dont nos âmes ont hérité.

A la longue, cependant, l'action corrosive du matérialisme, gagnant de proche en proche et s'attaquant à

la substance héréditaire de nos pensées, rongerait en nous la notion même du devoir et détruirait jusqu'au souvenir d'une distinction entre le bien et le mal. Puisque la guerre nous a provoqués à réfléchir et à réagir, ne laissons pas échapper cette occasion providentielle de rendre à la loi morale la plénitude de sa force en la reliant à son principe éternel. Les vieux Grecs disaient qu'il serait plus facile d'édifier une cité en l'air que de bâtir une société hors du culte de Dieu. Au milieu des systèmes qui s'écroulent faute de l'inébranlable appui, l'humanité, c'est son honneur et son tourment, s'efforce en ce moment de remettre plus haut qu'autrefois le principe du devoir : elle ne le redressera, elle ne le maintiendra debout qu'en le replaçant sur son piédestal divin.

Catholiques, ce sera notre œuvre.

Nous savons, nous, que le Bien existe. Il est pensé quelque part. Il est voulu par quelqu'un. Il n'est pas une chose vague, fuyante, impersonnelle, inerte. Un Dieu vivant lui prête le support de son être. En cette personnalité magnifique, idéale et réelle tout à la fois, la perfection morale prend conscience de soi et peut désormais revendiquer nos hommages. Conçus par la sagesse infinie, ses ordres sont édictés par une volonté souveraine qui les sanctionne de sa toute puissante autorité.

Ici nous sortons des régions indécises de l'impératif catégorique, des formules froides et vides, de l'abstrait. Le devoir s'anime, s'éclaire. Il parle sur un ton

de commandement où se sent le droit absolu du chef. Son affirmation sans équivoque, sûre d'elle-même, ne laisse place à aucune hésitation. Dieu nous a créés pour le servir : avec ces quelques mots dont le catéchisme instruit déjà l'enfance et qu'il a popularisé dans toute l'humanité, nous possédons d'avance la justification de tous nos devoirs.

Je découvre donc enfin, pour imposer légitimement une orientation à mon activité, quelqu'un qui vit comme moi, plus que moi, celui-là même dont ma vie m'est venue. Auteur de mon être, il en reste le régulateur né ; témoin de mes actes, il en sera le juge. En face de lui, cette fois, je me sens responsable de moi-même et de mes œuvres. Son titre à me diriger est écrit en chacune des fibres de mon corps et des facultés de mon âme qu'il a façonnées par son action créatrice et qu'il pénètre sans cesse de l'afflux de sa puissance. Tiré par lui du néant, pétri de ses mains, animé de son souffle, je lui demeure suspendu : que son énergie conservatrice se retire un instant de moi et je retombe tout aussitôt dans l'abîme.

L'obligation d'obéir à la loi de Dieu me saisit donc aux entrailles. Je lui suis substantiellement subordonné, nécessairement soumis. Je suis, en permanence, à sa disposition entière. Je ne m'appartiens pas. Il n'y a place en moi pour aucune activité indépendante. Ma vie n'est pas à moi. Je ne suis pas libre d'en faire l'usage que je veux : elle doit s'employer toute à l'œuvre pour laquelle j'ai été créé, se ranger au service di-

vin, se consacrer à son devoir. Que je sois heureux ou non, que je meure en guerre à l'aube de mes jours ou dans le crépuscule pacifique des années de ma vieillesse, ces variantes sont d'une importance médiocre. Ce qui importe, c'est que le Maître me voie sans cesse à sa tâche, et que, ma journée finie, je puisse me présenter devant lui sans craindre son reproche, dans l'attente confiante du mot de bienvenue qui accueillera l'âme du juste sur les parvis des cieux : "Euge serve bone et fidelis. Salut à toi, bon serviteur, qui ne m'as point été infidèle : entre, à présent, dans l'allégresse de ton Seigneur ! "

Eclairé par cette lumière d'en haut, fortifié par ces perspectives de l'au delà, le croyant traverse ce monde les yeux toujours fixés sur sa Loi. Chaque pas qu'il fait, chaque action qu'il pose, compromet ou assure sa destinée éternelle, suivant la direction qu'il leur imprime. Il le sait, et cette pensée rend grave sa conscience. Le devoir est chose infiniment sérieuse pour lui : dans sa voix il entend l'écho de la voix divine. Quand il lui résiste, il perçoit dans ses propres remords l'anticipation de la divine sentence. Au front de ceux qui exercent une autorité sur sa conduite, il aperçoit, malgré leurs faiblesses humaines, un reflet de la majesté de Dieu. Tout chef légitime est son agent, son représentant. Leurs consignes guerrières elles-mêmes se revêtent de cette beauté d'une obligation religieuse. Et les plus obscures corvées dans la monotonie des camps, aussi bien que les besognes terribles du corps à corps

meurtrier deviennent des œuvres saintes, des mots d'ordre sacrés. Quand cette foi en Dieu va rejoindre dans un cœur ardent l'amour de la patrie, s'y associe pleinement, et fait de ces deux sentiments une même ferveur, elle donne à la conscience du soldat la fermeté d'une épée. L'alliage est si parfait, la trempe si forte, que la lame ne se brise jamais.

" Vous, prêtres, me déclarait un Colonel, vous avez pour soutenir le moral de nos troupes, dans les circonstances tragiques, des raisons qu'on ne discute pas." Il disait vrai. En face de l'absolu, dans la pleine clarté de Dieu, la certitude de l'obligation s'épanouit au fond des consciences, l'héroïsme gonfle les poitrines, et une résolution indomptable arme les bras.

Mais voici que le Catholicisme offre à notre culte du bien un nouveau secours, d'une douceur et d'une vigueur merveilleuses.

Ce devoir lointain que nous adorons dans la majesté des cieux a voulu se rapprocher de nous, prendre un visage, une voix, semblables aux nôtres, un cœur, sensible au nôtre, nous apparaître et se mêler à notre vie, pour se faire aimer de notre humanité. La sainteté éternelle, qui n'était que pur esprit, a pris chair et elle habite maintenant parmi nous. Le Maître qui nous tient courbés dans le respect de sa toute-puissance est venu se coucher à nos pieds sur la paille d'une crèche, s'établir dans notre intimité, nous convier à des relations familières avec lui, et par le don magnifique de

son amour, provoquer en retour un élan prodigieux de notre misère reconnaissante vers sa beauté infinie.

Tout ce que la philosophie humaine a pu inventer n'égalera jamais cette influence profonde qu'exerce le christianisme en engageant notre cœur au service de notre devoir. Les éducateurs qui croient en Dieu suffisent à faire respecter la loi morale. Mais nul ne la fait aimer comme ceux qui croient au Christ. C'est par lui, qu'un principe de progrès infini est entré dans la conscience de l'humanité. Rien n'a une efficacité comparable pour provoquer sans cesse notre effort vers plus de vertu.

L'homme résiste à l'autorité qui lui commande : il se laisse vaincre par la prière d'une amitié. Quand un père dit à son fils : " Fais ceci, je te l'ordonne," un sentiment mauvais d'indépendance gronde parfois au cœur de l'adolescent : " je ne le ferai pas, précisément parce que tu m'en donnes l'ordre." Mais la mère survient : " Fais-le, parce que je t'aime." Et le révolté se rend à cette parole. Indocile à la voix impérieuse qui veut le contraindre, il se rend à celle qui a l'accent du cœur.

Dieu n'ignore pas ces contrastes de notre nature. Il nous prend par nos côtés généreux : " Je ne vous traiterai plus en serviteurs, mais en amis. Faites ce que je vous ai demandé parce que je vous ai beaucoup aimés. Devenez parfaits à force d'amour."

Et nos âmes d'enfants s'émeuvent de gratitude pour cette condescendance paternelle. Elles s'attristent

des fautes qui ont fait pleurer l'ami divin, qui l'ont fait mourir de douleur volontaire, dans l'expiation de la croix. Elles se reprochent les moindres indélicatesses qui ont blessé son regard fixé sur nous et déçu sa tendresse. Elles s'exaltent à la pensée qu'elles peuvent accroître leur ressemblance avec lui et par cet embellissement courageux faire son ravissement. Un jour, à son appel qui les sollicite, sous l'influence de sa grâce qui les travaille, elles se soulèvent enfin au-dessus de leurs faiblesses coutumières. Le désir de lui plaire s'allume en nos poitrines. Une flamme d'enthousiasme sacré jaillit, la soif de la perfection nous tourmente... C'est trop peu, pour apaiser cette ardeur qui nous consume, c'est trop peu que de vivre en serviteurs impeccables du devoir, nous voulons en devenir des passionnés, des amoureux, nous aspirons à en être les victimes. Et cette émulation de générosité qui a précipité Dieu des cimes du ciel sur les chemins de notre indignité, emporte l'homme plus haut que cette terre, au royaume des saints...

O Jésus, qui personnifiez éternellement le souverain Bien, vous avez rendu visible l'autorité du devoir à nos pauvres yeux de chair ; vous perpétuez au sein de notre détresse sa présence agissante, qui réconforte notre volonté, qui nous fait honte de nos lâchetés. Mais surtout vous nous présentez son amabilité en tout votre être avec une telle séduction persuasive, une telle attirance irrésistible, que ceux-là qui ont fixé sur vous leurs regards, sont incapables désormais de

rien lui refuser, par amour pour vous et, capables de tout souffrir, plutôt que de vous offenser en trahissant une obligation de leur conscience. Eprises de vous, leurs bandes en armes s'en iront à la bataille, au nom de leur devoir, comme à une croisade et mourront avec la sérénité rayonnante des martyrs.

Proclamer que Dieu est le fondement nécessaire du devoir, reconnaître que Jésus-Christ en est l'auxiliaire le plus précieux, ce sera notre premier profit religieux de guerre.

Car en dépit de ses incommensurables désastres, l. guerre apporte au monde un profit qui les surpasse.

Humainement, elle est une ruine que rien ne pourra réparer. Qui fera le compte des journées de sueur, des siècles de labeur à accumuler pour refaire ce qu'elle aura détruit ? Mais dans le plan divin, cet effroyable gaspillage de richesse doit se compenser d'un enrichissement spirituel qui est hors de prix. Notre infortune elle-même s'offre à nous rendre des biens plus précieux que nos réserves matérielles saccagées et toutes les vies anéanties : les notions morales qui nous échappaient et que nous pouvons ressaisir. Le trésor des vérités éternelles enfin reconquises nous dédommagera de nos milliards perdus.

Nos sacrifices ne nous paraîtront plus trop lourds, si, en échange du sang et de l'or versés à flot, nous retrouvons la plénitude de Dieu.

LA LEÇON DE L'ÉPREUVE

Mes très chers frères,

Notre société s'éloignait de l'Evangile.

Elle s'était tracé un programme de vie tout différent de celui que le Sauveur avait apporté au monde. Dédaigneuse du sermon sur la montagne, elle se flattait de connaître le vrai secret de la béatitude.

" Heureux les humbles, disait Jésus. Heureux les mortifiés et tous ceux que la douleur visite." A chacune des vieilles paroles divines, l'humanité nouvelle jetait un démenti.

Elle conviait ses fils à la fierté. " Redresse-toi, grandis-toi, cherche à monter toujours plus haut dans la hiérarchie sociale. Si tu es faible et dédaigné, n'accepte pas ton destin ; exige qu'on te fasse un sort plus brillant, fais-toi ta place au soleil, prends-la de force au besoin. Trop longtemps ton front humilié s'est courbé dans la résignation à ta misère ; aie enfin l'orgueil de ton être, la conscience de ton pouvoir, ô homme qui peux prétendre maintenant à devenir l'égal de Dieu."

La mortification, comme l'humilité, devait être bannie de nos cités. Combattre nos instincts de jouissance et d'indépendance, vivre détachés de la richesse et du plaisir, accepter encore une discipline, c'était la morale

du passé : elle ne sera plus la nôtre. Elle ne s'adapte plus à nos mœurs, elle nous heurte, elle nous blesse, nous les fils de l'or, de la volupté, de la liberté. La poursuite du bonheur est devenue notre occupation principale, notre obsession. Nous avons découvert la clef des trésors que la terre recèle en ses flancs. Avec une hâte fébrile, nous leur ferons produire, par notre industrie, tous les raffinements du bien-être et tous les enchantements du luxe. Nous goûterons à toutes les coupes de l'ivresse sensuelle jusqu'à la satiété. Nous n'obéirons plus qu'à nos caprices, à nos folies : ce nous sera une sensation si délicieuse d'être affranchis de tout joug !

Pourquoi l'Eglise s'obstine-t-elle, seule contre tous, à maintenir sa prédication de la croix et à dresser sous nos yeux cette sombre image de la souffrance ? Eglise retardataire, nous écarterons tes visions et ta voix qui troublent nos fêtes, nous te bâillonnerons pour ne plus entendre ton appel douloureux, nous ne supporterons plus au milieu de nous tes religieux dont l'existence volontairement mutilée est un reproche à notre vie épanouie. Ayant enfin brisé toutes tes contraintes, nous annoncerons au monde ébloui une ère radieuse d'indéfinie félicité.

Telle était la vantardise de notre paganisme renaissant. L'ouragan de mitrailles a emporté ces délires. Il a brutalisé nos rêves, il a purifié notre horizon et nos âmes. Dans la tranchée désolée où est tenue captive une génération mise tragiquement à l'épreuve,

l'Evangile réapparaît avec sa rudesse et aussi sa séduction. Rarement les hommes en vécurent si près, réalisant à la lettre, comme aujourd'hui, son programme, car la guerre les condamne à la pratique admirable de ses conseils les plus élevés et hier les plus méconnus.

Nous le constaterons successivement pour l'humilité, le renoncement et l'acceptation de la souffrance.

I.

Il faut bien que la foule des simples troupiers soit humble : quelle illustration ambitionneraient-ils désormais, quelle ascension ?

On crée sans doute pour eux des distinctions qui se multiplient. Et c'est un fait à retenir, au profit de notre apologétique religieuse, car il implique le désaveu d'une objection qui nous fut longtemps adressée. —Des moralistes sévères faisaient grief à l'Eglise de soutenir notre vertu par la perspective d'une récompense céleste. C'était amoindrir la dignité humaine, déclaraient-ils avec superbe. Arrière ces calculs intéressés ! Nous qui sommes d'une moralité plus pure, nous ferons le bien pour le bien, sans autre salaire que le témoignage de notre conscience.

Ces belles maximes n'ont plus cours. Chaque patrie veut du stimulant pour ses héros. Elle estime que c'est justice et sagesse aussi de prodiguer des encouragements à leur vaillance : elle flatte leur amour-

propre, en distribuant chevrons et fourragères, citations et décorations, étoiles et palmes qui soulignent chaque nouvelle prouesse des braves... Personne ne critique ce luxe de rubans et de médailles. Nul n'en voudrait sourire. Il est bon que le mérite de chacun soit reconnu et sa valeur récompensée. Nous n'étions donc pas si coupables de faire de l'espérance du ciel un appui à notre devoir : on cessera à l'avenir de nous incriminer en ce point, je suppose.

Mais rentrons en notre sujet. Ces hommages militaires restent sans proportion avec les sacrifices exigés du soldat. Que sont ces honneurs en paiement de toutes ses douleurs, en échange de tout l'avenir auquel il doit renoncer ? Plus ils se donnent, moins, devenant communs, ils ont de prix. Et le malheureux qui est tué, que lui en reviendra-t-il ? Après la croix de guerre, la croix de bois. Et combien n'auront pas même reçu cette parcelle de gloire ! Faute d'une occasion de se signaler, faute d'un témoin bienveillant de leur exploit, faute d'un chef qui survive à l'action meurtrière où ils firent des prodiges, leur dévouement demeurera ignoré. Demain ils rentreront dans la foule sans que l'admiration de leurs concitoyens soit attirée, par l'éclat d'une boutonnière, à monter jusqu'à eux. Est-ce cela que nos professeurs d'ambition nous avaient promis ?

Briller, émerger, dominer : leur programme est suspendu en temps de guerre. L'ordre est aujourd'hui de s'immobiliser à son rang, de se tapir dans un coin, de

vivre dans la saleté, de mourir dans l'obscurité, de n'être rien qu'un pauvre petit poilu collé au fond d'une tranchée en attendant qu'un obus l'y enterre. C'est, mot pour mot, l'existence que préconisait l'Imitation de Jésus-Christ. "Apprends à obéir, poussière, à t'humilier, limon, à te courber sous les pieds de tous, à te faire si petit, si soumis, qu'ils puissent marcher sur toi et te fouler aux pieds comme la boue des chemins." (III. 13).

Le portrait est d'une ressemblance cruelle. Un soldat n'est que cette chose insignifiante, qui a cessé de s'appartenir, qui ne compte plus. Les grands chefs le manipulent à leur gré, exigeant qu'il souffre, qu'il s'épuise, qu'il meure, quand ils l'ont ainsi décidé, pour assurer la victoire. Il vit au creux de la terre, confondu avec elle dans son uniforme aux teintes d'horizon, enroulé déjà dans son suaire de boue, presque enseveli dans le trou où il gite et qui demain sera la demeure définitive de ses os.

Quels que soient son talent, son rang, sa fortune, il se perd dans la masse anonyme de ses camarades, à peine connu de quelques-uns qui l'oublieront dès qu'il aura disparu, ne figurant que comme un numéro matricule sur les états de son régiment ; qu'est-ce qu'un homme dans l'innombrable armée ? Il restera là ; là il sera enfoui sans que, vivant, on lui ait jamais accordé d'honneurs, ne recevant peut-être pas, même mort, ce qu'on nomme les derniers honneurs. Il y a des cadavres magnifiques qui n'ont pas une simple toile de

tente pour leur toilette funèbre. Il y a des tombes de héros et de saints, vides des deux parures dont s'enorgueillirait du moins la cendre d'un guerrier : le drapeau de son pays et la croix du Christ. Enfoui en hâte, entre deux batailles, laissé sans sépulture entre les lignes,cet artisan d'épopée aura donc achevé sa carrière sans que la gloire ait jamais mis un baiser à son front. Et la piété universelle de ses frères et la gratitude de son pays qui viendront un jour exalter leurs morts en ces lieux de leur triomphe, ne salueront pas sa dépouille dont l'emplacement demeurera ignoré, comme il le fut toujours lui-même.

Que ce sort pitoyable est contraire aux leçons entendues jadis ! Pour en faire accepter la sévérité humiliante, d'autres pensées sont nécessaires. Et des mains très modernes vont rechercher dans la cellule d'un vieux moine un livre de haute mystique dont elles distribuent l'enseignement à des esprits qu'on avait déshabitués de ce langage. Le 14 juillet dernier, les électeurs de la Sarthe pouvaient entendre un ancien ministre hostile à nos croyances leur citer ce texte et leur en faire ce commentaire :

" Aime à être inconnu et oublié, a dit l'auteur de " l'Imitation." Cette grande parole d'humilité, qu'un de nos écrivains appliquait au héros faisant le coup de feu dans la tranchée, tous nos concitoyens, quelles que fussent leurs opinions philosophiques, se la sont adaptée."

Ainsi, devant l'évidence, nos contemporains les moins suspects de pensées arriérées, délaissant leurs formules en usage sur les tréteaux de la politique et les déclamations orgueilleuses de la libre pensée, invoquent comme le viatique le plus salutaire à un peuple en bataille " une grande parole " venue des âges anciens et qu'on croyait tombée en discrédit, écho elle-même de la parole qui vient de plus loin, de plus haut, de l'Infini, et dont même au temps où nous sommes l'humanité ne peut se passer.

Mais pour présenter ces conseils avec autorité nous avons, nous catholiques, une doctrine cohérente avec elle-même, une école de morale qui n'a pas à renier ses principes, par dessus tout un maître qui prêche d'exemple : un Dieu descendu des hauteurs de son ciel pour s'anéantir dans le partage de notre bassesse terrestre ; un Dieu qui s'est fait l'esclave de tous, né humble dans un refuge d'animaux, travaillant humble dans une échoppe de menuisier, mourant humble dans l'ignominie de son supplice. C'est au souvenir de sa vie et au nom de ses promesses que sa vertu d'humilité peut être prêchée aux sacrifiés de la guerre.

" Victime de la malchance, de la partialité des hommes, de l'inégalité de leur sort, ta part est pauvre, soldat ; ton avenir mesquin, ta destinée injuste."

" Pour d'autres, la guerre a des faveurs et des profits. Ils y feront fortune pendant que tes affaires périclitent. Ils y trouveront leur avancement, tandis que tu n'as rien à recevoir que des coups. Ne laisse pas

envahir ton âme par cette amertume. Regarde le Christ, ton frère, qui a pris sur lui toutes tes humiliations pour se rapprocher de toi. Regarde au delà de cette terre pitoyable : dans la splendeur du firmament, un justicier infaillible t'attend, celui qui rend à chacun selon son mérite. Dans sa légion d'Honneur et de Sainteté, Lui-même a dit que les derniers d'ici-bas seraient les premiers. Si tu en es digne, à toi ses palmes d'or et l'impérissable couronne d'étoiles ! ”

Heureux sommes-nous de posséder un tel enseignement qui réprime les tentations d'envie et les pensées de révolte au fond des cœurs. Sans lui, il y aurait des heures bien amères dans l'existence ou dans l'agonie du soldat — et parfois des réflexions troublantes dans la tranchée.

Les chefs ont besoin c mme leurs troupes qu'on leur prêche l'humilité.

Qu'elle leur fasse défaut : et le commandement devient hautain, arrogant, cassant, la discipline à la prussienne, la cordialité disparaît dans les rapports du supérieur et de l'inférieur, la collaboration confiante fait place à une soumission de crainte, l'obéissance même finit par être compromise. Mais en outre par le péché d'orgueil commis dans l'âme de ses officiers, la patrie est mise en péril.

Car la mission qu'elle leur a confiée exige d'eux un désintéressement absolu. Ils la faussent, ils risquent de la faire échouer, si dans sa poursuite ils se laissent égarer par des suggestions d'amour-propre auxquelles, même loyaux patriotes, ils demeurent exposés.

La guerre, trop longue, a usé le premier enthousiasme, dans lequel nul ne songeait plus à lui, à rien, qu'à la cause. Une seule passion, alors, flambait dans les cœurs, consumant toutes les pensées d'égoïsme. Ce feu sacré a fléchi en plus d'une poitrine. . Des préoccupations personnelles y ont réapparu, des calculs mesquins : qui donc ne s'est jamais senti sollicité par leur voix perfide ? On a gardé entière l'ambition de faire triompher son drapeau, mais on redevient ambitieux aussi pour son compte personnel. Dans le service de son pays, on réintroduit le culte de son moi. Des conflits s'engagent, et ce second amour se dresse en adversaire du premier.

En face d'une mesure à prendre, l'homme qui a livré son âme à ces coupables pensées ne considère plus seulement l'avantage ou le dommage de la nation, mais le le bénéfice qu'il en retirera lui-même ou les inconvénients auxquels il se voue. Manquant d'abnégation, tantôt il manquera d'audace et tantôt de prudence. Par crainte lâche d'une responsabilité à prendre, d'un blâme, d'un échec à affronter, il refusera de courir un risque, utile cependant à son œuvre. Soucieux de son bien plus que du bien de sa troupe, impatient de se signaler, il s'engage dans une aventure où des vies seront sacrifiées à la légère.

Ce chef a le pouvoir terrible de disposer totalement de ses soldats. Il tient leur sang entre ses mains. En le répandant avec éclat, il en ferait jaillir de la gloire sur son épée. L'ordre d'attaque, qui dépend de

lui, jettera peut-être sur le terrain des victimes que plus de sagesse eut épargnées. Mais ces cadavres vainqueurs feront à sa renommée un piédestal. “ Qu’importent après tout quelques existences obscures ! [illegible] va de ton avenir, de ton avancement ; un galon [illegible] à la manche de la tunique, les étoiles à ton képi. . . ” Et la tentation criminelle s’insinue dans l’âme vaniteuse. . . . .

L’humilité, vertu des faibles, disait-on ? A l’heure où toutes nos forces doivent être portées à leur plénitude, c’est l’orgueil qui se dénonce comme une menace d’affaiblissement ; l’orgueil pervertisseur des hautes vertus patriotiques, conseiller funeste d’égoïsme, inspirateur d’arrivisme, artisan de division et de défaite, de qui procèdent les critiques, les compétitions, les jalousies, les affreuses mesquineries qui effritent la vigueur d’une armée et ébranlent la cohésion d’un peuple.

Il nous serait si précieux, pour la bonne conduite des choses militaires comme pour la régence parfaite de nos affaires publiques, de n’être gouvernés que par des humbles !

Alors plus de misérables soucis de personnes, plus de conflits d’amour-propre.

Mais, dans tous les cœurs, une joyeuse émulation pour le bien commun, l’oubli total de soi, l’unique amour du pays, la patrie au-dessus des partis. Chez ceux qui commandent, un tel désintéressement, qu’aucun soupçon ne les effleure ; et chez ceux qui obéissent, une confiance absolue dans les chefs, nulle hésitation à les suivre, l’empressement à consentir les sacrifices

qu'ils demandent, un jaillissement perpétuel de générosité; quelle harmonie en résulterait ! quelle armée ! quelle nation !

L'humilité nous eut rendu un service encore plus magnifique ; elle eut soutenu puissamment la cause de la paix. Car la guerre est fille de l'orgueil. C'est lui qui aiguise les appétits et les épées d'une nation. Il la persuade qu'elle doit dominer. Il l'enfièvre de désirs ambitieux. Il l'exalte par ses sophismes.

Infatuée d'elle-même, convaincue de sa puissance et de son excellence, avide de savourer la pleine sensation de sa force, elle se croit appelée à s'élever " au-dessus de tous." Sa supériorité lui donne droit à cette suprématie. Ses vertus pharisaïques lui confient la mission providentielle de châtier les crimes des peuples coupables et de balayer de la terre les races dégénérées.

Cette folie des grandeurs tourne à la hantise de la persécution. Elle prend ombrage de ses rivaux. Leur développement l'irrite. Leurs succès sont une injure à son amour-propre. Leur existence même lui paraît une perpétuelle menace. S'ils se concertent entre eux, c'est pour comploter contre elle. Nul doute ; ils veulent l'encercler, l'étouffer.

" Aux armes, fils de la Germanie ! De perfides ennemis ont juré notre mort." Et alors que nul ne songe à l'attaquer, que nul ne s'y prépare, la puissance soupçonneuse double ses bataillons, elle mobilise. Que ses voisins, pris de crainte à leur tour, imitent ses mesures pour se protéger eux-mêmes ; elle crie à l'agres-

sion, elle dénonce à l'univers cet attentat. Elle tire son glaive, et enivrée de son rêve monstrueux, elle part à la conquête du monde, titubant dans le sang de millions d'hommes jetés par elle dans cette tuerie, jusqu'à ce qu'elle succombe sous les ruines et les anathèmes de l'Europe, victime de son délire d'orgueil.

Opposer la violence à ces violents, c'est la nécessité d'aujourd'hui. Mais pour triompher de cette cupidité latente qui a allumé les flammes de l'incendie, la force ne suffit pas. La victoire obtenue, si nous voulons conjurer de nouveaux ravages de feu, il faudra emprunter encore à nos croyances chrétiennes le secret des vertus qui éteignent au fond des cœurs le foyer des concupiscences guerrières, d'où l'explosion finit par jaillir.

Plus la civilisation s'élève, provoquant, par son accroissement de richesse, l'ardeur nouvelle de nos convoitises, plus nous avons besoin de cette réaction évangélique. Pour avoir méconnu cette nécessité, nous nous sommes fait à nous-mêmes un mal immense. Que de calamités nous nous serions épargnées, rien qu'en restant fidèles à l'enseignement divin qui nous prêchait la modération dans les désirs !

Rapprochés du Christ par la leçon vigoureuse de l'épreuve, les nations viendront demain s'asseoir à ses pieds pour écouter encore le sermon sur la montagne. A l'entendre, comprenant ce qui leur a manqué, elles le béniront pour tout ce que sa doctrine leur rendra de promesses de paix et de garanties de bonheur, quand

au sein de leurs assises fraternelles, sa voix bénie leur redira les mots que rien ne remplace : " Apprenez de moi, ô peuples, à être doux et humbles de cœur."

II.

Le second point du sermon évangélique que la guerre prêche à notre frivolité, c'est l'obligation du renoncement.

Heureux, vivants à l'aise, nous ne pensions plus beaucoup à ce devoir : il a frappé, sans ménagement, à nos portes et, de force, s'est installé en maître chez nous. Nous n'en parlions plus : il est devenu le thème courant des harangues de nos hommes publics. Nous nous en jugions exempts : l'autorité civile elle-même l'a rendu obligatoire, appuyant et aggravant les préceptes d'Église. Civils et militaires, riches ou pauvres, dans les salons comme dans les tranchées, la mortification est pour tous et partout la loi du jour.

Sous l'action de la souffrance, pensées sérieuses et mœurs graves sont rentrées jusque dans les milieux de la vie tourbillonnante, là où l'on chante tout le jour, où l'on danse toute la nuit, où l'on fait les fous. Les dépenses de luxe ont diminué, les grandes réceptions sont devenues plus rares, le mouvement des fêtes s'est ralenti. Petit indice qui a sa valeur : le Bottin mondain de Paris, sans lequel la Capitale perd tout son charme, au dire des snobs, n'est pas réédité depuis la guerre et ne le sera pas jusqu'à son achèvement. S'har-

monisant avec les soucis de la patrie et les inquiétudes de famille, les toilettes extravagantes sont devenues plus modestes, plus sombres aussi. "Que portera-t-on cet hiver ? demandait une de nos élégantes, quand vint en septembre 1914, la saison des modes nouvelles.—On portera du noir, madame," lui fut-il répondu. Les bandeaux de deuil, à des milliers de fronts, ont remplacé les coiffures claires dont s'encadrait la grâce légère des figures heureuses. Ils ont imposé leur teinte de cendre aux couleurs aimées de la jeunesse pour leur gaieté. Des visages de vingt ans, attentifs à garder leur fraîcheur coquette, ont pâli sous l'angoisse, et des larmes ont lavé l'éclat des joues rieuses. Ces yeux d'enfants gâtées ont cessé de briller au miroitement des promesses séductrices... Autour d'elles, tant de bonheurs sont tremblants; dans leur propre avenir, tant de rêves brisés ! Pauvres fiancées qui sont déjà des veuves !

Sœurs du soldat, mères du blessé, ces femmes du monde ont pris dans les formations de la croix rouge, l'habit des religieuses : elles en prennent en même temps l'esprit, la simplicité, l'abnégation. Comme leurs hôtes, les demeures somptueuses ont perdu leurs parures. Les villas de plaisance sont devenues les cloîtres de la douleur, des châteaux se sont transformés en hôpitaux. Sous les lambris dorés, au pied des cheminées de marbre, entre les tapisseries d'art ancien, des lits s'alignent, parfois des cercueils. Plus de lustre étincelant pour illuminer les fêtes de nuit ; seules quelques veilleuses, dans l'ombre émouvante d'où montent

des plaintes ; quatre cires autour d'un cadavre. Ici on s'étourdissait hier, de rires et de chansons, on se grisait de parfums : on y souffre maintenant, on y meurt. Le rire : c'est un spasme d'agonie ; le parfum : l'odeur du sang, des médicaments, de la mort ; la chanson, celle du de Profundis.

Les villes bâties pour le plaisir ont cessé d'attirer leur clientèle qui s'amuse : transformées elles aussi, dépouillées de leur vanité, elles consacrent leurs richesses, comme la pécheresse convertie, au soulagement des membres souffrants du Christ ; elles ouvrent leurs immeubles fastueux aux victimes de la bataille, réparant leurs péchés d'égoïsme par leurs œuvres de pitié.

Villes d'eau renommées jusqu'en Amérique, plages exquises de la côte d'azur, elles voient arriver à leurs portes, au lieu des sleeping cars, les trains sanitaires qui charrient des épaves sanguinolentes ; et les casinos fastueux hébergent des déchets de vie humaine, et les Palace-hotels recueillent de la chair héroïque, en lambeaux !

Pénitence, pénitence, crie encore la guerre ! Les privations s'étendent à tous, s'accroissent de jour en jour. L'humanité est au régime du jeûne et de l'abstinence. Les pays envahis du Nord, de la Belgique meurent de faim ! L'Allemagne a faim. Les sous-marins prétendent affamer l'Angleterre à son tour. La perturbation économique du monde établit la menace des famines anciennes pour des nations entières.

Déjà la cherté des vivres inquiète les petits ménages

populaires. Même avec de l'argent le luxe de la table finira par être impossible, il sera totalement interdit.

Plus d'alcool dans les cafés; en certaines provinces, plus de vin.

A Londres, à Paris, pâtisseries et confiseries sont fermées une partie de la semaine, le maigre ordonné à certains jours, le sucre rationné, le pain rassis, et l'on comptera, au restaurant, le nombre de plats qui vous sont servis et les hors d'œuvre eux-mêmes seront mesurés.

Vous aviez regardé comme intolérables, plaisanté comme ridicules les prescriptions de l'Eglise restreignant l'usage de la viande, et maintenant, c'est l'Etat lui-même qui réglemente votre menu et surveille votre pot-au-feu. Les affiches du préfet de police de la Seine adressent à la population parisienne un appel qu'on croirait extrait du mandement de carême de son archevêque ; — et le premier ministre d'Angleterre, avec son éloquence vigoureuse, ne craint pas de dire le mot à la Chambre des Communes : Décrétons le carême national pendant la guerre (25 déc. 1916).

Mais ce n'est rien encore. Allons voir nos combattants, qui supportent de bien autres contraintes. Les mortifications qui leur sont imposées les ramènent très au delà des âges où l'esprit de l'Evangile tempérait le goût du bien-être, jusqu'au temps plus reculé de l'homme des cavernes et de l'homme des bois. Quel bond en arrière ! De l'abondance du luxe à l'absence du nécessaire ! Enfants d'une civilisation raffinée, habi-

tués à leurs aises, dorlotés par mille douceurs, les voilà réduits au sort misérable de nos plus lointains ancêtres à qui tout confort faisait défaut.

Le sacrifice a mis sa dure empreinte jusque sur leur visage, au point de les rendre méconnaissables. Regardez-les de près dans leurs tannières. L'étrange apparition! Qui sont-ils? des hommes libres, des hommes du monde, des gens d'affaires, des jeunes gens distingués et délicats? Ils l'étaient hier: à présent, on dirait des moines. Ils en ont à peu près le costume, — ils en ont toutes les souffrances, et de pires encore. Leurs longues capotes aux teintes effacées, fanées par le soleil, délayées par la pluie, ternies par la boue, sont les sœurs de la robe de bure.

Pauvreté, chasteté, obéissance : la trilogie monastique, qui fut dénoncée comme contraire à notre temps, prend sa revanche ici. Elle n'est plus un idéal facultatif pour les âmes éprises de perfection ; elle est devenue la règle commune à tous.

La pauvreté ? Ils ne gagnent plus rien : cinq sous par jour en France ! Ce n'est pas un salaire, pas même un pourboire de portefaix ! Quand ils auraient un crédit illimité chez leurs banquiers et dans leurs poches des lingots d'or, cette richesse, en ce lieu, leur serait vaine. Un milliardaire vit, dans la tranchée, plus pauvre qu'un religieux dans son couvent. Là, du moins, on possède un toit sur sa tête et de la paille pour y prendre son repos. Le cloître militaire, c'est la ruelle creusée dans le sol, où rien ne protège contre

les rafales de la pluie, ni les ardeurs du soleil, ni les flocons de neige glacée. Il y tombe, par surcroît, de la mitraille. Un refuge semblable au terrier de la bête fauve, une toile de tente comme clôture ; pour plancher, pour lit, la terre humide ; pas de meubles, rarement du feu, à peine la lumière d'une chandelle : c'est la cellule du soldat. Quand il part, il emporte son bagage sur son dos : tout tient dans son sac, comme les hardes dans la besace du mendiant. Sa table est sommaire. La soupe ne lui arrive, en bien des circonstances, qu'une fois toutes les vingt-quatre heures, dans la nuit. Et il se souvient des nuits qui se passèrent à l'attendre, des jours où il trompa sa faim en grignotant son pain sec, et des heures de soif atroce où dans une cuvette d'obus, il ramassait avidement l'eau souillée de poussière et de sang. Quel fondateur d'ordre a jamais prescrit à ses fils un ascétisme égal à ce dénuement ?

La chasteté ? Aucune femme n'approche du front.

L'obéissance ? Nulle part, elle n'est aussi absolue, admirable, terrible. Ces hommes ne disposent plus d'eux-mêmes. Ils ont abdiqué tout droit sur leur chair, sur leur vie. Ils se sont donnés à la patrie : " Nous sommes à toi. Prends-nous tous, et triomphe. Décide de notre sort. Commande : à ton ordre nous irons mourir. . ." Une parole du chef y suffit, moins que cela, un signe de tête, un geste silencieux. Et ils exécutent docilement la consigne, quoi qu'il doive s'en suivre.

A la veille de la bataille de la Marne, ils entendent la proclamation du généralissime qui se répercute le long des rangs, de bouche en bouche, comme un arrêt de mort: " Toute troupe qui ne pourra plus avancer devra se faire tuer sur place plutôt que de reculer."

A l'entrée de chacun des forts de Verdun qu'assiègent les furieuses batteries allemandes, la garnison lit sur les pierres de la voûte le même mot d'ordre, sans rémission : plutôt périr sous les ruines que se rendre.

La formule de légende dont s'épouvantait la crédulité de M. de Homais est cette fois bien authentique: Frères, il faut mourir !

Jamais un supérieur de religion n'eut un tel pouvoir discrétionnaire sur ses subordonnés.

Le supérieur ici a une main de fer. Son autorité tient le revolver au poing. Elle a le droit de faire tuer, de tuer elle-même. *Perinde ac cadaver* : on reprochait aux Jésuites un mot mal compris. Il a, dans l'armée en campagne, tout son sens, toute sa vigueur meurtrière.

Comptez les cadavres qui, par ordre, se sont alignés sur l'immense front de bandière. Il en est qui tombèrent sous le feu de leurs camarades, exécuteurs de l'implacable sentence d'un conseil de guerre. Le texte du verdict qui contenait la mention de leur crime et de son châtiment formulait aussi la condamnation de nos principes d'indépendance. Pourquoi ces révoltés furent-ils fusillés ? " Pour refus d'obéissance." Mais qui leur avait appris à obéir ?

J'ai accompagné un de ces malheureux au supplice. Pendant qu'on couvrait ses yeux d'un large bandeau cachant son visage et qu'on nouait ses bras autour du poteau contre lequel les balles françaises allaient trouer la poitrine de ce Français, je sentais grandir en moi la pitié pour le coupable et l'irritation contre les erreurs dont il était victime.

Ce déserteur, dont l'autorité militaire devait faire justice, avait pu entendre dire que les religieux, en renonçant aux mœurs faciles de leur siècle et à leur liberté, commettaient un délit, outrageaient leur dignité humaine et qu'on leur retirait, pour cet attentat aux idées modernes, le droit de vivre dans la cité commune. Et voici qu'on exige du soldat, en le traînant à la guerre, les mêmes renoncements déclarés illicites, et lorsqu'il se refuse à ce régime de misère et de servitude, c'est sa vie à lui qu'on supprime !

L'Église n'avait fait qu'offrir à une élite de ses fidèles la pratique de ses conseils. Elle choisissait avec soin ces volontaires de l'héroïsme chrétien. Elle les formait de bonne heure, dans ses écoles, à ces difficiles vertus. Elle leur donnait un aliment spirituel correspondant. Cette existence rude à la nature, qui n'était que proposée à quelques-uns, est imposée maintenant à la foule, sans sélection, sans formation, sans noviciat, en dépit des goûts contraires et des habitudes invétérées. Comment ceux qui portent nuit et jour, depuis trois ans, cette redoutable loi du sacrifice, intolérable à la faiblesse humaine, incompatible avec leurs idées

d'autrefois, comment ne seraient-ils pas tentés de réclamer, au nom de leur détresse et d'accueillir avec un cœur nouveau, la doctrine du Maître qui vint faire aimer aux hommes la mortification en les aidant à en porter le poids, car " son joug à lui est doux et son fardeau léger ? "

L'Évangile, relégué par notre insouciance dans les bibliothèques de dévots, et que le scepticisme eut voulu enfermer à clef dans les musées de littérature morte, reprend possession de la terre, terre des tranchées, terre des âmes. Il est dans son domaine là où l'on souffre, et les soldats l'accueillent naturellement en ami. C'est leur meilleur livre de guerre. Dans ses pages merveilleuses, ils lisent l'explication de leurs épreuves, ils en voient la beauté religieuse, le prix infini. Ils découvrent en Jésus leur modèle, leur frère de douleur et de générosité, celui qui voulut descendre par pitié dans la tranchée de notre misère humaine, se coucher comme eux sur la paille, sur la dure, partager leurs fatigues, et la faim, et la soif, et les nuits d'insomnie, et le travail des longues journées, et comme eux obéir jusqu'à la mort. Aucune lecture ne leur apporte lumière et foi comme celle-là. Ni les ouvrages tout neufs, et souvent tout vides : littérature profane, romans volages, théâtre libre dont l'excitation décevante accroît plutôt leur peine. Ni les très vieux auteurs qui gardent un renom, malgré les siècles. Les spéculations philosophiques d'Aristote, les entretiens de Platon dans les jardins d'Academus, les odes d'Horace ou les récits

de Tacite, même en un texte traduit, n'ont guère de clientèle dans nos rangs. Qu'y trouverait-on de décisif, pour contenter les esprits et apaiser les cœurs ?

Mais sous les cieux d'Orient, au bord des champs de la Palestine, Jésus, conversant avec quelques disciples grossiers, paysans et pêcheurs du lac, a laissé tomber des mots qui vibrent toujours dans l'air et que notre gratitude recueille à genoux. Quand, meurtris par l'épreuve, las du vain tapage de nos discours et du fatras de nos formules, nous écoutons cette parole étonnante, elle éveille en nos cœurs de secrètes vibrations dont le chant nous émeut. " Venez à moi, vous tous qui êtes épuisés, et je referai votre âme."

Ah ! que cette voix est bonne ! Qu'elle dit vrai ! Qu'elle est divine ! " J'ai passé ma jeunesse, me confiait un agonisant, à me bourrer la tête de science et de philosophie, et jamais cette étude ne m'a fourni un secours pour la conduite de ma vie. Et vous, avec quelques pensées de Notre-Seigneur, vous me donnez la force dont j'ai besoin dans mon malheur pour ensoleiller mon sacrifice ! "

O prophète de Galilée, c'est donc toujours de toi qu'il faut recevoir nos leçons de vie. L'humanité ne peut être heureuse hors de tes enseignements. Quand elle s'en éloigne, elle souffre. Quand elle souffre, elle vient te demander d'alléger son mal et de rétablir son bien. Qui donc es-tu pour nous connaître à ce point ? Nous vous avons méconnu, ô Dieu de Vérité ! Mais dans la désolation de nos champs de bataille, où

tout prononce les mots et ordonne les vertus dont vous seul avez le sens profond, à qui irions-nous, si nous ne revenions à vous qui gardez toujours les paroles de la vie éternelle !

III.

Qu'elles se présentent maintenant les souffrances extrêmes de la guerre : elles achèveront de nous convertir au Souffrant qui les supporta toutes, les dépassant infiniment, par l'élévation surhumaine de sa croix.

Pauvres enfants que nous sommes ! Forts de nos richesses, confiants en nos espoirs, nous nous promettions un âge d'or à la veille de la plus épouvantable conflagration qui dévasta jamais le monde. Sans attendre le ciel, qui nous semblait bien lointain, bien incertain, bien pâle avec ses joies toutes pures, nous allions organiser ici-bas même le paradis ; sous nos regards terrifiés a surgi soudain une ébauche monstrueuse de l'enfer. Le simple récit de nos maux fera frissonner longtemps les siècles ; ils se demanderont comment nous avons pu supporter tant d'horreurs. Ceux d'entre nous qui les ont vues de près, dans leur cruauté vivante, n'osent pas les raconter toutes. Ils essaient d'enterrer au fond d'eux-mêmes ces visions maudites. Des soldats en restent fous d'épouvante....

La terre est redevenue la vallée des larmes ; cette expression nous choquait. Elle rappelait à nos rêves présomptueux la misère de notre condition humaine et

les longs fléaux sous l'oppression desquels avaient gémi nos pères. Ces temps étaient passés, songions-nous ; aujourd'hui plus de visages en pleurs, rien que des rires aux lèvres Et un intarissable flot de larmes coule des yeux des femmes en deuil, et le sang des hommes ruisselle sur toutes nos plaines d'Europe ; on en ferait un fleuve !

Notre volonté de jouir écartait de l'horizon, comme pour se débarrasser d'un reproche, le gibet déicide où fut réparé le désordre de nos jouissances. Nous imaginions éloigner la souffrance en repoussant le crucifix. Et la poutre expiatoire retombe plus lourde, plus large, plus rouge que jamais sur une multitude en qui le drame de la Passion se renouvelle avec une précision de détails, une vivacité de coloris, un réalisme qui font revivre le supplice du Christ dans le martyre de la chrétienté.

O souffrances du soldat, qui vous connaît ? Qui vous a vu toutes ? Qui les a senties comme il vous sent lui-même ? Qui en garde toujours la vision brûlante dans ses yeux ? Qui en a une compassion infinie pour lui en dire merci, pour le soulager et pour l'aimer, ce grand héros obscur si vite oublié de ceux-là mêmes que protège chaque jour son sacrifice quotidien ?

Il mourra sans l'adoucissement que les affections humaines eussent apporté, par leur présence, à son supplice. Incroyant, il mourra deux fois abandonné, et de Dieu et des hommes, inconsolé, ne voyant au-dessus de lui que le destin aveugle, stupide, inexorable qui

pousse l'humanité vers ces abimes d'incompréhensible douleur. Protester, c'est inutile : supplier, joindre les mains, c'est absurde. A quoi servirait-il même de montrer le poing à la fatalité, insensible à notre mal, sourde à nos plaintes ?

Mais la foi n'est pas morte. Elle meurt difficilement quand elle représente en chaque âme un passé de quinze siècles. Cette passion du soldat va opérer sa résurrection. Les flots de la grâce coulent sur ses souillures, plus abondantes que le sang qui gicle de ses artères blessées. La souffrance le dégage de ses erreurs et de ses péchés. Dans ses yeux qui se ferment aux visions de la terre, les clartés éternelles se lèvent....

La nuit, par dessus les tranchées les plus sombres, des fusées bondissent, et d'un seul éclair qui troue l'obscurité, la plaine au loin s'illumine. De même, dans les âmes les plus enténébrées de doute, des fusées de foi jaillissent, des lueurs divines, au rayonnement desquelles le Christ apparaît.

Il est là, l'aumônier invisible qui parcourt sans cesse les champs de la douleur et de la mort, prodiguant à toutes les misères humaines l'appui de sa miséricorde infinie. Il se penche sur ces victimes à l'abandon, reconnaissant en elles sa double croix qui l'émeut ; la croix de son baptême et la croix de sa souffrance. Il parle à chacun de ses frères, il le sollicite à être patient, généreux comme lui. " Regarde-moi, j'ai subi le premier ton martyre, et ce fut volontairement, par pur amour. J'étais innocent, c'est pour te mieux pardon-

ner tes fautes que j'ai voulu ma passion. J'étais Dieu. Aucune affliction ne pouvait m'atteindre dans ma béatitude ; j'ai pris ton corps pour endurer tes tourments. J'ai pris tes yeux pour pleurer, tes lèvres pour boire ma coupe d'amertume, tes membres pour les livrer aux bourreaux qui m'ont écartelé sur le bois de torture. De la tête aux pieds, je n'étais plus qu'une plaie. Quand la lance du centurion est venu fouiller mon cœur, elle n'y a pas trouvé une fibre que la douleur ait respectée. Toute la vie de mes veines, je l'avais versée pour toi ; toutes mes tendresses, je te les avais données. J'ai épuisé la capacité de souffrir d'une nature humaine, et j'en ai eu de la joie, car ainsi je te témoignais irrésistiblement mon amour et j'assurais ton bonheur.

“ Ne veux-tu pas, toi aussi, participer à mon œuvre rédemptrice ? O mon frère le pécheur, donne ton sang à boire à la terre de la patrie ; à ce jaillissement magnifique, je mêlerai quelques gouttes de mon sang et nous en ferons l'eau sainte d'un nouveau baptême. L'onde rouge lavera ton âme, et ton peuple tout entier en sera purifié. Oui, donne-moi ton beau sang de soldat, ta plus précieuse richesse ; le recueillant en mon calice, j'en accroîtrai encore le prix. La France te le demandait pour en acheter sa victoire ; l'offrande sublime faite à mon Père, te vaudra à toi et à ceux que tu aimes le vrai salut, qui vient de Dieu.”

Nos immolés de la bataille comprennent ce langage. Le sens de la Croix avait été, par leur enfance chrétienne, gravé dans leur cœur : ils ne savaient pas

eux-mêmes avec quelle force ineffaçable. L'épreuve l'y fait de nouveau pénétrer plus profondément. D'instinct, quand tout espoir s'évanouit autour d'eux, quand en eux tout défaille, un élan les soulève vers ce bois sacré au pied duquel toutes les générations chrétiennes sont venues porter leurs sanglots. Des deux mains, ils s'accrochent à ses bras et dans leur désespoir lui redisent qu'il demeure leur unique espoir...*O crux ave, spes unica !* Du haut de votre éternité, je vous en prends à témoins, ó héros, que j'ai vus mourir : cette foi fut la vôtre et elle fut votre force en votre agonie !

Le prêtre a vainement essayé de calmer la plainte d'un grand blessé qui se sent perdu. A vingt ans, en pleine jeunesse, à l'heure où éclosent délicieusement les rêves d'avenir et où fleurit un premier amour, c'est atroce de mourir ! " Sois courageux, mon petit. Tu meurs pour la Patrie.—Oh, oui, M. l'Aumônier. Heureusement que c'est pour elle!" Il ne lui refuse pas son sacrifice. Mais une patrie, si belle, si chère qu'elle soit, n'est pas un être vivant, à qui on puisse dire qu'on l'aime de manière à en être entendu. Elle ne voit pas cette souffrance qui se donne à elle, et au spasme héroïque de ses moribonds ne correspond pas dans sa poitrine idéale un réel battement d'amour. Et puis, toute patrie, même la nôtre, que nous disons immortelle, est faite de poussière périssable qui disparaîtra quand le cycle des heures successives sera révolu, avec l'universel évanouissement de ce monde. Mourir uniquement pour ce qui doit à son tour mourir, ce

serait décevant. Tout Français ambitionne, quand il se bat, de succomber pour une cause plus vaste que son pays, qui le surpasse, qui le survive...

“ Donne ta vie pour le Christ,” murmure le prêtre, en présentant son crucifix. C'est le mot attendu, le geste décisif. Les lèvres du mourant se tendent vers l'image sacrée. Il y suspend, avec son baiser d'adieu, son repentir, son offrande. “ Oui, mon Dieu, c'est pour vous, qui m'avez tant aimé. Je vous aime. Entre vos mains je rends ma vie.” Et il meurt en paix, dans l'amour de Jésus en croix.

Quand l'annonce de ce décès vient frapper au cœur une famille dont cet enfant était la joie, c'est la même pensée qui fait religieusement accepter le même sacrifice. Un père, une mère, une épouse, des enfants, tombent, les yeux en larmes, devant le crucifix de la cheminée qui, depuis la naissance de ce foyer, a présidé à tous les événements de sa vie domestique. Il est l'Ami divin, des jours heureux et plus encore des mauvais jours. C'est à lui que s'adresseront les mots de résignation suprême : “ Vous nous avez aimés, ô Jésus, jusqu'à livrer votre vie pour nous : nous vous rendons la grande preuve d'amour, et nous la faisons plus grande encore, en renonçant à la vie de celui que nous aimions plus que nous-mêmes ! Vous nous l'aviez donné, vous nous l'avez repris : que votre volonté soit faite et que votre amour soit béni ! ”

Ces deux petits morceaux de bois, cloués l'un sur l'autre, sur combien de souffrances ils ont mis un

baume de douceur ! S'ils n'étaient plus avec nous, que d'agonies seraient désespérées, que de survivants sans appui ! Mais parce que le signe du sacrifice s'est redressé dans l'effroyable tourmente, les âmes, malgré tout, se tiennent debout. Deux souvenirs encore, parmi des milliers.

De son lit d'hôpital où cinq blessures s'acharnent à le tourmenter, durant des mois et des mois, un soldat écrit à son confesseur : " Les trous que les balles allemandes ont faits à ma peau me rappellent les cinq plaies, combien plus affreuses que mes péchés ont ouvertes sur le corps du Christ." Et ce pénitent héroïque remercie sa douleur qui l'a marqué des cicatrices de son Maître et pour toujours rétabli dans son intimité.

Dans une église, transformée en ambulance, un officier se couche pour une opération urgente sur l'autel : son sang va couler sur la pierre même où le prêtre consacrait. Il faut aller vite. Le bistouri entaille sans ménagement ces chairs que le chloroforme n'a pas endormies. Pas un cri cependant aux lèvres contractées. Le médecin s'étonne. D'un regard, son patient lui répond, en désignant au-dessus du tabernacle le tableau qui représente une crucifixion.

Ce regard du blessé, appelant Dieu à son secours, c'est le regard de notre humanité qui, déchirée par le tranchant de la douleur, cherche les yeux du Christ pour y lire de la pitié et pour y puiser du réconfort. En reniant son rédempteur, elle n'avait pas supprimé ses propres peines, elle ne s'était privée que de l'adou-

cissement qu'il leur apporte. La croix reste en ce monde, même quand Jésus n'y est plus. Mais elle est trop lourde, en son absence. Qu'il s'y montre encore, pour aider notre faiblesse à porter et à sanctifier son fardeau de guerre !

Au soir de Pâques, deux disciples s'en allaient de Jérusalem à Emmaus ! La nuit descendait autour d'eux ; leur cœur était triste, et chargé d'inquiétudes, car depuis trois jours, ils avaient perdu leur Maître. Ils marchaient seuls sur le chemin de la vie. Un étranger s'approche. Tout d'abord, leurs yeux aveuglés, dit l'Evangile, ne le reconnaissent pas. Il parle. Il leur révèle la loi de souffrance cachée dans les Ecritures, et sa parole ranime leur cœur tremblant. Au seuil de leur demeure, ils le prient d'entrer : " Les ténèbres sont venues, ô voyageur mystérieux, reste avec nous." Et Jésus vint s'asseoir à leur foyer où ils le reconnurent.

Il fait sombre sur la route où s'en va la multitude humaine. Une brume de sang, des ténèbres de mort s'appesantissent sur l'horizon. Peu de clartés brillent encore pour guider nos yeux. Dans ce crépuscule envahissant, nous ne voyons plus le chemin qu'il faut suivre. Et les conducteurs des peuples eux-mêmes hésitent à diriger leurs pas vers ces voies incertaines, dans cet inconnu formidable.

Nous avons grand besoin du Sauveur pour cheminer sans trouble. Si nous l'avions écouté, l'infaillible compagnon de notre pèlerinage terrestre, notre caravane ne se serait pas égarée à travers ce chaos. Mais nos yeux s'étaient fermés à sa clarté : ils recommencent à s'ouvrir. Avant même qu'ils ne le reconnaissent dans sa pleine lumière, nos cœurs ont entendu le son de sa voix qui les a fait tressaillir. Il nous redit le mystère de la douleur, le bienfait de l'épreuve .Nos âmes transies de découragement, glacées de crainte, se réchauffent à sa parole. Ah ! ne le laissons plus s'éloigner. " Étranger, sois encore notre ami. Exilé, redeviens l'hôte de nos demeures où nous découvrirons bientôt ta beauté entière. Demain, quand l'humanité reprendra sa marche en avant, tu seras son guide, nos mains s'uniront à tes mains, et tu nous conduiras à ta suite vers nos nouvelles destinées."

Nous avons peur et froid dans la nuit qui commence.
Oh ! puisque la nuit monte au ciel ensanglanté,
Reste avec nous, Seigneur, ne nous quitte plus, reste !
Soutiens notre chair faible, ô fantôme céleste,
Sur tout notre néant, seule réalité !
Les vallons sont comblés par l'ombre des grands monts.
Le siècle va finir dans une angoisse immense,
Nous avons peur et froid dans la mort qui commence;
Reste avec nous Seigneur. parce que nous t'aimons !

LA LEÇON DE LA MORT

— — —

Mes très chers frères,

L'humanité s'est [illegible] la méditation de ses fins dernières [illegible] futilités trop importantes pour prendre [illegible] cette petite affaire . son éternit[illegible]

Pascal s'irritait de voir [illegible] si peu attentifs au problème de leur [illegible] " L[illegible] mortalité de l'âme est une chose [illegible] importe [illegible] fort, qui nous [illegible] qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour [illegible] dans l'indifférence de savoir ce [illegible] en est... Pour ceux qui passent leur vie sans penser à [illegible] fin [illegible] leur vie, cette négligence en [illegible] affaire où il s'agit [illegible]ux-mêmes, de leur éternité, leur tout, m'irrite [illegible] qu'elle ne m'attendrit. Elle m'étonne et m'[illegible]unte, [illegible] est un monstre pour moi."

[illegible] dénon[illegible] aussi cette légèreté qui, jusque [illegible] toujours ouvertes, éloigne comme [illegible] es pensées les plus graves : " Les mortels [illegible] as [illegible]oins soin de les ensevelir que d'enterrer les [illegible] mêmes."

[illegible] hécato[illegible] l'[illegible]ombrable hécatombe, nous a durement tirés de [illegible] torpeur. En plantant à larges coups [illegible] faux dans nos chairs, la mort a réussi enfin à plan[illegible] son problème dans notre insouciance. Nous n'y [illegible]uvons plus échapper cette fois. Il se pose en per-

manence sous nos yeux ; en toute conscience, il exige une réponse.

Dans les pays belligérants, la plupart des familles sont en deuil ; les autres dans l'attente d'un deuil qui peut chaque jour les frapper. Un à un les foyers se marquent du signe de tristesse, indiquant qu'ils ont immolé, l'une de leurs vivantes tendresses au salut de la patrie. Des femmes se voilent de noir et ajoutent le sacrifice de leurs larmes au sacrifice du sang répandu par le héros qu'elles aimaient.

La mélancolie d'un crêpe se noue aux dentelles du berceau où un dernier enfant entre dans la vie au lendemain même du jour où en sortait son père. De proche en proche l'ombre funèbre gagne du terrain ; l'émoi du mystère se soulève en de nouveaux cœurs.

La mort n'est plus une visiteuse rare, qui passait presque inaperçue. Elle s'est installée au milieu de nous, avec éclat, avec fracas, en triomphatrice, déployant toute sa pompe grandiose.

Elle a son théâtre retentissant sur lequel le monde entier fixe les yeux ; son vaste domaine où elle opère en grand ; ces plaines d'Europe dont elle a fait, de la mer du Nord au détroit des Dardanelles, une allée de cimetière ininterrompue, pavée d'ossements, bordée de tombeaux, où les flaques de sang toujours rajeunies ne sèchent jamais. Lieu d'extermination, où tout ce qui se présente est sans cesse consumé par le feu, les vies autant que les pierres ; l'humanité y est réduite en cendres comme ses villages incendiés. Interminable

vallée de Josaphat, qui va d'une extrémité à l'autre de l'horizon, et où se fait le rassemblement le plus gigantesque des débris humains qui seront appelés à se ranimer quand sonnera la trompette du jugement.

Et afin que la place ne manque pas dans le vieux continent pour faire une sépulture à toutes ces victimes, l'océan, jaloux d'avoir sa part, ouvre chaque jour ses flots au passage d'un navire et creuse en se jouant une fosse nouvelle, où il emporte d'un seul coup les cadavres par centaines dans ses profondeurs insondées.

La mort a sa voix, celle du canon, qui sonne nuit et jour ces perpétuelles funérailles. Son glas crie aux combattants : ce n'est plus l'heure d'aimer la vie, préparez-vous à mourir. Et la puissante rumeur que rien n'arrête franchit les vallées, s'épand sur les campagnes, roule à travers les bois, et, se répercutant jusqu'au cœur des villes lointaines, mêle au tintamarre de leurs affaires ou de leurs plaisirs le rappel impérieux du drame qu'elle ne leur permet pas d'oublier. Dans la lugubre résonnance qui emplit sans arrêt l'horizon de l'Europe, passent des râles, des sanglots.

La mort a ses appareils de massacre, perfectionnés, multipliés. Elle n'a plus besoin de la faux symbolique que lui prêtaient nos pères. Nous l'avons armée de toute notre richesse, à la moderne. Notre science lui a construit un outillage d'un rendement bien supérieur. Elle va plus vite grâce à nos progrès.

Nos arsenaux l'approvisionnent chaque jour d'engins nouveaux : obus qui transportent leur charge d'explosifs par centaines de kilogs, à dix, quinze, vingt

milles de distance ; gaz asphyxiants pour empoisonner l'air ; liquides enflammés qui lancent au loin leur feu meurtrier ; grenades à la main, bombes d'avions, torpilles de sous-marins : la mort n'a que l'embarras du choix pour abattre plus de besogne et plus de têtes.

Elle a convoqué en face d'elle les plus beaux enfants de chaque pays, les plus courageux, les plus dévoués ; la fleur de l'humanité, la jeunesse ; sa vigueur, l'âge viril. Ils sont des millions, tous en état de sacrifice. Chaque jour, elle frappe dans le tas. Quand nous lisons dans nos communiqués laconiques, trop calmes au gré de notre curiosité : rien à signaler sur l'ensemble du front, cette journée morne de guerre qui passe insignifiante dans notre vie fut la dernière journée pour plusieurs de nos frères.

Et quand l'annonce d'un succès met à nos yeux un éclair de joie, c'est que là-bas des yeux viennent de se fermer pour ne plus se rouvrir.

Combien sont-ils ceux qui tombèrent dans les batailles fameuses qui ont pour toujours fait une renommée sinistre à un frêle ruisseau de la Belgique, l'Yser, ou à un petit sanctuaire de France, Notre-Dame de Lorette ? Combien d'ensevelis dans ces terres cadavériques, dont le sol est pétri de chair plus que d'argile,

...grands charniers de l'histoire,
Où les siècles, penchant leur œil triste et profond,
Viendront regarder l'ombre effroyable que font
Les deux ailes de la victoire.

(Victor Hugo).

On a beau s'endurcir à ces visions et comprimer son cœur à deux mains ; il s'en échappe un sanglot !

Ces morts demeurent, au front, sous le regard des vivants, dans leur intimité. Ils cohabitent. Des cimetières improvisés recueillent les victimes, rangées avec soin dans leurs tombes toujours proprettes et fleuries, qui s'alignent comme pour une parade militaire, au bord même des cantonnements occupés par leurs camarades. Ils reposent les uns contre les autres, ceux-là allongés au fond d'une fosse, ceux-ci endormis sur la paille et prêts à changer de couchette : une si petite distance les sépare !

Les morts continuent d'habiter la tranchée : ils la consolident doublement de leur souvenir et de leurs os. Sa force inexpugnable est faite du combattant, debout, à son poste, et des restes du héros étendu sous ses pieds. Parfois le cadavre porte encore secours à son ami et sert de parapet à la poitrine vivante.

On en trouve même au delà des lignes. Enterrés sur place, n'ayant d'autre sépulture que le champ de bataille, ils sont restés par petits groupes, comme en petits postes, en sentinelles avancées, continuant derrière leurs paupières closes à guetter l'ennemi, attendant que passent sur leurs têtes le galop de la charge et les clameurs de la revanche. Par endroits, le sol est légèrement exhaussé : c'est leur chair qui lui donne ces renflements, semblables aux plis d'un immense linceul, à demi soulevé, pour appeler d'autres hôtes. Ils dorment aux bruits de la canonnade qui ne les réveil-

lera plus, ne connaissant même pas la paix de ce dernier repos. Les coups qui ont brisé leur vie frémissante poursuivent encore leur cendre inerte ; leurs os sont secoués par le souffle des obus, déterrés, piétinés par le corps à corps. Et leur plainte doit monter vers ces combattants acharnés à troubler leurs pauvres corps de misère, s'il est vrai comme dit le poète,

Qu'ils se parlent entre eux, sous terre, et qu'on entend
Quand on passe le soir vers leurs tombes guerrières
Un murmure indiqué courir dans les bruyères.
(Coppée).

Il y en a d'autres, encore plus délaissés et plus saisissants à voir : ceux qui n'ont pas même reçu un linceul de terre pour se couvrir. Ils demeurent là où ils sont tombés, repliés sur eux-mêmes dans leur capote raidie, l'arme à la main, le visage découvert ou retourné contre le sol. Durant les mois d'hiver, les flocons de neige tissent leur blanc suaire, et dans les nuits lumineuses, la sérénité des étoiles les enveloppe de sa clarté attendrie. Tour à tour le soleil les dessèche, la pluie les détrempe, la terre les ronge, jusqu'à ce qu'ils achèvent de se confondre avec cette lande sauvage, devenue le reliquaire de la patrie.

Oh ! que nous ne sommes rien !

Memento, homo, quia pulvis est et quia in pulverem reverteris :

“ Poussière humaine, tu t'en iras toute en poussière.” Nulle part les vivants ne reçoivent plus vigoureusement cette leçon de mort.

Ils sont plongés dans ce spectacle et dans les réflexions qu'il impose. Ils habitent tout près de cet au delà auquel ils pensaient si peu, qui leur paraissait si loin : d'un instant à l'autre ils peuvent être appelés à en franchir le seuil. Aucun d'eux n'a le droit de se promettre vingt-quatre heures d'avenir.

La mort suspend perpétuellement ses menaces sur leur front. Ils la sentent tapie, comme l'ennemi, à quelques mètres, prête à bondir, à les surprendre, à les enlever. Où les emmènera-t-elle, que fera-t-elle de leur vie pantelante ? Qu'a-t-elle fait de leurs camarades sur qui elle s'est abattue ? Que se passera-t-il demain si c'est leur tour d'être touchés !

Ce n'est plus là simple question pholosophique, d'un intérêt abstrait. C'est une anxiété qui saisit chacun au cœur, une curiosité violente du mystère qui leur fait lever la tête au-dessus de ce parapet terrestre afin de voir ce qu'il y a tout au fond de l'horizon, du côté du ciel. Il en est bien peu qui, dans l'imminence d'une attaque, sous le feu d'un bombardement de plus en plus précis, sentant l'extrême fragilité de leur être, ne se soient pas livrés à une méditation de l'éternité.

La préoccupation de leur destinée dont les esprits forts avaient cru se débarrasser, comme on refoule une inquiétude inutile, surgit irrésistiblement. Au moins une fois dans leur vie, ils examinent d'un visage grave ce que c'est que mourir.

Ils s'interrogent. Ils interrogent leur avenir. Plus tragique que le spectacle de l'homme aux prises avec

la mort, s'ouvre le dialogue de l'âme avec l'invisible : " Qui es-tu ! Que n'annonces-tu ? Que feras-tu de moi ?

Unanimement, nos soldats repoussent la réponse matérialiste, qui limite à l'existence présente la vie humaine. Et ils laissent remonter du fond de leurs cœurs notre espérance chrétienne qui croit aux siècles immortels.

I.

Aucune expérience n'est plus décisive pour vérifier la valeur d'une doctrine que de l'envoyer au front : si elle résiste en cette fournaise, sa trempe est à l'épreuve du feu. Si elle succombe, sa force est vaine. Quel crédit accorderons-nous dans la direction de nos vies à une idée que tous abandonnent quand vient le moment de mourir ?

L'hypothèse au nom de laquelle l'homme serait uniquement composé d'éléments périssables peut se soutenir dans un livre : elle est intenable dans la tranchée.

Des indifférents avaient cru prendre leur parti de cette perspective hideuse. A vrai dire, ils n'y avaient jamais bien réfléchi.

Après la mort, tout est mort : ils répétaient, par insouciance, par jactance, l'horrible parole. Mais au sein de l'immense carnage, sa cruauté les révolte. Ils en sentent l'odieux, le mensonge, le scandale. Un sursaut d'indignation soulève leurs cœurs, et ils rejettent ce vin empoisonné de l'athéisme par lequel leur bon sens avait été troublé et leur vision obscurcie.

Acceptons, pour un instant, qu'on leur ait dit vrai. Un mur de cimetière barre devant nous l'horizon. Le dernier mot de notre existence c'est le fossoyeur qui le prononcera en renversant sur notre dépouille la pierre du caveau où nous disparaitrons tout entiers, pour toujours. Entre moi et mon chien, une fois mis en terre, aucune différence à établir. L'une comme l'autre nous ne serons plus qu'un paquet de muscles et d'os en travail de décomposition : c'est l'égalité absolue de l'homme et de la bête dans la pourriture définitive.

Soit ! Mais soyons logiques. Le gouffre du néant est creusé sous nos pieds : approchons tout au bord pour en sonder la profondeur. Regardons de sang froid tout ce qui s'y écroule, et quelle désolation va envahir le monde et enténébrer nos champs de guerre, achevant de nous accabler sous le poids de notre désespoir.

Cette terre est donc tout pour nous : notre berceau hier, demain notre tombeau. Prison sans fenêtre, nécropole sans issue, nous y sommes emmurés vivants, et nos grands rêves de vie meilleure se briseront les ailes aux murailles resserrées, à la voûte trop basse, dont toujours, vainement, ils chercheront à s'évader, vers l'inconnu.

L'humanité n'a plus d'avenir.

Plongée toute entière dans le système de forces qui composent ce monde visible, sœur des myriades d'êtres qui pullulent à travers l'étendue, formée des mêmes éléments que l'herbe des montagnes ou le troupeau des

plaines sauvages, enclose dans le même cercle que le vibrion de la goutte d'eau, elle est née comme tout ce qui existe ,d'un caprice du hasard : elle est vouée à la même destruction totale.

Sur le grand fleuve de la vie, cette petite chose pensante et sentante que nous sommes, n'est qu'un remous passager, une écume légère, suspendue à la surface, entraînée dans le perpétuel écoulement de toutes choses, roulée par l'amas des vagues énormes qui l'engloutiront un jour dans l'immensité anonyme du grand tout.

" Naître, mourir, qu'est-ce ? On a cru voir passer une ombre et entendre une plainte. C'est ce qui s'appelle l'homme." (Lamennais). Atome errant sans but, quelle raison de vivre a-t-il ? Il s'évanouira sans laisser plus de trace que l'empreinte marquée par ses pas un matin sur le sable et qu'efface déjà le vent du soir. Flamme d'une heure, ayant fini de briller, il se dissipera dans la nuit. Et tout sera consommé.

Si l'homme n'est que cela, un point imperceptible dans l'espace, un point plus minuscule encore dans la durée, " ce petit intervalle est à peine capable de le distinguer du néant." (Bossuet). Que vient-il faire dans la vie ? Quel intérêt y trouvera-t-il ?

Le profit de quelques années de bonheur ? Mais qu'est-ce qu'un bonheur qui doit finir ? O néant des félicités qui ne durent pas ! O tristesse des affections d'avance frappées par l'effroyable brièveté du temps qui les brisera un jour ! Elles fuient comme un songe. Et déjà, dans la joie même de l'heure qui nous les don-

ne, nous sentons la cruauté de l'heure qui nous les reprendra. Choyé par le destin, exaucé dans tous ses désirs, le cœur le plus privilégié est soudain glacé de désenchantement quand il se dit que la mort lui enlèvera les trésors qu'il possède et les êtres qu'il aime. Chaque minute en emporte une parcelle — la minute fatale viendra qui lui dérobera tout. Elle vient si vite, trop vite !

Elle me prendra mes biens. Elle me prendra moi-même. Elle m'arrachera moi-même, à moi-même. Elle me retirera mon âme, ma pensée, mon moi. Elle rejettera mon être dans le non être. Cependant, au terme d'une longue existence, je veux vivre encor :

> Je sens de l'être en moi pour une éternité.
> (Sully Prud'homme).

Déjà ! s'exclame le vieillard, courbé, brisé, défaillant, quand la mort lui met la main sur l'épaule. Même après des jours heureux, il ne se résigne pas à dire un adieu tranquille à l'existence. Il n'en a pas obtenu ce qu'il en attendait. Il n'a pas son apaisement. " Le cœur de l'homme et toutes les félicités de la terre mises en présence, le cœur de l'homme n'est pas comblé." (Jouffroy).

Les autres vivants trouvent ici-bas la satisfaction de leurs tendances et l'achèvement de leur destinée. L'animal qui n'est fait que pour les biens sensibles s'en contente. Leur possession transitive lui suffit. Quand il a mangé à sa faim, il se couche au soleil, il rumine, il dort ; il peut mourir, il a son compte et n'en demande pas davantage.

Mais l'homme porte en lui des profondeurs que la poussière des choses périssables ne peut rassassier. Il a faim et soif d'infiini. Tout l'inachevé de sa vie humaine se révolte contre la mort. Toutes les facultés de son être exigent un au delà.

Il a le pouvoir, dont la bête est dépourvue, de pénétrer par le raisonnement dans le royaume des réalités impérissables. Il contemple des idées qui échappent aux vicissitudes du temps. Il s'éprend d'amour pour des objets qui sont soustraits à la corruption du tombeau. La vérité, la vertu, la justice, l'honneur : à ces grandes choses, il est prêt à tout sacrifier, il se sacrifie lui-même, car elles lui apparaissent infiniment supérieures à tous les biens d'ici-bas. Pour elles, depuis trois ans, des soldats par centaines de milliers, ont donné magnifiquement leur sang.

Et après avoir vécu dans la familiarité de ces richesses spirituelles ; après y avoir attaché ses affections les plus nobles, au prix d'une lutte souvent difficile contre ses basses convoitises ; après s'être immolé au triomphe de ces causes qui ne meurent pas, l'homme serait condamné à mourir totalement ! Ses efforts héroïques et ses désirs généreux viendraient se briser, sans lendemain, contre la pierre d'un mausolée ! Ses aspirations, ses enthousiasmes, ses rêves de bonheur s'engloutiraient avec son cadavre, comme si ce à quoi il a cru n'existait pas, comme si ce pourquoi il a souffert se désintéressait de lui !

L'intelligence ne lui a donc été donnée que pour son

malheur ! Le seul avantage de ses hautes facultés d'esprit et de cœur serait de le faire souffrir, plus que les autres, de la cruauté de son sort. Il n'a été introduit dans la lumière que pour découvrir le cercle de ténèbres tendu autour de lui et qui va sans cesse se rétrécissant jusqu'à le reprendre dans sa nuit définitive. Il ne s'est élevé au-dessus des vivants qui l'entourent que pour mieux voir la désolation du gouffre où il doit retomber avec eux...

S'il proteste qu'il n'a pas réalisé toute sa destinée et qu'il porte en son être le pressentiment d'une existence meilleure, plus belle, plus pleine, à la mesure de ses espoirs incompressibles; s'il réclame une autre vie pour compenser les insuffisances de celle-ci, corriger ses injustices et réparer ses inégalités, on lui imposera silence en lui jetant sur la bouche, au fond de sa fosse, quelques pelletées de terre !

Passe encore qu'il se taise l'heureux de ce monde qu'un corbillard emporte chargé d'années, d'honneurs et de bonheurs. Mais tous les autres n'auraient pas le droit de se désespérer, devant la dérision et l'iniquité de leur destin ?

L'adolescent qui meurt, au moment où il aspire à pleins poumons la joie enivrante de vivre, à l'âge où ses yeux contemplent les promesses dorées de l'avenir et de l'amour qui miroitent au loin !

L'enfant, au cœur tout candide, pour qui la vie et ses enchantements semblent ne devoir jamais finir ! Cet enfant d'un village de Belgique que des soudards allemands entraînent pour le fusiller et qui se débat entre

leurs mains avec un cri déchirant : Je suis trop petit, je ne veux pas mourir !

Le pauvre ! Né dans la souffrance, il aura vécu dans la misère, il agonise dans le dénuement, n'ayant connu que déceptions, privations, douleurs. Et c'est tout !

Et le sacrifié, celui qui fut victime de l'injustice ?

Et le héros, victime de sa bravoure ?

Et nos soldats ? C'est pour eux, surtout, que la vie est affreusement triste, la mort abominable, la guerre exécrable, si en nous il n'y a rien d'éternel !

Ce conscrit a 20 ans. Quand une balle aura fait de sa grâce juvénile une loque ensanglantée, cette chose sans prix, sans beauté qui constitue désormais son être n'ira même pas prendre place dans l'enclos où reposent ses proches. Elle sera peut-être abandonnée, sans un regard de pitié, enlisée dans le marécage, jetée avec d'autres dans une fosse banale, au bord d'un champ où le soc d'une charrue achèvera d'émietter ses os parmi l'argile grasse, fécondée par leur pourriture.

Tout s'achèvera dans ce lugubre enfouissement. Tout ce qui était en lui, son intelligence, son amour, se dissoudra dans ce tas de phosphate de chaux, comme la feuille morte qui s'en va faire de l'humus au pied des grands chênes.

C'est un disparu ! Le pauvre petit, répètera sa maman, dans une plainte monotone : Qui sait où il repose ? Dieu seul et ses anges connaissent la motte de terre où ses rêves et son corps ont fini par s'anéantir.

Les yeux qui le pleurent continuent de le chercher, bien après son départ, dans l'horizon que sa chère présence égayait. Les cœurs qui l'aiment le poursuivent plus longtemps encore. Ils veulent toujours le rejoindre, communiquer avec lui dans l'invisible et le retrouver un jour, dans l'au delà.

Mais puisque son âme est disparue, elle aussi, vous dit-on ! Elle n'est plus nulle part. De celui qui était tout pour vous, il ne reste rien, rien, rien ! Ah ! qu'elles redoublent vos lamentations à jamais inconsolées ! Ou plutôt que vos protestations éclatent contre le monstrueux blasphème !

Protestez donc, vous, les mères !

La Patrie vous prend vos fils. Elle sacrifie la chair née de votre chair. Vous le lui permettez, malgré votre amour : c'est votre honneur !

Mais si l'athéisme essaie de vous dérober leurs âmes et de s'en faire le meurtrier : ah ! cette fois il vous trouvera dressées en face de lui, frémissantes, insurgées au nom de votre immortel espoir contre son désespoir, lui criant qu'il en a menti et, pour le faire taire, j'ose reproduire ici ce mot de Lacordaire, écrasant du talon cette canaille de doctrine !

Nos morts eux-mêmes, si nous pouvions desserrer leurs dents, ne croyez-vous pas qu'ils associeraient leurs anathèmes aux nôtres ?

Pourquoi s'est-il sacrifié notre héros ?

Nous viendrons un jour célébrer magnifiquement le triomphe dont il aura été l'artisan. Mais que lui im-

portera l'éclat de nos pompes officielles ? Ses yeux sont fermés à toutes les splendeurs. Que lui importeront nos louanges, nos hymnes de gloire, nos discours retentissants ? Son oreille n'entend plus ces vains murmures.

Nous, les survivants, les victorieux, quand la guerre sera finie, nous sortirons du cauchemar ; lui ne se réveillera pas !

Renan avait raison, dans sa logique cynique : " Se faire tuer, c'est grande naïveté. Rien ne vaut la vie pour l'individu. N'être plus est la pire chose qu'il y ait. La victoire n'est pas une récompense pour la mort. Celui qui est tué, c'est le vrai vaincu."

Quoi qu'il arrive demain pour notre pays, nos morts sont des vaincus. Ils se sont immolés en vain. Leurs efforts se sont perdus dans le vide. Leurs espoirs heurtés au néant. Elles n'existent pas les divinités auxquelles ils ont dressé des autels et voué leur sang. En fixant si haut leur regard et leur cœur, ils ont été les jouets d'une chimère. Chimères, le Bien auquel ont cru ces serviteurs du devoir, la Justice pour laquelle se sont battus ces chevaliers du Droit. Derrière nos grandes déclamations, par delà leur grande immolation, il n'y a rien. Rien que l'indifférence de l'immense mécanique mondiale qui continue de tournoyer à l'aveugle, sans s'émouvoir au spectacle de nos sacrifices ni de nos douleurs. De quel intérêt est-ce pour la masse colossale de l'univers qu'un homme soit vertueux ou malheureux ? Dans l'amoncellement des

mondes et l'écoulement des siècles, qu'est-ce que cela peut bien faire qu'un être infime, qui vit une heure, se soit fait tuer par devoir, ou qu'il ait prolongé sa vie par lâcheté ?

Pour quelle cause t'es-tu donc sacrifié, soldat ? Au profit de qui ? Dans quel espoir ? Pour tes pères, ton pays, pour l'humanité ? Mais est-il bon que l'humanité continue de vivre ?

En nous dévouant à elle, sommes-nous certains de lui rendre service ? Qui sait si en renonçant à notre bonheur nous n'aggravons pas son propre mal ? Plus nous l'aurons initiée à une existence heureuse, aux charmes de la civilisation, aux spéculations de l'esprit, plus nous la condamnerons au pessimisme en accroissant à la fois son goût de la vie et sa terreur de la mort. L'opposition deviendra de plus en plus consciente, et violente, entre son amour des biens immortels, dont elle s'éprendra davantage à mesure qu'elle les connaîtra mieux, ou sa cupidité des joies terrestres dont elle accroîtra indéfiniment l'intensité, et sa vision plus réfléchie de l'anéantissement auquel elle est vouée. La contradiction grandira toujours ainsi entre ses désirs et son avenir. Elle voudra monter vers l'étoile dont la clarté l'attire sans cesse, et elle retombera d'autant plus lourdement au fond des abîmes Après les rêves de plus en plus enchanteurs, le réveil de plus en plus cruel. C'es la folle qui remet chaque matin sa robe de fiancée, croyant que l'époux va venir, et qui chaque soir s'abat avec un nouveau sanglot sur le cercueil du bien-aimé.

Tous nos efforts n'aboutiraient qu'à ce résultat sinistre !

Nos héroïsmes n'auraient soulevé le monde sur les hauteurs que pour rendre plus affreuse sa chute dans le vide !

Mais c'est une imposture que cette prétendue marche en avant de la civilisation, pour laquelle on réclame le prix de notre sang. Dérision le progrès, si nous ne sommes qu'une procession d'ombres funèbres qui se succèdent indéfiniment, jouets stupides d'une destinée fantasque, pour rentrer les unes après les autres dans les ténèbres de l'inconscience.

Un jour viendra, où sur la terre épouvantée de ce morne silence, ce qui aura été l'humanité ne sera plus qu'un peu de poussière morte. Et notre globe continuera de se balancer à travers les espaces, sans qu'aucun survivant n'y garde le souvenir des êtres qui y auront vécu, jusqu'à ce que lui-même se décomposant à son tour, disperse dans l'espace ses cendres méprisées !

L'univers s'achèverait en cette monstruosité, dans cette contradiction : l'esprit vaincu par la matière, la conscience supprimée par la nature aveugle, la vie reprise à la gorge par le néant. La noblesse de cœurs généreux, des héros de la Patrie, des missionnaires de Dieu serait définitivement annihilée par le Grand Tout brutal et stupide.

Si c'est là notre destin, ô Mystère dont nous sommes l'œuvre, reprends-nous dans ton sein cruel et qu'elle cesse l'absurdité dont nous sommes victimes. Qu'elle

renonce à vivre cette humanité qui ne naît que pour mourir.

Oui, qu'il meure ce monde maudit ! S'il doit finir ainsi, elle peut être prononcée sur lui la parole justicière jetée par le Christ pour la condamnation de Judas : Mieux eut valu qu'il ne fût jamais né !

II.

C'est la grandeur de l'homme et la marque ineffaçable de son origine divine qu'il ne peut demeurer en paix dans ces négations : du fond de l'abîme, tourmenté du besoin d'échapper à sa prison étouffante, son âme crie toujours vers les hauteurs. Un peuple qui marche les pieds dans le sang et qui offre tous les matins sa poitrine à la mort, est contraint de tourner ses regards vers les vérités éternelles :

Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux.

L'athéisme avait cru le tenir captif dans ses sombres thèses : il en brise le lien, comme le malheureux qu'on aurait cloué vivant dans son cercueil, et dont le désespoir rompt la cloison meurtrière, pour remonter vers la lumière et la vie.

Ecoutez la voix de nos hommes publics. Ils tiennent un langage nouveau. Le président de la chambre française, saluant la mémoire d'un de ses collègues tombé au champ d'honneur, disait du haut de notre première tribune officielle : " Cette guerre nous a appris à voir

autrement la mort. Sacrifiée à la justice, la vie humaine est, comme elle, supérieure aux choses éphémères : elle participe de l'éternel et de l'infini."

Notre existence ne va donc pas se perdre dans le néant, s'il est vrai qu'il y a en elle de l'éternité et de l'infinité.

Le témoignage de nos hommes de guerre a plus de poids encore. Ils sont intéressés à voir clair : C'est pour leur propre compte qu'ils cherchent la vérité. Leurs mains ont soulevé la lourde tenture funèbre qui en face d'eux fermait l'horizon. Qu'ont-ils aperçu par derrière ? Que disent-ils ?

A travers les fumées de la tranchée homicide, par delà les ténèbres de la mort, ils attestent qu'ils ont vu monter la clarté de Dieu.

Un grand nombre portait déjà notre croyance chrétienne au cœur. Mais jamais elle n'avait eu l'ocsasion de s'exprimer avec tant de force dans leur conscience, de leur faire sentir si vivement leur bienfait, Quelle sérénité brille à leurs fronts, marqués pour le sacrifice ! Quelles paroles dans leurs adieux ! Ils sont calmes en face de la mort, doux et accueillants pour elle ; ils la traitent comme une amie qui leur ouvrira le paradis. Ils ne veulent pas qu'on les pleure si elle les emporte vers Dieu " Pensez à moi sans larmes : c'est, au revoir, que je vous dis. Ne me plaignez pas. Je crois à l'éternelle Béatitude." (Léo Latil). Leur prière sollicite même comme une faveur cette fin méritoire du soldat qui lui vaut une entrée plus prompte

aux parvis divins : " Si vous le voulez, Seigneur, donnez-moi la grâce de mourir dans une grande victoire, et faites qu'alors je vois au ciel votre splendeur."— (Psichari.)

C'est si simple de mourir quand on a la foi, et c'est si bon !

D'autres n'étaient pas, tant s'en faut, des convaincus au temps de la paix. Alors l'unique succès des choses périssables les absorbait, peut-être le péché aussi, qui éloigne de la vérité. La guerre les en dégage. Une déchirure se fait dans l'insouciance qui les aveugle, laissant pénétrer dans leur esprit un rayon qui vient d'en haut.,Les réalités voilées leur réapparaissent. Hier, ils doutaient de Dieu, aujourd'hui leurs doutes sont plus pressants contre l'athéisme. Si la croyance n'était qu'illusoire, pensaient-ils ? Et ils se demandent maintenant si l'erreur, ce n'est pas d'être incrédule.

Ne diminuez pas le prix de leur affirmation religieuse en l'expliquant par un sentiment de peur. Jamais ils n'ont été libres, autant qu'ici, de penser en toute sincérité vis-à-vis d'eux-mêmes. C'est la peur d'une raillerie qui tenait leur foi timide et leurs lèvres muettes, devant leurs camarades sceptiques. Affranchis de cette faiblesse, en une heure et en un milieu où la raillerie s'est tue, ils ne craignent plus de réciter publiquement leur Credo.

J'ai offert à bien des moribonds, presque chaque jour, depuis le début de la compagne, le secours de mon ministère : un seul m'a écarté, en paraissant faire

un geste de dénégation : " Ce ne sont pas mes idées." Tous les autres se sont abandonnés ave confiance aux mains du prêtre, comme ils livraient leurs membres aux soins du médecin : " Voilà, mon âme : Vous savez mieux que moi ce qu'il lui faut, faites le nécessaire."

Plus d'un s'est converti en cette minute pathétique.

Au cours de la bataille de Champagne, j'entre dans un abri de blessés où des plaintes m'appellent....

" Venez me consoler, M. l'aumônier." Celui qui m'adresse cette supplication a les reins brisés, les jambes mortes. Il endure un supplice qui lui arrache des larmes. Dieu l'attendait en cette cruelle épreuve. Je m'approche de la civière où il gît, sous une voûte basse, dans un recoin sombre. Dès qu'il me voit allongé près de lui, il me prend les mains avec tendresse. Ses yeux me fixent, d'un regard où la sérénité de son âme brille à travers les pleurs de sa chair broyée. Il me conte sa vie en quelques mots. Mais ces mots résument une sublime histoire ! " Je n'ai pas aimé Dieu comme je l'aurais dû. Quand on est jeune, on ne réfléchit pas. Avant la guerre, je ne pensais à rien, qu'à mon plaisir. J'étais protestant. J'ai fini par devenir indifférent. C'est seulement à dater de mon entrée en campagne que j'ai commencé à m'instruire. Blessé, j'ai passé une nuit, seul, sur le terrain, où la mort s'avançait vers moi. Mais Dieu la précédait de ses clartés. J'ai achevé mon ascension vers lui. Et à haute voix, pour bien me convaincre que j'étais catholique, j'ai récité mon " Credo." Dites-moi que Dieu m'aime, que je l'aime, et qu'en lui je ressusciterai."

Le temps presse : en quelques minutes je lui donne les sacrements qui achèveront de le rattacher à sa foi nouvelle. Sa première communion elle-même, il peut la faire ici, sur ce grabat d'agonie. — " Oh ! cette visite inespérée du Christ, à cette heure ! Je n'en suis pas digne ! Je ne suis pas prêt." — Quelle beauté eut jamais valu celle de son généreux martyre! Des larmes montent à ses paupières, toutes d'allégresse celles-ci. Il voudrait trouver une belle action de grâces, une offrande qui soit digne du bienfait reçu. " M. l'aumônier, je n'ai pas peur de la mort. J'irai voir Dieu. Je l'ai vu quand vous me l'avez donné." Il me disait cela, avec des yeux éclairés par l'extase intérieure, comme si dans la pâleur de l'hostie il avait vu l'éblouissement de Dieu. " Mais j'aurais voulu vivre cependant pour partager avec d'autres la grâce de ma conversion. Je vous donne mes souffrances : puissent-elles obtenir à votre ministère le pouvoir de toucher un jour un de mes frères, incrédule comme je le fus longtemps moi-même, et de le gagner à Jésus-Christ ! "

O beau soldat de France, qui es maintenant un saint du ciel, exauce la prière du prêtre qui t'aida à mourir et tiens ta promesse d'apôtre. S'il se trouve ici une âme encore étrangère à la foi de cette foule, obtiens pour elle, au nom de ton sacrifice, ce bonheur de croire qui fit la joie de ton agonie et qui fait maintenant ton éternelle béatitude.

Poussons plus loin notre enquête, à travers la plaine où est passée la marée rouge.

Regardez ces tombes qui s'éparpillent, à perte de vue. Quel signe les marque toutes ? Le signe sacré, celui de la croix. Nulle part, là où il était possible de le planter, il ne manque. Aucun mort n'aurait voulu en être privé. Quand des fossoyeurs eurent achevé leur triste besogne, l'un d'eux a ramassé deux planchettes dans le désordre de cette terre jonchée de débris. Il en a couronné l'humble sépulture. Et ces bras étendus sur les petits tertres, par centaines, par milliers, répandent une lueur de pitié à travers ce chaos et font entendre un chant d'espoir dans cette désolation. Ils disent que cette vie humaine, en sombrant, a voulu se raccrocher au bois sauveur et faire un acte de foi dans ses promesses sacrées. Malgré les jours d'oubli, de blasphèmes, ce chrétien, au seuil de l'éternité, s'est souvenu de l'espérance divine qui depuis 19 siècles fait tressaillir l'humanité au milieu de ses tombeaux : " Je suis, disait Jésus, la résurrection et la vie. Quand bien même vous seriez morts, moi, je vous ressusciterai éternellement ! "

Interrogez nos soldats. — Examinez leur attitude, c'est methode plus sage pour les connaître. Hésitants peut-être à formuler leur croyance, ils en vivent, c'est donc qu'ils la portent en eux. Voyez leur piété pour leurs défunts. Au risque de se faire tuer eux-mêmes, ils bravent la mort pour ramener un mort, s'exposant à laisser sur le sol deux cadavres au lieu d'un, plutôt que d'abandonner un ami sans sépulture. Ils veulent du respect pour cette lamentable

dépouille : si elle n'était pas la poussière d'un futur ressuscité, pourquoi en prendrait-on un soin coûteux, affectueux, indéfiniment prolongé ? La même excavation pourrait servir au cheval de l'artilleur crevé près de son canon et au fantassin tué à son creneau. A celui-ci, cependant, on donne asile dans un cimetière plus orné que la demeure même des vivants. Quand tout fait défaut pour lui offrir une riche parure, on lui prodiguera au moins le luxe du pauvre, des fleurs sauvages, et le luxe du chrétien, des prières.

Car c'est plus que jamais à la guerre coutume de prier pour les morts. Tous tiennent à ce que le prêtre bénisse leur tombe, comme il a béni leur berceau. A toutes les funérailles, les chants liturgiques s'élèvent dans l'enclos funèbre, mêlés à la voix du canon. Dès qu'ils le peuvent, les compagnons du disparu se donnent rendez-vous à l'église pour lui adresser leurs suprêmes adieux. Au lendemain d'une affaire meurtrière, chaque régiment veut avoir sa messe des morts. Entre des faisceaux de fusils, un catafalque se dresse, vide de tout cadavre, mais évocateur des figures qui vivaient encore hier. Le drapeau tricolore s'incline sur le drap noir, aux larmes d'argent, comme pour apporter aux héros absents le dernier baiser de la patrie reconnaissante. L'Église s'approche, avec un cœur encore plus maternel et des paroles qui donnent une gloire plus vraie. Elle va redire les mots d'espoir qu'on l'invite à prononcer sur toute tombe, avant qu'elle ne se ferme, pour que la pierre funèbre n'écrase pas trop lourdement les malheureux ensevelis.

Dans l'ombre émouvante des nefs, les larges tentures funèbres isolent la foule du monde visible que les morts viennent de quitter. Elles semblent loin, ici, les joies de la terre, ses séductions, ses clartés. Seule vacille la flamme de quelques cires, pareille à des lueurs qui viendraient de l'au delà. Des chants plaintifs s'élèvent, comme un gémissement d'outre-tombe.

Songeurs, silencieux, ces guerriers se sentent au seuil du mystère, dont leurs yeux ne peuvent ni se détourner, ni sonder l'inconnu. Une fois de plus, ils se retrouvent en présence de la force invisible d'où procède leur vie et vers laquelle, comme les autres, quand leur tour sera venu, il faudra s'en aller. Quelle est cette impénétrable puissance ? Que veut-elle d'eux ? Qu'en faut-il attendre ou redouter ?

Ce n'est pas aux savants qu'ils vont le demander ; fiers de leurs découvertes, nous n'y avons pas trouvé le secret de l'énigme. Et tous les livres qui s'accumulent dans leurs bibliothèques nous laissent plus ignorants que l'enfant du catéchisme.

D'instinct, les moins croyants rouvrent leur âme aux pensées et aux chants qui ont accompagné le cortège des siècles sur le chemin de l'éternité. Toutes les générations sont venues mourir ainsi. Leur course terrestre achevée, tous nos morts reviennent se coucher au pied de l'autel qu'ils ont peut-être longtemps déserté. Ils veulent partir de là, rassurés, pour l'étape dernière. Cette religion qui les reçut lors de leur entrée en ce monde, les recueillera encore, à l'heure où ils en

sortent, pour les introduire dans le monde nouveau. Prêtresse aux regards divinement éclairés, elle est la seule qui sache d'où vient la vie du nouveau-né et où s'en va la vie qui a cessé de palpiter en ce cadavre. C'est toujours par cet intermédiaire irremplaçable que l'humanité entre en communication avec Dieu. C'est son secours qu'elle invoque avant d'affronter la redoutable rencontre. C'est sa main qu'elle saisit pour s'engager sous la voûte qu'on ne franchit qu'une fois. Ce sont ses docteurs que l'homme consulte pour obtenir l'explication de lui-même et l'annonce de sa destinée.

Je sens pleurer en moi un étranger sublime
Qui m'a toujours caché sa patrie et son nom...
(Sully Prud'homme).

“ Dis-moi qui je suis et qui je serai demain. Parle, ô Eglise du Christ, qui as reçu les confidences de l'Eternité. Un peuple entier t'interroge aujourd'hui, à genoux devant les tombeaux sans nombre de ses fils. Toi qui possèdes les clartés divines, fais-les briller au bord du gouffre où la guerre précipite nos héros, et montre-nous, à ton rayonnement qui ne trompe pas, l'entrée du royaume dans lequel ils s'en sont allés. Que deviennent-ils ?

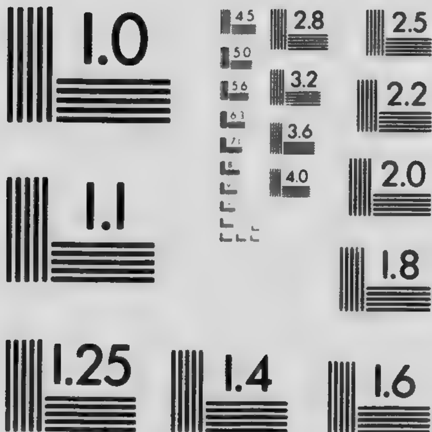
Par quels chemins confus sont-ils errants dans l'ombre ? ”

Chaque agonisant a posé la question et il a entendu, avec quelle douceur, la réponse qui lui enseignait la noblesse de son destin.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





A l'heure de la mort, l'Église éternelle et l'âme immortelle se sont retrouvées. Dans ce silence des voix humaines, impuissantes à dire les mots décisifs, la voix inspirée a été accueillie av c un renouveau de confiance et d'amour filial :

“ Tu avais pu quelque temps m'oublier, murmure au chevet du moribond la tendresse de sa mère. Je t'attendais sans désespérer de toi. J'avais la certitude que tu me reviendrais. Jamais tu n'avais perdu pleinement ta foi en la survie où je dois te conduire : Tu hésitais seulement. Les brouillards du doute répandus sur les chemins de ton siècle avaient rendu ta marche incertaine. Mais ils n'ont pu t'égarer jusqu'au soir et tes derniers pas t'ont ramené à ton Dieu que tu n'as pas voulu plus longtemps méconnaître. Ah ! pourquoi mettais-tu ta grandeur à douter de ta grandeur ?

Maintenant que la terre n'a plus rien à te donner, hâte-toi de chercher plus haut un refuge à tes espoirs. Tout n'est pas fini pour toi, tout commence. Ton être ne se réduit pas à la durée du jour qui s'achève ; tu disposes d'un lendemain qui s'appelle toujours.

O mon beau soldat, que la rage de la bataille a mis en lambeaux : la terre va reprendre ton corps, pétri de son argile, il est à elle, qu'elle en fasse sa proie ! Mais elle n'étouffera pas dans sa boue ta vocation sublime. Tu es trop grand pour te coucher tout entier dans un cerceuil, Ton âme, Dieu l'a faite de son souffle : elle doit lui revenir ! Qu'elle secoue ta guenille déchiquetée, et qu'elle s'en aille vers les étoiles, son pays natal.

A cette mort passagère, tu ne perdras que ce qui est périssable en toi : ce dépouillement même te revêtira de ta définitive beauté. Ici nous ne garderons que ta cendre : l'étincelle divine qui brillait en elle fera retour à son foyer divin pour s'y ranimer de tout son éclat. Tu seras plus vivant que jamais là-haut, plus vivant que nous. Ta mort, c'est le commencement de ton immortalité."

Bénie soit cette assurance divine pour l'apaisement qu'elle apporte au tourment de nos esprits anxieux et à nos affections brisées ! Tintez, bourdons de nos cathédrales en deuil ! Cloches de nos paroisses, associez-vous à la douleur de nos foyers : au milieu même des glas funèbres qui pleurent la perte cruelle de nos héros, passe un écho des fanfares célestes qui au séjour des Bienheureux saluent l'entrée joyeuse de nos ressuscités !

Nos pressentiments ne nous avaient donc pas trompés. Nous sommes autre chose que ce troupeau sans avenir, accroché au flanc d'un globe pitoyable qui nous emporte dans sa descente fatale au fond des abîmes. Une autre perspective s'ouvre devant nos regards, une autre destinée sous nos pas. La terre est le sentier rapide qui nous mène aux collines éternelles. Nous sommes des exilés, en marche vers l'idéale patrie. Et sa beauté qui s'entrevoit de loin, dans l'horizon lumineux, fascine déjà nos cœurs.

De notre planète, grain de sable minuscule, nos yeux, maîtres de l'espace, sondent le firmament et vont rejoindre les profondeurs où se meuvent les astres d'or.

Ainsi, de la rive étroite de cette vie présente, nos pensées s'envolent et planent sur l'océan sans limites où se déploie la vie immortelle. Par delà le plan des choses visibles, nous devinons le monde immatériel qui nous entoure, le royaume de l'Infini qui nous déborde de toutes parts. Là demeurent les incorruptibles richesses : la vertu, le devoir, l'honneur, le bien.

Tout passera : notre terre et ses douleurs, et ses merveilles et ses futilités. Tout, et nos dépouilles elles-mêmes immobilisées au flanc des cimetières, Mais le ciel ne passera pas. Centre magnifique autour duquel gravite l'ordre moral éternel, c'est lui qui provoquait nos élans les meilleurs, c'est lui qui recueillera nos existences, si elles sont dignes de sa sainteté. L'Etre qui est au-dessus de tous les êtres, qui domine tous les siècles, échappant aux limitations et à la décadence dont est frappée toute créature, nous saisira hors de l'éphémère. Il nous fixera en lui pour nous éterniser. Triomphant de notre condition humaine qui nous tiendrait encore séparés de lui, il nous communiquera sa propre vie pour nous diviniser.

Ce n'est pas là un rêve fou, disproportionné à nos forces. A ne le voir que dans sa chair, l'homme est si peu de chose que sa prétention de se survivre et d'égaler Dieu en paraît ridicule !

Mais son âme le grandit jusqu'à cette immortalité, et son baptême lui donne droit à cette magnificence.

Simple, son âme est d'une contexture indéchirable : les coups qui brisent son corps ne peuvent rompre sa trame indivisible. Spirituelle, ayant son activité pro-

pre, capable de s'exercer sans le secours de son organisme, elle n'est pas contrainte à suivre le sort de sa chair que la mort a ruinée. Fille de Dieu, elle est soustraite au pouvoir meurtrier des hommes. Quand ils ont tué l'un des leurs, il ne leur reste entre les mains qu'un cadavre : le souffle divin leur a échappé.

Œuvre de l'Esprit qui réside aux cieux, notre humanité est devenue, en outre, enfant adoptif de l'Amour qui descendit sur terre pour nous convier au partage de sa propre vie. La grâce nous a introduits dans sa parenté. En nos veines chétives, elle a infusé quelque chose de ses propres puissances. La mort fera de nous les hôtes intimes de l'Etre adorable qui nous assimile paternellement à Lui. Nous contemplerons sa lumière en son foyer, nous puiserons sa vie en sa source.

Nous verrons Dieu comme il se voit, nous l'aimerons cœur à cœur, nous le possèderons et nous nous enivrerons de lui avec une allégresse sœur de la sienne. Sans cesser d'être marqués à notre effigie humaine, nous vivrons en Dieu. Un jour, nos corps eux-mêmes participeront à cette régénération de nos âmes. Avec ce qui fut notre revêtement d'argile éphémère, le souffle du Tout-Puissant rendra à nos visages leur harmonie visible dans une chair spiritualisée.

Elle sera dépassée l'ambition la plus vertigineuse qui projetait dans la nue nos espoirs d'avenir. Elle sera comblée, dans l'infini ! Jamais, sans la révélation chrétienne, nos rêves n'auraient osé monter si haut !

O vivante Beauté, o Joie parfaite, o Patrie sans frontière et sans haine, vous êtes donc la réalité su-

prême vers laquelle le monde est en marche. C'est de vous que nos âmes sont en attente. C'est en vous qu'iront renaître ces multitudes humaines emportées dans la fragilité de leurs jours mortels. En se rattachant à vous, les plus petites vies ont chacune leur destinée grandiose. Les noms les plus obscurs sont écrits au livre de votre gloire. Les vertus ignorées ici-bas seront citées à votre ordre du jour éternel. Les coupables, eux-mêmes, ceux-là surtout qui tombent aux champs du sacrifice, obtiendront leur place dans la sainte assemblée, car le devoir les a engagés sur le chemin qui monte vers vous et leur souffrance les a rapprochés de votre croix. N'auraient-ils fait qu'un pas en avant, votre miséricorde franchira la distance qui demeure pour aller à leur rencontre et leur conférer leur pardon.

Ils se rassembleront donc devant votre trône nos régiments fauchés dans les batailles. Leurs rangs seront au complet comme au jour du départ, et leurs visages seront de feu, leurs chants enthousiastes, comme les nôtres au jour du retour en nos foyers vainqueurs. Les morts seront ressuscités, les blessés guéris, les mutilés auront retrouvé leur beauté perdue, les disparus recommenceront à nous sourire. Tous les ensevelis réapparaîtront à la lumière ; ceux des rives inondées de l'Yser ; ceux d'Ypres, de Langemarck et de Saint-Julien ; ceux des ravins de boue et des tranchées de neige et des bois lugubres autour de Verdun ; et ceux qui roulent sans cesse comme des épaves dans les flots profonds de la mer, et ceux qui gisent dans les sables d'A-

frique ou sur la grève abandonnée des Dardanelles — Vous les retrouverez, vous les acclamerez, o Canadiens, vos morts de Courcelette. Le 22e bataillon se reformera à son poste d'honneur, montant la garde près de Dieu, comme ses drapeaux toujours de faction dans le sanctuaire de Notre-Dame de Montréal.

Vaincus d'un jour, par le coup meurtrier qui les renversa, ils seront, sous l'arc de triomphe azuré, les vainqueurs éternels, qu'aucune douleur, aucune défaite, aucun trépas n'atteindra plus .

Le seul mort de la guerre, ce sera le matérialisme, désespérant, dégradant. Puisse-t-elle en être le fossoyeur et l'ensevelir si profondément dans l'immense tombe creusée au sein de l'Europe par la colère des batailles, que son mauvais génie ne réapparaisse jamais.

Notre génération conservera longtemps, des années homicides qu'elle aura traversées, une impression de deuil et comme un goût de cendre dans l'âme.

La terre gardera toujours l'irréparable trace des fureurs de nos massacres. L'humanité n'en pourra perdre le souvenir.

D'âge en âge, elle parcourera la voie douloureuse, le long de laquelle ses fils se seront entretués, sous laquelle fraterniseront alors leurs cendres dans la paix des sépultures toutes proches. Les ouvriers de la victoire viendront y suspendre leurs trophées ; les vaincus y pleurer leur défaite. Les mères s'agenouilleront avec des fleurs et des prières sur les chères petites fosses qui auront recueilli leur enfant. Les poètes accorderont

leurs lyres douloureuses pour des chants funèbres. Aux grands anniversaires, les foules se répandront à travers ces tombeaux, apportant leurs hymnes de triomphes, leurs couronnes, leurs drapeaux, pour les fêtes triomphales de la patrie.

Tous les pèlerins du souvenir éprouveront en ces lieux s[illegible]es l'émotion qui saisit le voyageur dans la campagne romaine.

Cette terre des batailles sera pleine de grands morts comme la terre des catacombes, aussi rapprochés les uns des autres, souvent aussi sanctifiés. Les dépouilles qu'abriteront les vieilles tranchées, semblables aux galeries souterraines des dortoirs chrétiens, seront presque marquées des cicatrices du martyre. Sur les stèles qui raconteront à la postérité ce que furent ces soldats pourront se reproduire les inscriptions qui glorifient le courage des premiers témoins du Christ.

Terre sanglante, terre sainte, nul ne p[illegible]n approcher sans qu'une gravité religieuse le pénètre. Un souffle d'éternité passera indéfiniment sur cet ossuaire, balayant les nuées d'indifférence, frappant au visage les esprits frivoles et les forçant à regarder vers la lumière d'en haut. Dans la mélancolie du soir, sous le recueillement des pins et des cyprès, ils entendront toujours un murmure lointain, mais dont la douceur dominera les tumultes de ce monde et les contradictions des impies. Ce sera l'écho du cantique éternellement chanté par nos grands morts, les grands vivants du ciel : *Credo in vitam venturi sœculi et in resurrectionem mortuorum. Amen.*

LA PAIX ET LE DROIT

Mes chers Frères.

La paix ! C'est un bien vieux rêve ! Il avait longtemps bercé les foules et séduit les penseurs : jamais il n'avait paru si près de se réaliser qu'à l'aurore du XXe siècle.

Le Temple de la Haye s'inaugurait dans le concert unanime des grands Etats, aux applaudissements de leurs sujets. Dans son enceinte, loyalement ouverte à toutes les nations de bonne volonté, les différends qui pouvaient provoquer des heurts aux frontières venaient se résoudre en explications courtoises et en concessions réciproques. Des rencontres périodiques rapprochaient, dans une atmosphère presque amicale, les représentants des pays les plus hostiles les uns aux autres. En prévision de conflits qui éclateraient soudain, les projets d'arbitrage se signaient d'avance...

Préservés par tout cet appareil, rassurés contre toute menace, ne voulant pas croire à l'orage même quand montaient ses grondements, la plupart des peuples s'étaient endormis dans une insouciance idyllique.

C'était hier ! Brusquement, sous nos pieds la terre a tremblé. La convulsion fut si violente que tout l'échafaudage de nos rêves en a été renversé, anéantissant nos beaux efforts dont il ne reste presque rien, écrasant nos espoirs qui ne retrouveront plus la force de revivre.

Qui osera encore se fier aux promesses de la paix ?

Bien après que le silence sera redescendu sur nos champs de bataille, l'Europe gardera dans tout son être le frémissement du canon. Elle croira entendre la rumeur de mort retentir à l'horizon, comme au sortir d'un bombardement acharné on continue de percevoir un bourdonnement qui se prolonge sans fin.

Dans nos nuits redevenues calmes, nous nous réveillerons en plein cauchemar, au son fiévreux d'un cliquetis d'armes, guettant au loin le premier sifflement qui annonce l'approche de l'obus, pris d'épouvante à la pensée que la longue horreur va recommencer.

La paix sera-t-elle autre chose qu'une trêve, l'accalmie nécessaire pour monter une nouvelle machinerie de guerre et laisser grandir d'autres poitrines vouées à un nouveau massacre ?

Comment prévenir une seconde catastrophe, pire que la première ? Et toutes celles qui viendront encore après, tant qu'il restera en présence deux hommes pour se souvenir, se haïr, et s'entretuer ?

Nous avions tout essayé, afin de prévenir l'incendie. Maintenant qu'il a pris une extension mondiale, nous sommes impuissants à le circonscrire ; comment l'éteindrons-nous ? Comment l'empêcherons-nous de se rallumer ? Que pourrons-nous inventer de mieux que ce qui fut inutilement mis en œuvre hier pour conjurer le fléau ?

Des mesures militaires, des réformes politiques, des traités couverts de signatures solennelles, une cour per-

manente d'arbitrage, un tribunal des conflits, une société des nations... ? On nous propose tout cela, mais nous l'avions déjà, ou à peu près. Et nos bonnes volontés ont été inefficaces, nos conventions illusoires, nos institutions trop frêles pour résister aux lames de fond qui soulèvent tout un peuple et l'emportent au-dessus de toutes les digues.

Nous referons ce qui a été détruit, nous le consoliderons, nous le compléterons par d'autres organisations mieux agencées.

Mais quoi que nous puissions imaginer, aucune garantie ne nous paraîtra décisive, aucune barrière inexpugnable pour nous protéger contre un retour agressif de la violence. L'inquiétude tremblera dans la moëlle de nos os. A ceux qui affirmeront ingénuement que cette guerre aura été la dernière, notre scepticisme attristé répondra en hochant la tête, avec un démenti silencieux dans le cœur. Et ce mot même de paix que nous redisions autrefois avec une ferveur naïve, nous l'écouterons avec défiance. Il aura toujours pour nous une raisonnance incertaine, utopique, comme le tintement lointain d'une cloche si grèle qu'on se demande si la vibration existe dans l'air ou si elle n'est pas plutôt une illusion de l'oreille.

Après avoir cru à l'éternité de la paix, nos contemporains seront tentés de croire à la guerre éternelle.

Rentré dans le monde avec cette fougue, elle n'en voudra plus sortir. Tout y passera donc, tous les pays, toutes les générations. Elle fera le tour des continents

et des siècles, les enveloppant dans un cercle de fer et de feu, tant qu'il y restera quelque chose à détruire. L'humanité en viendra à disparaître sous l'amoncellement de ses cadavres et de ses ruines. Alors la fin des temps sera venue...

Si des découragés tenaient demain ce langage, il vous appartiendrait, catholiques, de leur rendre confiance. Notre siècle, déçu, aura besoin de nos croyances pour garder sa foi en son idéal et dégager de nos ruines, où elle est meurtrie mais non pas morte, l'espérance d'une cité meilleure.

Nous savons ce qui nous a manqué. Une erreur a vicié nos calculs ; il dépend de nous de l'éviter à l'avenir. Oublieuses de leur devoir, et compromettant leur bonheur même, les nations se sont éloignées de Dieu qui n'a plus sa place prépondérante dans l'inspiration de leurs pensées et dans l'agencement de leurs rapports mutuels. Par cet abandon funeste, elles ont, en dépit de leur bon vouloir, débilité la notion de la justice et le respect du droit, qui sont les premières forces de la paix. La guerre, où les esprits irréfléchis ont vu une catastrophe qui heurtait nos idées modernes, a éclaté comme la conséquence presque inéluctable des principes matérialistes, introduits dans nos relations internationales. Aujourd'hui que la logique de l'athéisme a produit ses œuvres de mort, instruits par la terrible expérience, hâtons-nous de restaurer dans notre société en perdition la foi chrétienne, qui sera l'ouvrière de son salut.

Afin de nous préparer à ce grand labeur, nous saisirons d'abord l'erreur dans son affirmation théorique ; nous la suivrons dans son application à nos choses militaires, pour nous engager ensuite sur le chemin du retour vers la vérité.

I.

Une simple combinaison de forces matérielles ne peut suffire à écarter le danger de nouveaux conflits.

Le Président de la grande république américaine, exposant le plan de cette humanité pacifique que tous appellent de leur vœux, fondait son espérance sur la création, concertée par tous les peuples,

> " d'une force tellement supérieure à celle de toute nation actuellement engagée dans la guerre et à celle de toute alliance qui puisse être formée ou projetée à l'avenir, qu'aucune nation, ni aucune combinaison probable de nations ne puisse se dresser contre elle ou lui résister."

Ce serait une nouvelle Sainte Alliance, chargée de la police du monde. Cette puissance universelle ne tiendrait son sabre au clair que pour empêcher les puissances particulières de tirer leur épée du fourreau.

Peut-être verrons-nous un jour se constituer cette garde internationale de la paix. Ce qui est plus probable encore, ce sont des groupements d'Etats s'opposant les uns aux autres pour contenir mutuellement leurs velléités belliqueuses.

Ces garanties sont sages : ne les dédaignons pas. Mais elle ont, à elles seules, trop peu de vertu pour qu'il soit prudent de nous en contenter.

Bien fragile la paix qui ne disposerait pas d'une autre sauvegarde ! Bien tremblant l'équilibre mondial qui ne se soutiendra que par cette équivalence de poussées en sens contraire !

La force est toujours exposée à abuser d'elle-même, à se retourner contre elle-même. Cette force des peuples unis peut se diviser entre leurs mains. Des désaccords se produiront quand il s'agira de décider de son emploi. Des excès demeurent à craindre dans son maniement. Une majorité égoïste peut s'en servir contre la minorité. Qui réprimera les écarts de ceux qui auront mission de veiller à la rectitude des autres ?

Même heureusement dirigé par un souci indéfectible du bien commun, cet appareil militaire n'aurait pas une action assez pénétrante pour nous tenir en pleine sécurité.

Pesant de tout son poids sur les menaces de guerre qui viendraient à surgir, il les comprimerait du dehors, pour quelque temps du moins: Mais il ne détruirait pas les causes profondes de nos luttes, qui sont au-dedans des âmes. Aucune contrainte extérieure n'a cette efficacité intime. La coercition n'apaise pas les passions dont frémit la chair et le sang de l'humanité, et par la faute desquelles un jour ses fils se livrent bataille. Ce sont les consciences qu'il faudrait d'abord atteindre et transformer, pour que le monde ensuite fût

pacifié. Tant qu'elles refuseront de se soumettre elles-mêmes à une règle morale, la justice n'habitera pas la terre et la paix, malgré notre gendarmerie internationale, en sera encore bannie.

Faire pénétrer de plus en plus cette idée du droit dans les mœurs, lui rallier le concours des gouvernements et des citoyens, c'est l'honneur d'une civilisation, et c'est là qu'elle trouve ses meilleures assurances de tranquillité.

Notre avenir, si sombre, se rassérénerait bientôt si nous arrivions à cette reconnaissance unanime d'une loi de justice imprescriptible, maîtresse de toutes les nations, par laquelle serait consacrée la liberté pour chaque peuple de vivre indépendant sur son sol. Heureuse la communauté humaine qui aurait dressé si haut ce principe que tout devrait s'incliner devant lui : les potentats les plus arrogants, les races les plus belliqueuses, les appétits les plus insatiables et même les canons les plus colossaux.

C'était bien ce que nous avons cru faire. Les Etats modernes affirmaient cette primauté et cette souveraineté du droit. Ils plaçaient leurs négociations sous son égide ; ils le glorifiaient avec pompe, ils lui rendaient un culte sincère. Au droit de la force, ils opposaient comme leur palladium la force du droit.

Mais parce qu'ils niaient, ou méconnaissaient, son fondement divin, son autel ne se dressait plus que sur le sable mouvant des conventions humaines. La justice qui cessait d'être, dans leur pensée, le vrai Dieu, un

Dieu vivant, n'était plus, en dépit de ses apparences religieuses, qu'une divinité morte. Peu à peu, devant elle des hommes de guerre allaient refuser d'abaisser leur lance, ne reconnaissant pas les titres de cette idole à leur hommage.

Des attentats monstrueux et des négations plus sacrilèges encore allaient un jour profaner ses sanctuaires, violer ses défenses, nier son existence même, et triomphant de cette vaine poussière méprisée, replacer l'humanité sous le régime de la force.

C'est par la foi en Dieu que s'était inséré, dans le jeu de nos activités et dans le conflit de nos cupidités, le respect sacré de toute personne humaine.

Tant que nous avions cru en un Etre suprême, le Créateur auquel la terre est suspendue, le Maître sur la volonté duquel doivent se régler les volontés libres, nous pouvions invoquer les uns vis-à-vis des autres les exigences supérieures de la justice et nous réclamer du droit qu'elle nous conférait. Elle s'expliquait avec Dieu. Elle se confondait avec lui. Elle était l'ordre établi par sa sagesse et imposé par son commandement dans nos rapports mutuels. Elle nous dominait de sa réalité qui est éternelle, de toute sa hauteur, qui est l'infini.

Mais si Dieu n'est pas, elle-même, qu'est-elle ? S'il n'y a plus un lieu où elle réside, un être en qui elle existe, une réalité qui donne un corps vivant à cette idée abstraite, une personne en laquelle elle prenne conscience de soi, que devient la justice ?

Nous retrouvons ici l'incurable faiblesse de l'athéisme. Comme il a ruiné le devoir, il ruine le droit, en le détachant de l'unique point d'appui qui les soutient tous deux. C'est la même gageure : maintenir dans le vide d'un ciel, dont l'azur n'abrite que du néant, une obligation qui s'impose à la conscience.

Nos édifices religieux s'éclairent souvent d'un lustre suspendu à la clef de voûte, au-dessus de l'immense foule. Que ce lien se brise, la lampe s'écrase sur le sol et l'obscurité envahit les nefs.

Cette justice que nous voulons faire briller dans les relations humaines, avait en Dieu son attache. Le nœud est rompu. Va-t-elle rester, par la seule force de l'habitude, toute seule en l'air ? Elle ne s'y tiendra pas longtemps et, sa lumière s'affaissant, l'ombre de l'iniquité se répandra sur le monde.

Le Créateur avait le pouvoir de fixer une règle à sa créature, essentiellement subordonnée à son être souverain. Elle en avait reçu sa vie, elle en devait recevoir sa loi. Mais c'est l'homme qui conçoit désormais dans son génie la justice. Il lui donne l'être par sa volonté libre, comme les premiers mondes sortirent du néant à l'ordre de Dieu. " Fiat, dit l'ouvrier du monde nouveau. Je veux que la justice soit." Elle surgit à son appel : il en est fier, c'est son œuvre.

Son œuvre, donc son esclave et non plus sa maîtresse ! C'est nous qui sommes ses maîtres, étant ses auteurs. Quel titre a-t-elle encore pour me contraindre, elle qui n'était rien avant moi, qui n'est rien hors de

moi ; elle qui me doit tout, elle qui ne subsiste que par la vie que je lui prête ? Cette fille de ma pensée voudrait faire la loi à son père ?

Pure conception de mon esprit, idéal que je me suis donné, d'où me viendrait cette supériorité en vertu de laquelle elle m'ordonnerait de reconnaître ses arrêts, de m'y plier, de m'y sacrifier au besoin ?

Elle m'interdirait de rechercher mon intérêt où je le trouve ? Elle exigerait que je sois fidèle à son culte, que je renonce à l'idolâtrie de mon bien ! Mais n'ayant pas en Dieu son origine, elle n'est qu'un arrangement conventionnel entre les hommes : quelle valeur a ce pacte pour ceux qui refusent d'y souscrire ?

Elle n'est plus qu'une ombre ; vous n'obtiendrez pas que je la prenne pour une réalité. De cette fumée inconsistante, vous ne ferez pas longtemps une barrière. Mes passions auront bientôt brisé l'obstacle et mon scepticisme dissipé la fumée !

Depuis que nous nous sommes enfermés dans ce monde sensible, nous désintéressant de l'autre que nous faisons profession d'ignorer, cette préoccupation du juste et de l'injuste ne répond plus à rien. La nature à laquelle on nous a ramenés, comme l'école incontestée de laquelle nous devons tirer tout notre enseignement, est complètement étrangère à ces hautes notions. Elle nous donne le spectacle d'un universel conflit de forces que ne domine aucun souci moral. Elle nous fait assister perpétuellement à la victoire des violents et au piétinement des faibles, sans que jamais un cri de

protestation ne sorte de ses entrailles sans pitié. Le râle des vaincus, la prière de l'opprimé, le sanglot de tous ceux qui souffrent et meurent sous le poids de l'iniquité se perdent sans écho dans l'immensité inconsciente. Si cet univers était capable d'exprimer un sentiment, nous entendrions son rire moqueur en réponse à la plainte naïve de l'innocence qu'on outrage.

Prenons-en notre parti. Dieu n'est plus, le droit n'est plus ! Les fossoyeurs qui ont creusé la tombe de Dieu y ont jeté avec lui le droit. Clémenceau semblait en convenir lorsqu'il écrivait : " Quand le Dr Le Bon a dit que le droit n'est qu'une force qui dure, il a cruellement disséqué l'un de nos derniers dieux. Sacrilège d'analyser sa divinité ? "

L'humanité ne s'apercevra pas immédiatement de cette disparition. L'empreinte mise sur elle par une formation séculaire est trop profonde pous s'effacer si vite. Des peuples, dont l'âme était naturellement idéaliste, et qui ont bénéficié par surcroît de dons surnaturels incessants, resteront, malgré leur incrédulité, attachés à la religion du droit. Des consciences délicates puiseront dans leur droiture instinctive un goût d'équité qui les gardera honnêtes, même sans qu'elles possèdent la foi divine qui justifierait leur vertu. Les grands mots continueront de retentir, par habitude, dans le vocabulaire des foules et dans les proclamations de leurs chefs.

Mais peu à peu, dans la masse, les sentiments vénérés s'en iront avec la croyance dont ils étaient issus, incapables de survivre toujours à sa mort.

Quand les hommes s'apercevront qu'à ces préjugés hérités de leur éducation religieuse ne répond rien de réel ; que leur majesté est faite de chimère ; que leur sévérité n'est qu'une mesure de police gênante pour les appétits égoïstes, ils s'affranchiront de ces derniers scrupules. Engagés sans principe ferme dans la bagarre des intérêts, laissés à eux-mêmes dans ce désarroi des idées, retrouvant en leur être l'impulsion d'instincts de conquête et de jouissance, que seule une autorité divine eut maîtrisés, ils n'accepteront plus que la force comme la règle de leurs rapports et l'arbitre de leurs querelles. A chacun d'agrandir sa destinée à la mesure de sa taille et de se faire respecter par sa vigueur ; c'est ainsi que procèdent les fauves. La justice, c'est ce que l'on est capable de faire ou de prendre, à coup de poings ou à coup de canon. Ce qu'on appellera droit, dans ce langage menteur, ce seront les exigences que les champions de la lutte imposeront à leurs adversaires terrassés. Dans la mêlée humaine, comme au combat de boxe, la palme et le profit iront au plus musclé. Et la terre deviendra un champ clos où, dans le libre déchaînement des cupidités et des brutalités, pour le partage du butin matériel, unique objet de leurs convoitises, ce troupeau des sans âme, des sans Dieu, des sans droit, se déchirera en d'impitoyables rivalités ; conflit du pauvre contre le riche, de l'armée du travail contre l'armée de l'or, des masses ouvrières en grève contre les brigades policières mobilisées ; lutte des nations contre les nations ; guerres sans prétextes dans leur origine, sans mesure dans leur déroulement, sans

recherche d'équité dans les traités qui les achèvent, aboutissant au succès du plus fort qui abusera de sa prépondérance pour écraser le faible, lequel à son tour se redressant dans l'élan de son désespoir, et redevenu le fort, courbera le vainqueur sous son joug aussi odieux et aussi éphémère...

Quand le temps aura achevé son œuvre de destruction, alors seulement nous verrons l'immensité du désastre et combien furent criminels les coups qui ébranlèrent dans la conscience du monde le respect de cette chose sainte qu'était le Droit. D'avance, l'apostrophe prophétique de Musset remonte aux lèvres :

Pour qui travaillez-vous démolisseurs stupides ?

Vous n'avez plus voulu que Dieu fut le maître dans votre cité orgueilleuse : la violence va y devenir souveraine. Demain, un conquérant bardé de fer s'emparera de vos négations comme d'une arme de mort, et devant les peuples épouvantés, ce logicien audacieux annoncera qu'il n'y a plus de justice s'opposant au libre passage de ses ambitions et de ses bataillons.

Malheur aux peuples qui n'ont rien pour se défendre ! Silence aux envahis, aux annexés, aux opprimés! Place aux puissants à qui tout est permis ! Gloire à la force, libérée et exaltée par l'athéisme triomphant !

II.

Ce jour est venu. Cette menace n'est plus une déduction abstraite, une prévision d'histoire, elle s'écrit avec du sang dans les événements actuels.

Notre guerre s'est préparée ailleurs que dans les usines où se forgent les canons, ailleurs même que dans les chancelleries où se décident les destinées des peuples. Pour en saisir les origines les plus lointaines, il faut les chercher jusque dans les écoles où s'élaborent les idées morales d'un peuple.

Le matérialisme politique a sa lourde part dans les responsabilités du drame. Ses thèses chargées de mort devaient tôt ou tard faire explosion. L'Allemagne les a enrôlées depuis longtemps au service de ses desseins, et elle en tire les maximes au nom desquelles sa conduite prétend s'absoudre de tout reproche.

Toutes les nations ont souffert de l'envahissement de ces doctrines. A toutes, au cours de leur histoire, il est arrivé de pécher, ne serait-ce qu'en matière légère, contre le droit. Mais plus que toutes les autres, à cette heure, la patrie de Luther et de Kant a été entraînée au mal sous la double influence de ces deux puissants esprits.

Nulle part, dans les sociétés chrétiennes, l'égarement de la pensée, chez les dirigeants, n'a été si grave ; et nulle part, dans la masse, ne s'est rencontrée une telle docilité à leur faire écho, une telle passivité à exécuter leur consigne. Les théoriciens de la Culture ont fini par disposer en maîtres des sentiments de la race qui leur livrait son âme. Pervertisseurs de sa moralité, ils ne lui ont pas seulement fait commettre l'abus de la force : ils lui en ont fait accepter l'apologie.

Cette négation totale du droit est l'aboutissement

d'un travail de déformation des intelligences qu'on pourrait suivre par étapes depuis la Réforme jusqu'au modernisme.

Il y a, cette année même, 400 ans, qu'un moine saxon, affichant ses premières thèses sur les indulgences à la porte de la collégiale de Wurtenberg, commençait à rompre avec le catholicisme.

De doute en doute, de négation en négation, le pays sur lequel il a mis sa marque toujours visible, allait en venir à méconnaître qu'il y eût, dans sa vie publique, une loi de justice, qualifiée pour gouverner sa force, et à affirmer qu'il est lui-même le dispensateur absolu de son droit. Comme l'esprit allemand, chez les penseurs types, a perdu la notion d'une vérité objective, l'Empire d'Allemagne, chez ses dirigeants, a perdu le sentiment d'une règle de moralité extérieure à lui.

Les pères avaient nié que Dieu fût dans l'Eglise. Les fils, mal fixés sur les limites de leur croyance, ont hésité à affirmer qu'il fût même dans l'Ecriture. Les petits-fils, rationalistes pour le plus grand nombre, ignorent s'il est dans les cieux. Pratiquement, ils regardent l'Etat comme leur Dieu sur terre, proclamant qu'il est l'arbitre souverain de ses actes et n'a de compte à rendre qu'à lui-même.

Leur philosophie subjective, principe subtil de leurs erreurs et de leurs crimes, achève de reléguer le divin dans une région indécise où son autorité deviendra nulle.

Le Réformateur avait fait du fidèle le juge de la vé-

rité révélée, que chacun interprète à sa guise. Ses héritiers disent plus hardiment : que chacun produit à son goût. Kant, poussant encore plus loin cette revendication d'autonomie, conduit l'homme à se regarder comme le juge, sinon l'auteur, de toute vérité, la règle du vrai et du bien.

Son école, dont se nourrit sans cesse le génie de son peuple, n'accepte plus un Dieu transcendant à son œuvre, une intelligence ordonnatrice, une volonté immuable, dans lesquelles subsisterait une loi vivant hors de l'humanité et s'imposant à celle-ci. Il ne reste place, dans cette conception radicalement émancipatrice, que pour une morale subjective, qui ne reçoit pas sa direction du dehors, mais se crée intérieurement sa loi. La conscience, renfermée en elle-même, n'obéit plus qu'aux préceptes qu'elle tire de son sein.

Jusqu'en cet isolement absolu de Dieu, elle gardera s'il lui plaît ainsi, des formules religieuses, mais dont le sens vrai sera détruit. Dans les honneurs qu'elle rend au Tout-Puissant, c'est sa propre puissance qu'elle admire, l'ayant divinisée, s'étant divinisée elle-même. Car elle est l'émanation, la personnification du divin. Dieu, c'est-à-dire cette vie sourde qui est au fond de toutes choses, se réalise en elle, s'agrandit par son développement. Au terme idéal de ce panthéisme mystique, les désirs de la passion seront légitimés, tous les instincts déifiés, les péchés d'égoïsme eux-mêmes deviendront des œuvres saintes.

L'Allemagne n'est pas toute entière arrivée à ces outrances. Mais elle a été engagée par ses maîtres dans

cette voie ténébreuse où sa conscience nationale s'est égarée. Ils lui ont si souvent répété que, dans la poursuite de ses destinées, rien n'était au-dessus d'elle, mais qu'elle était au-dessus de tout, au-dessus des lois ordinaires; au-dessus des lois sacrées ! Elle n'est donc plus liée, dès qu'il s'agit de son bien, par aucune convention. Elle ne reconnaît pas de justice qui contredise son intérêt. L'amour de l'Etat permet d'accomplir une action coupable. Le salut de la patrie rend vertueuse l'iniquité. Cette répudiation audacieuse du décalogue, débarrassant un peuple des contraintes que supportait mal son besoin d'expansion, l'encourage à revenir au culte de sa force, au libre débordement de ses énergies bouillonnantes.

Six siècles de prédication évangélique ne lui ont pas fait perdre le souvenir des dieux guerriers de son enfance, qui incarnaient son rêve brutal. Ils attendaient dans leurs tombeaux le moment de secouer leur poussière. Ils vont se réveiller, Odin et Wotan, qui sont toujours en armes, et Thor qui de son marteau doit briser les cathédrales.

Qu'elles se redressent donc, à l'appel de leur peuple en bataille, les idoles de cette religion de la poudre sèche et de l'épée aiguisée ! Qu'il revienne le vieux Dieu allemand, coiffé d'un casque, sanglé d'un baudrier, chaussé de bottes aux larges éperons, armé d'une lance, debout sur un affût de canon, l'emblème aimé de son génie ! Qu'il vienne lui-même déclarer et diriger la guerre, avec un mépris violent du droit, ce Dieu bar-

bare qui a pour mission de bénir l'injustice et d'absoudre la cruauté !

L'immorale doctrine entre en campagne.

L'Allemagne a proclamé la neutralité de la Belgique, elle a signé les conventions de la Haye qui imposent le respect des non combattants, des femmes, des enfants, des otages, des envahis, des neutres, des propriétés privées.

Rien ne l'arrêtera : c'est la guerre, dit-elle, c'est-à-dire une entreprise que ses chefs jugent sans rapports avec la loi du bien et du mal.

Violation de frontière, attentats contre les personnes et les biens, massacres de civils, exécutions d'enfants, enlèvement en masses des jeunes filles de Lille, déportation de la classe ouvrière belge : ce ne sont plus là seulement des faits odieux dont on rougit, après l'excès de fureur qui les a inspirés — c'est une consigne officielle, édictée de sang-froid, sans même qu'on paraisse en soupçonner l'odieux.

Ces guerriers ont enfoncé leurs casques à pointe sur leur conscience. De leurs poings gantés de fer, ils brisent les tables de la loi divine et frappent l'Evangile au cœur, comme ils percent, à coups de fusil, la porte des tabernacles et criblent de balles le ciboire rempli d'hosties consacrées.

De leurs solides chaussures ferrées au talon, ils piétinent les obstacles et les préjugés qui les arrêtent sur le chemin de leurs conquêtes.

Les recommandations d'équité et de loyauté que

l'influence du christianisme avait fait écrire dans les codes militaires, ce sont " des lieux communs dont ils ne s'embarrassent pas."

Ils les remplacent par les mots d'ordre de leurs hommes de guerre ou de leurs hommes d'état qui condensent en formules cyniques l'immoralité latente de leur pensée :

" On n'a jamais tort quand on réussit. — La ju... consiste en ce qui assure le succès. — La Force p... ue le Droit — Nécessité ne connaît pas de loi : à qui lutte pour son bien suprême, il n'est permis que de songer au moyen de se dégager."

Et enfin la phrase exécrable, qu'ils ont jetée comme un défi à la conscience humaine, comme un soufflet au visage du droit, et qui, si on l'avait tolérée, eut ruiné pour toujours l'espoir même d'une civilisation, en anéantissant la confiance des peuples dans leur parole réciproque : " Rien que pour un mot, neutralité, rien que pour un bout de papier."

C'est d'un traité signé par les Etats civilisés qu'ils parlaient ainsi !

Ah ! cette parole, de quelle lueur sinistre elle éclaire la révolution qui s'est faite dans le monde ! Voilà ce qu'est devenu le prestige du droit, séparé de Dieu, manipulé au gré des puissants, méprisé comme une guenille loque, dechiré comme un chiffon de papier.

Pour l'honneur de notre temps et de cette guerre abominable, en réponse à cette impudence qu... ..., le droit a trouvé " des témoins qui se font égorg... "

Un petit peuple sera son martyr. Un grand roi, Albert, son chevalier, Un vieillard vêtu de la pourpre cardinalice, se dressera comme son incarnation magnifique en face de ses blasphémateurs et, au milieu même des géoliers qui sont ses maîtres, il demeurera, au nom de cet idéal, leur vivant reproche.

Ces Belges sans armes ont dit au colosse : tu ne passeras pas. Malgré ses sollicitations et ses menaces, ils lui ont refusé le libre accès de leur pays, comme ils avaient fermé leurs âmes loyales aux propositions honteuses, qui voulaient les associer au crime contre la justice pour leur en faire partager le profit. " Qu'il meure écrasé, notre royaume, plutôt que de vivre complice de tes attentats, o Conquérant ! Tu peux t'ouvrir un chemin avec tes mitrailleuses, sur nos cadavres : tu ne forceras pas à prix d'or nos consciences. Nos murailles ne résisteront pas à tes 420 : derrière le rempart de notre devoir, nous résisterons à tes sommations. Prenez Liège, prenez Bruxelles, prenez Anvers, prenez toute notre terre flamande : jamais vous n'emporterez cette citadelle morale de notre fidélité au Bien, Même après trois ans de ruines, vaincus par l'iniquité, affamés par la cruauté, nous ne regretterons pas notre résolution ni notre sacrifice : jusqu'au bout nous croirons à la résurrection du droit.'

Le service que la Belgique a rendu aux alliés, ce ne fut pas seulement de tenir quelques jours en échec, par l'héroïsme étonnant d'une défense improvisée, le plan monstrueux d'attaque brusquée sur nos lignes ouver-

tes du Nord. Nous devons à ce peuple magnifique un plus grand bienfait. S'il n'a pu empêcher longtemps l'invasion de nos frontières, il a, pour toute la durée de la guerre, préservé nos âmes de l'invasion du découregement en plantant au milieu de la mêlée le drapeau du droit. Tant que sa hampe ne sera pas victorieusement redressée et mise à l'abri de toute injure nouvelle, des poitrines se grouperont autour de lui, des mains s'acharneront à le défendre, du sang s'offrira à tomber sous ses plis glorieux. C'est parce qu'il domine de très haut et illumine l'horizon que des pacifiques par goût se sont faits guerriers par devoir. Même des peuples diminués dans leur foi religieuse, mais croyant toujours à une réalité supérieure à la force matérielle, s'obstinent à dire, en le voyant : " Au-dessus de tout, au-dessus de ta puissance éphémère, ô Allemagne, au-dessus de nos vies que nous immolerons, s'il le faut, il y a le droit ! "

Et des nations qui ont entrecroisé leurs épées en des luttes séculaires,alignent maintenant leurs troupes sur le même front pour combattre ensemble l'entreprise et la doctrine qui portaient en elles cette menace d'asservissement, et qui devront, sous un irrésistible poussée, reculer au delà de Bapaume, demain au delà de Péronne, un jour au delà du Rhin !

Ceux qui se battent avec de telles pensées font un acte de foi très beau dans la grandeur de la justice, l'estimant digne qu'on meure pour elle. Mais cette splendide affirmation serait incomplète si elle n'impliquait le désaveu de nos erreurs anciennes..

Nous expions durement l'imprudence qui, jusqu'à la veille des hostilités, a laissé nos pays en état de faiblesse militaire : ce fut imprudence pire que de permettre au positivisme d'affaiblir dans le monde la notion du droit.

La faute première a été d'autoriser la violence humaine à se donner libre cours, en exilant la justice divine. Le Maître des cieux était seul capable de tenir en respect les puissants de la terre ; lui parti, les petites nations allaient être livrées au bon plaisir des forts.

A leur insu, et contre le gré de leurs partisans, les systèmes négateurs de Dieu ont encouragé cette négation de la justice.

Ce sont les janissaires d'outre-Rhin qui ont égorgé la Belgique. Mais les professeurs publics d'impiété, dans toutes les chaires du monde, ont, malgré leurs intentions contraires, coopéré de loin à l'assassinat du droit, en lui portant les coups dont il devait mourir.

L'Allemagne a pour elle deux puissances : celle de son glaive, qui sera brisée, et celle de ses thèses, force plus redoutable, logique irréfutable dans une société matérialisée. On ne brise pas des déductions qui sont rigoureusement enchaînées : il n'y a qu'un remède, c'est de répudier le principe quand le mal par ses conséquences a fait reconnaître sa fausseté.

Tant de soldats ont sacrifié leur vie au droit : le courage nous manquera-t-il pour lui sacrifier nos principes erronés, auxquels peuvent s'imputer en partie sa défaite et nos malheurs ?

III.

" Dieu," est-il écrit au livre de Job, " a pris la terre par les deux pôles et la secoue avec force." (38,13). La hardiesse de l'image inspirée convient à la grandeur tragique de nos commotions présentes et à leur résultat providentiel.

Nous étions fiers de notre civilisation : elle tombe en ruines. Nous nous croyions en sûreté dans nos grandes constructions juridiques : elles s'écroulent. Dieu n'est pas étranger à cette secousse. Il en attend notre bien.

Il nous laisse renverser de nos mains des murailles qui ne pouvaient pas indéfiniment demeurer debout, pour nous contraindre de rebâtir, sur un terrain plus solide, une œuvre qui cette fois durera autant que les siècles, à condition que nous placions à la base la véritable pierre sur laquelle doit reposer toute la société humaine.

Cest parce que cette assise divine nous manquait que l'effort des constructeurs a été vain. Avec elle, tout peut être restauré.

Préparons-nous, en plein tremblement de terre, à ce relèvement de nos ruines, avec des matériaux et des principes chrétiens. Dans le temple du droit, que nous avions laïcisé, nous ferons rentrer Dieu. Dans le sanctuaire de la paix, où manquait une vertu religieuse, nous réintroduirons Jésus-Christ.

Le droit ne règnera sur terre que si nous proclamons

qu'il règne en souverain dans les cieux. *Te Deum laudamus, Te Dominum confitemur :* c'est en le saluant comme notre Dieu, que nous le reconnaîtrons comme notre Maître. Les hommes ne fléchiront le genou devant lui que s'il leur apparaît revêtu de cette majesté divine. Ses prescriptions ne leur seront sacrées qu'en cessant d'être un règlement arbitraire conclu entre eux, pour devenir l'expression d'une autorité éternellement et universellement obligatoire.

Pour que l'humanité soit régie par la justice, il faut qu'un justicier lui commande. Car la justice n'est pas quelque chose si elle n'est quelqu'un.

Ce quelqu'un existe. Principe immuable de toute rectitude, règle inviolable de perfection, source magnifique de tout droit, il demeure derrière le voile des choses visibles, se dressant au-dessus de toutes les créations, dominant toutes les frontières, réprouvant nos convoitises et nos inimitiés, survivant à nos négations, à nos contradictions, à nos crimes, Maître adorable et redouté qui a plein pouvoir sur nous, qui que nous soyions, grands ou petits, peuples et rois.

Le droit, n'est plus, en lui, l'idéal auquel j'aspire, mais l'auteur dont je relève. Il a cessé d'être le produit de ma pensée ; c'est moi qui suis son œuvre, dépendant de sa puissance, soumis à son contrôle. Sa souveraineté désormais me saisit, traçant une règle à ma liberté, mettant des entraves à ma cupidité. Ses ordres me lient. Je sens son regard fixé sur moi. En lui je rencontrerai mon juge vivant.

Quand Léon XIII, flétrissant la passion du lucre qui impose à des ouvriers des conditions de travail insuffisantes à l'entretien de leur vie, déclare que c'est là " commettre une violence contre laquelle la justice proteste " ; quand Benoit XV, prenant la défense de la Belgique outragée, prononce " à titre d'interprète et de vengeur de la loi éternelle, que sous aucun prétexte il n'est permis de violer la justice," les deux Pontifes se réclament d'un ordre moral supérieur qui n'a pas été créé pour les hommes, qu'ils ne peuvent donc pas modifier ni transgresser, qui leur commande le respect du droit et condamne leurs iniquités.

Quelle est cette justice dont les exigences sont si impérieuses ? Ah ! Elle n'est plus la justice immanente qui est partout, mais qu'on ne découvre nulle part ; la justice inconsciente qui ne se connaît pas elle-même et que l'homme finit par méconnaitre ; la justice nébuleuse des idéologies, la justice sonore des tréteaux, la justice inexistante de l'athéisme.

Notre justice, à nous, spiritualistes, la justice qui proteste contre l'exploitation du prolétaire, la justice qui interdit de violer, par raison d'état, la neutralité d'un peuple, elle est d'une autre race. Elle a une vigueur qui m'intimide et en même temps me rassure, une grandeur qui m'émeut, une beauté qui m'enthousiasme ; elle vit, elle me voit, elle m'entend, elle frémit à mon appel, au cœur de Dieu.

Son autorité vigilante pénètre dans le secret des consciences. comme dans les conseils d'empire.

Les entreprises militaires et les affaires politiques ne lui échappent pas plus que les actes de notre vie privée. Toutes nos actions relèvent de son autorité. Toutes nos personnes sont sous sa sauvegarde et nos attentats sous sa menace. Les chefs les plus élevés autant que leurs sujets les plus humbles sont tenus à se subordonner à ses prescriptions, Car, dit Bossuet, " pour être assis sur leur trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et son autorité suprême."

Elle protège d'une sollicitude particulière les petits, car elle ne veut pas qu'aucun d'eux soit violenté. Elle arrête les grands au seuil des entreprises injustes, où leur goût de domination les engagerait, et leurs ambitions courroucées se heurtent à cette défense imprescriptible, plus résistante que le ciment armé des forteresses.

S'ils passent outre, le Droit qu'ils ont cru détruire par leur violence sacrilège réapparaît au-dessus de ses contempteurs pour les frapper à son tour de ses anathèmes, plus terribles que leurs coups. Il soulève des remords dans leur conscience, si elle est restée capable de tels sentiments. Il jette à leur front une flétrissure que rien n'efface.

Vaincu d'un jour, il prépare sa revanche dans les lendemains de l'histoire : il la prendra toute entière dans l'éternité.

Vous qui ne craignez pas le jugement des hommes, redoutez le jugement de Dieu ! Césars de Rome, les martyrs pantelants sur les chevalets de vos bourreaux

vous donnaient ce rendez-vous dont l'annonce déjà vous faisait trembler de peur. Artisans " d'une guerre de terreur et de crimes," c'est le mot du président Wilson sur les excès de l'Allemagne, la plainte de ceux que vous avez brutalisés ne s'est pas perdue dans le vide. Cette faiblesse foulée aux pieds a cité votre troupe criminelle au tribunal suprême où il faudra rendre compte du sang innocent qui fut versé. Chacune des gouttes en fut recueillie, chacune criera vengeance quand le grand livre sera ouvert, celui dont on n'arrache pas les pages comme un chiffon de papier. Là-haut, rien ne restera impuni...

Liber scriptus proferetur
In quo totum continetur
Unde mundus judicetur...
Nil inultum remanebit.

Comment ne pas reconnaître l'appui qu'une telle croyance apporte au respect de la justice ?

Où la civilisation trouvera-t-elle jamais garantie meilleure contre le bouleversement des passions sanguinaires ?

Pour pacifier le monde, il suffirait d'établir dans son âme cette certitude d'un Législateur suprême du droit. Si toutes les consciences étaient pénétrées par ce grave souci d'un devoir envers Dieu, tous les peuples seraient libérés de la guerre. Sa domination spirituelle les soustrairait à la tyrannie de la force. Sa royauté ferait vivre dans la justice leurs républiques aux mœurs loyales.

Leur droit ne serait plus un mensonge parce que le sien lui communiquerait sa vérité. Leurs traités seraient choses saintes, parce que sa signature y serait mise, en tête des leurs.

Retrouvant sa place d'honneur, dans l'assemblée des nations, il serait le gardien sacré du droit de tous et le souhait du Pater serait accompli : O Justice, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! O Droit, que dans toutes les familles humaines votre arrive !

Mais n'est-ce pas une utopie nouvelle ? Que l'unanimité des hommes se porte, sous l'inspiration de cette foi, à la pratique constante du juste, c'est un trop beau rêve. Il y a de si profondes défaillances en nos âmes que nécessairement des désordres se produisent dans nos sociétés. Le mal est incurable !

Tant de réformateurs avaient promis de la guérir et tous ont fait faillite.

Ils allaient changer l'humanité ; elle est restée la même. Ils obtenaient des peuples la promesse de s'embrasser, ô idylle d'un jour ! et les furies de la haine soulevaient le lendemain la tempête sanglante. Ils disaient : encore un peu de temps et nos frontières seront abolies ; et les gueules de canon s'alignent en rangs compacts derrière l'infranchissable tranchée.

Des évolutions politiques devaient supprimer les passions belliqueuses que le monarchies portent en leurs flancs ; des républiques ont surgi, et de nouvelles querelles sont nées. L'Internationale ouvrière s'oppose-

rait désormais aux conflits de patries ; et les prolétaires sont des deux côtés de la barricade.

Que de projets chimériques ! que de paroles retentissantes et vaines ! Nous n'y croyons plus !

Tout s'est heurté à l'impossible, à l'inéluctable. Rien n'y fera. Dieu lui-même a-t-il la puissance de remédier à la fatalité ? Et cette vertu, s'il la possède en son trésor infini, entre-t-il dans ses desseins de la mettre à notre service ?

Prenons garde à ne pas nous laisser entraîner dans l'universel découragement. Déçus par les hommes, ne doutons pas de Dieu. Ils ont échoué : lui peut réussir.

Car au milieu de nos tentatives impuissantes, il a entrepris depuis dix-neuf cents ans, une œuvre de salut, en développement continuel, dont l'efficacité est illimitée. Il dépend de nous que notre âge en voit un progrès nouveau, décisif peut-être.

Le Christ est venu travailler avec nous, mieux que nous, à établir en ce monde le règne libérateur de sa justice, ébauche de son royaume céleste.

Avant lui, l'humanité vivait dans la tuerie. Ses luttes étaient incessantes et barbares. Les jeux du cirque, dans l'enceinte des villes les plus nobles, faisaient ruisseler le sang, pour la joie de la plèbe, corrompue comme ses empereurs. La guerre n'était pas un accident, un fléau qui soulève l'universelle réprobation : on l'aimait pour ses égorgements. Nulle loi n'en tempérait l'horreur sauvage.

L'homme ignorait qu'il eut des devoirs envers l'homme. Les juristes romains eux-mêmes limitaient le droit des gens aux citoyens du vaste empire, excluant de son bénéfice la multitude des étrangers.

Jésus apparaît dans ce vaste carnage. Sur sa crèche, les anges chantent le cantique de la paix, parole jusqu'alors inouie, promesse du don que le ciel offrait à la terre pour ce joyeux avènement.

Il s'installe, son Evangile en mains, au milieu de cette populace païenne, ivre de sang. Le charme de sa parole attendrit les cœurs, l'autorité de sa doctrine subjugue les passions de haine. " Il vous a été dit : œil pour œil, dent pour dent. Moi je vous dis de pardonner à vos ennemis, d'en faire vos amis. Ne rendez pas coup pour coup, rendez le bien pour le mal. Bannissez de vos pensées la vengeance. Fuyez l'iniquité. Heureux ceux qui s'imposeront violence à eux-mêmes pour pratiquer ma justice."

Sous l'action de ce langage, les querelles s'apaisent, les hommes se rapprochent, une civilisation de paix de paix commense.

En pleine tempête, Il avait eu raison du courroux des vagues écumantes, et à voir cette grande tranquillité descendre à son ordre sur le lac soumis, les apôtres s'étaient demandé : qui est-il, pour que les flots et les vents lui obéissent ?

A son passage à travers l'histoire, le même prodige d'apaisement s'accomplit, et devant cette influence merveilleuse, le même cri d'admiration jaillit du sein

des peuples émus : quel est ce séducteur par qui nos instincts indociles se laissent enchaîner ?

Il plante sa croix au milieu des batailles en symbole de réconciliation et pénètre avec son hostie dans les âmes pour y créer des sentiments d'amour. Il envoie son Eglise au fond des terres sauvages où sa bénédiction fera fleurir la charité. Des peuplades impétueuses se ruent l'une contre l'autre, la crinière au vent, armées pour le meurtre et le pillage : ses missionnaires tracent le signe du baptême sur ces fronts indomptés et adoucissent ces fureurs par la vertu de la foi. Les hordes de l'invasion jettent au loin l'épouvante : les Evêques, protecteurs du troupeau, abaissent la menace des lances devant la majesté de la crosse, et des loups font des agneaux, qui eux aussi prendront place au bercail. Les conciles règlementent la guerre, l'interdisent à certains jours, lui interdisent tout excès, lui retirent le droit de blesser la femme, l'enfant, le clerc, le laboureur, font énergiquement reculer le fléau. Les Papes servent d'arbitres aux princes, et plus d'une fois, à leur prière, le glaive déjà frémissant rentre dans son fourreau et la crainte des foudres spirituelles arrête la foudre qui tue. Après dix siècles de ce travail évangélique, au moyen-âge, qui est encore tourmenté de passions grossières et marqué de mœurs rudes, un progrès immense est réalisé : là où n'était que la barbarie, est née la chevalerie !

Le monde est en marche vers la paix. Il sourit à l'espoir d'une société ordonnée dans la justice, où la

violence n'aurait pas à exercer sa contrainte meurtrière que Dieu n'a jamais aimée, que grâce à lui les hommes n'aiment plus.

Ah ! si tous les âges avaient coopéré à cette œuvre de pacification chrétienne, qui sait jusqu'où elle serait aujourd'hui parvenue ?

Elle eut épargné bien des larmes aux yeux des mères, du sang aux veines de leurs fils, et à tous les amis du droit les douloureux recommencements de leur entreprise qui est de nouveau compromise et pour longtemps retardée.

Lui, mais lui seul, l'Educateur parfait, le Réformateur divin, il possédait, par son aptitude à renouveler le fond des cœurs, le secret de renouveler la face de la terre.

Dans les vies qui puisent loyalement leurs inspirations en son amour et s'ouvrent toutes grandes à sa grâce, les conséquences du péché qui a troublé le monde se réparent progressivement. L'élan des concupiscences mauvaises s'atténue, l'égoïsme meurt, l'iniquité est rendue impossible. A mesure que son influence s'étend au sein d'une civilisation, l'ordre s'affermit par l'adhésion spontanée des consciences à leur loi.

L'entente humaine se réalise sans heurt par cet accord souple des volontés, chacune poursuivant en son office particulier le bien de l'ensemble. Partout, au seuil des usines comme aux frontières, la justice et la charité s'épanouissent harmonieusement ; les peuples vivent dans l'allégresse de la liberté, rapprochés, non par une contrainte de fer, mais par leur respect et leur

attachement fraternels. L'humanité grandit, la terre devient digne de l'assemblée du ciel qu'elle a mission de préparer.

L'évocation de ces perspectives au milieu de nos douleurs est d'une douceur infiniment triste ; mais cette tristesse nous est salutaire. Sentons-nous cette fois combien le Sauveur nous manque, et ce qu'à le perdre nous avons perdu, et quels biens, longtemps cherchés loin de lui, nous retrouverions en le possédant lui-même !

Sa voix enchanterait la multitude humaine, incessamment meurtrie dans le va et vient des batailles, si seulement elle entendait le son des divines promesses. Elle s'enthousiasmerait de sa doctrine et de son œuvre. Elle courrait à lui, comme les foules de Palestine. Le connaissant à peine, elle l'appelle déjà par les cris de sa souffrance et de son espoir, auxquels seul il peut répondre.

Venez à nous, gémissent toutes les victimes de la dureté de la guerre. Ramenez la paix dans nos cœurs et la joie dans nos cités ! Rendez-nous nos fils, disent les mères. Et les évacués des régions en ruines disent avec la même ferveur désolée : rendez-nous nos foyers perdus. Et les prisonniers dans le désespoir de leurs géoles lointaines : rendez-nous la clarté du ciel de la patrie.

Et les soldats, enfermés, eux aussi, dans leur dur devoir interminable : rendez-nous la douceur de vivre chez nous. Et les églises dévastées : rendez-nous nos

voûtes, nos parures, notre tabernacle illuminé d'hosties. Et la terre que la mitraille frappe de laideur et de stérilité : rendez-moi la beauté des moissons nourricières. Et l'humanité entière ramasse en sa prière ardente toutes ces supplications de détresse et de foi. " O mon Dieu, vous m'avez faite pour vous, et mes nations demeurent dans le trouble tant qu'elles ne se sont pas fixées en vous. Vous êtes nécessaire à leur équilibre, à leur bien, à leur bonheur. Vous qui pouvez changer mon âme, arrachez-en l'iniquité ! Vous qui êtes le Fort, brisez pour toujours la tyrannie des épées déloyales. O Seigneur juste et bon, refaites ma vie dans la justice et dans la paix ! "

Le 1er août 1914, les cloches sonnaient toutes ensemble aux églises de France. Elles sonnaient en Allemagne, en Autriche, en Russie, partout où l'horizon flamboyait des premiers feux de l'incendie.

Elles appelaient les hommes d'armes à la bataille. De leurs mêmes accents inquiets, précipités, elles appelaient le Christ au secours de la chrétienté.

Il entendit ces battements d'alarme, jetés, d'un peuple à l'autre, et qui montaient de la terre au ciel, emportant vers Dieu, à pleines volées, la prière des cœurs saisis d'angoisse : " Toi qui le peux encore, sauve-nous de l'abîme où nous sommes entraînés ! "

Jésus regarda ces terres d'Europe qui furent les premières de son royaume. Il y était devenu, officiellement, un étranger, presque partout, même là où on l'entourait encore d'égards traditionnels. Sa voix

n'était plus écoutée dans les conseils des Etats. Son vicaire ne siégeait plus dans leurs cours d'arbitrage. Sa vérité n'inspirait plus les enseignements des docteurs.

Ils l'avaient abandonné dans l'éblouissement de leurs richesses matérielles. Lui ne les abandonnera pas, maintenant que survient le malheur et qu'ils vont découvrir leur dénuement.

Voyant la menace toute proche des maux qui allaient fondre sur eux, ses larmes coulèrent comme aux jours où contemplant à ses pieds la ville sainte, il avait pleuré sur les infortunes de sa patrie.

Le lendemain, qui était un dimanche, il se rendit dans leurs assemblées religieuses. La foule s'y était portée avec un extraordinaire ferveur. Des hommes déjà à moitié équipés pour la bataille se pressaient sous le porche des églises, des femmes tremblaient d'émotion dans les nefs, et la prière des petits enfants au pied des autels était si émouvante qu'elle déchirait les cœurs.

Alors Jésus parla. Dans l'évangile même de la messe qui se célébrait, en cette journée historique, il fit entendre la lamentation de tendresse et de pitié dont les murailles de Jérusalem avaient frémi :

« Des jours viendont où tes enfants t'environneront de tranchées. Ils t'enfermeront, te serreront de toutes parts, renverseront tes pierres et tes fils, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été vi-

sitée. Ah ! si tu savais quel est celui qui peut te donner la paix ! " (Luc. XIX 41).

Et quand il eut jeté ce sanglot, comme un regret suprême devant l'inévitable, comme un appel pour l'avenir, il se tut, et l'affreuse guerre commença.

Depuis lors il attend : l'implacable nécessité veut que d'abord la force use la force.

Mais il a des propositions de paix à faire au monde, Lui qui est l'arbitre unique de ses destinées. Il attend son heure, et les dispositions favorables de nos esprits.

Comme les exilés qui, derrière la ligne de feu, guettent le moment où il leur sera permis d'entrer sur leur domaine et d'y rebâtir leur foyer, son regard épie le passage prêt à s'ouvrir à travers nos âmes et nos conflits pour lui permettre de reprendre au milieu de nous sa mission réconciliatrice.

Nous ne lui refuserons pas la liberté de venir restaurer dans notre chaos son règne d'harmonie. Jérusalem lui ouvrira largement ses portes, et ses enfants avec amour lui ouvriront leurs cœurs. Par les sentiers sanglants de la guerre, qui seront le chemin béni de son arrivée, nous irons au-devant de lui, ayant beaucoup souffert de son absence, impatients de le revoir, attendant tout de son retour. Comme au Dimanche des Rameaux, notre cortège d'allégresse jettera des palmes sous ses pas, et lui, nous souriant, dressera sur nos têtes la brindille sainte d'olivier, signe des bénédictions qui apaiseront enfin nos violences, pendant

que les peuples agenouillés salueront de leurs hosannahs la rentrée définitive dans leur vie du Prince de la paix !





LA FRATERNITÉ

Mes chers Frères,

Comme le droit, la fraternité aurait-elle fait faillite? C'est un des mots dont nous avions fait l'emploi le plus large, avec une prodigalité irréfléchie.

Nous l'avions écrit dans nos proclamations, sur nos murs, dans nos drapeaux, et aussi dans nos cœurs qui étaient sincèrement disposés à aimer leur prochain, quelle que fut la terre où reposa son berceau.

La Révolution française l'avait jeté, depuis 120 ans, avec un accent nouveau, aux quatre vents de l'espace. Sa sonorité généreuse étant allée faire frémir le vieux monde : elle annonçait le renversement de toutes les barrières élevées par les préjugés de race entre ses fils.

" Plus de séparation entre nous ; plus de castes ni de patries, plus d'étrangers et plus d'esclaves. Rien que des hommes ,qui tous sont égaux. Trop de siècles durant, nous nous sommes divisés en clans hostiles. Les temps sont venus d'abolir ces souvenirs de nos luttes anciennes. L'humanité s'unifie. L'effacement naturel des différences ethniques amène sa fusion croissante. Gaulois, Celtes, Saxons, Germain, Slaves... oublions ces origines qui nous particularisent, nour ne plus voir que notre caractère commun d'humanité. Brisons le cercle étroit de nos petites provinces et tous ensemble devenons des citoyens du monde."

La France, tourmentée par le goût des idées neuves et des hardiesses sociales, avait souscrit la première à ce programme. Nation femme, sensible aux suggestions du cœur, même quand elles sont périlleuses, elle s'était laissée séduire par cette noble erreur. Elle ne gardait aucun projet de représailles au souvenir de ses querelles passées, même des plus longues, avec sa rivale séculaire des îles britanniques, même de la lutte plus récente avec son vainqueur de 70. A toutes les nations elles offrait son amitié, à aucune elle ne refusait du moins sa sympathie. Quelques clairons isolés sonnaient la revanche : leurs notes incomprises s'éteignaient au loin, pendant que des chants de flûte endormaient, au cœur des fils, l'ardeur guerrière des preux de jadis et berçaient leur rêve d'amour universel. Prêts à jeter leurs armes, dont ils trouvaient le poids bien lourd à leur taille et plus meurtrissant encore à leur âme sentimentale, ils allaient, avec confiance, au-devant des peuples, leur disant : ne sommes-nous pas tous frères ?

Et leurs mains se tendaient, loyalement...

Maintenant, ce sont les poings qui se tendent avec rage. Ces frères s'entretuent, avec une fureur d'extermination que rien ne lasse. Ils ont cessé de se parler, de se voir. S'ils s'abordent, c'est pour se jeter des grenades à la figure.

Entre eux, une tranchée de haine s'est creusée qui ne se comblera qu'avec leurs cadavres. Elle coupe l'Europe en deux. Elle sépare en deux le monde tout

entier, car les neutres sont peu à peu forcés de se rallier à l'un des camps en présence. L'humanité est si atrocement disloquée, ses os sont si rompus, qu'elle se demande si elle pourra jamais faire revivre ses fils dans une même amitié.

Quand on aura fini de se battre, on ne recommencera pas à s'aimer. La pensée des souffrances endurées restera trop vivace au cœur. Trop visible sera au front des coupables la trace du sang répandu, et le spectacle des ruines dans les provinces saccagées.

Jusque dans l'allégresse de la victoire, la colère soulèvera longtemps la poitrine des peuples qui auront été victimes de l'agression, et l'irritation tourmentera les enfants eux-mêmes du vaincu, héritiers des malheurs accumulés par les fautes et la défaite de leur père.

L'esprit de race qui semblait en décadence se sera exaspéré dans la violence de ce long conflit.

Les nationalités réclameront leur droit à l'indépendance. Plus conscientes de leur âme, elles affirmeront leur originalité : chaque pays accentuera les traits propres à son génie, à son sang. La défiance redressera et refermera les frontières, et l'humanité qui s'était crue une se morcellera en blocs opposés, toujours prêts à se heurter durement.

Au sein même de chaque province, la fraternité sera mise en péril par d'autres luttes. Luttes religieuses peut-être, ah ! que Dieu en écarte de nous l'amertume ! Luttes politiques, où s'épuise la force d'un peuple ;

luttes de langues, qui deviennent parfois si cruelles ; luttes sociales surtout, qui ont leurs armes et leurs barricades sanglantes, leur guerre civile, aussi terrible que la guerre étrangère quand elle s'applle la Commune.

Ces conflits intérieurs à demi-écartés en ce moment par le souci de la défense nationale, à demi-comprimés par l'autorité de l'Etat que nous avons rendu passagèrement plus forte, éclateront demain, avec une âpreté accrue par les difficultés de la vie, les perturbations économiques où nous serons jetés, la concurrence des revendications entre les victimes du fléau. Les frères d'armes sont exposés à redevenir des frères ennemis. Le ruiné de la guerre jalousera son voisin qui s'y sera enrichi ; le paysan de la tranchée gardera rancune à l'ouvrier de l'usine, le combattant aura des rigueurs impitoyables pour l'embusqué. Au milieu de ces malaises, le grand souffle révolutionnaire, passant sur les faubourgs, soulèvera peut-être dans une coalition internationale les travailleurs de l'industrie qui se seront battus dans la tranchée sous des étendards contraires, mais que leurs syndicats, leurs aspirations, leur colère rassemblent dans la même armée et grisent de la même fièvre,

> Quand claque au vent
> Le grand frisson du drapeau rouge...

L'avenir est lourd d'orage.

Les clartés de la victoire n'en dissiperont pas toutes les ténèbres. Personne n'y peut réfléchir sans en

éprouver de l'angoisse. Pères et mères, inquiets pour vos fils ; hommes d'affaires, qui savez que la tranquillité des esprits est nécessaire à la prospérité publique ; hommes de cœur qui voulez le bien de l'humanité ; hommes d'Etat, chargés de responsabilités dont le poids vous émeut ; hommes d'Eglise, à qui Dieu impose de plus intelligentes et plus actives sollicitudes quand le péril grandit à l'horizon de votre peuple, qu'allez-vous faire pour mettre vos biens, vos concitoyens, vos fidèdes, à l'abri de ces déchirements ?

Les bonnes intentions ne suffisent pas: de bons principes sont nécessaires. Les idées demeurent toujours les forces invisibles qui mènent le monde. Il en est qui produisent .de la haine ; d'autres enfantent l'amour. Celles-ci sont des foyers d'union, celles-là des sources de division. C'est notre devoir, notre intérêt, ce sera notre gage de salut, que d'écarter les premières et de faire agir les secondes.

Examinons donc les doctrines qui se disputent la direction des sociétés humaines. Elles se répartissent, avec des gradations nombreuses, entre deux pôles. D'un côté, c'est l'erreur absolue ; de l'autre, la vérité totale. Prenons les points extrêmes entre lesquels la confrontation est plus saisissante.

Une science politique et économique sans Dieu, toute gouvernée par les principes d'évolution, de sélection, de libre concurrence, conduit logiquement les peuples à l'oppression mutuelle ; scrutons-en bien le danger, ce sera, une fois de plus, l'occasion de combattre et,

j'espère, de toucher à mort le matérialisme. Au contraire, notre catholicisme a des ressources inépuisables pour faire entrer la fraternité dans leurs cœurs et dans leurs mœurs : enchantons encore nos yeux à voir le bienfait nécessaire de cette foi inspiratrice d'amour.

I.

La fraternité est une acquisition si ancienne dans notre patrimoine de civilisés que nous sommes tentés de croire que nos ancêtres en ont toujours joui.

Elle a cependant une date d'entrée dans nos biens de famille. C'est l'Eglise qui nous en a enrichis.

En révélant aux hommes qu'ils étaient de même origine divine et de même destinée éternelle, par surcroît tous rachetés du même sang rédempteur, elle leur a donné la raison de leurs devoirs mutuels. Il est interdit à des enfants de Dieu de se nuire : à ces frères du Christ, il est commandé de se prêter assistance. Les plus haut placés parmi eux, ajoutait l'Evangile, se considéreront comme ayant une charge spéciale de dévouement envers les moins favorisés. Et cette charité, sans limites, s'étendra à toutes les conditions, à toutes les nations ; elle sera catholique comme l'Eglise, c'est-à-dire universelle.

Les âges de foi ont vécu de cet enseignement. Même sans en réaliser pleinement l'idéal, ils en ont recueilli de tels bienfaits que nous envions ce bonheur d'un temps où il semblait facile aux hommes de s'aimer.

Notre âge est venu, âge de science positive, âge d'indifférence religieuse pour nombre de ses fils.

Il ignore notre parenté en Dieu, le lien religieux des âmes, le Christ. Ces notations mystiques sont mal à leur place dans ses livres d'affaires. Entièrement absorbé par ses industries, il manie des forces, il observe des faits, il gagne de l'argent.

Sa morale, puisqu'il faut bien régler les rapports des hommes entre eux, sera composée des mêmes éléments tangibles, formulée dans la même langue matérielle. A l'obligation religieuse d'aimer notre prochain, nous substituerons donc, c'est bien simple, une notion scientifique, une loi naturelle. La solidarité répond merveilleusement à ce désir. Le mot nous flatte, avec son aspect savant : il nous donne l'air intelligent, rien qu'à le prononcer.

Et il exprime en effet une vérité qu'il est avantageux de connaître. Nous vivons en perpétuelle dépendance les uns des autres. Nos activités individuelles sont influencées par leurs réactions réciproques. Nos existences alimentées par un apport social dont chacun de nous doit, selon la mesure de ses forces, rendre l'équivalent à la communauté. Débiteurs de nos semblables, payons notre dette en leur rendant service à notre tour, c'est justice. Et, ce sera sagesse, allons jusqu'à nous faire leurs bienfaiters volontaires. Que tous, liés à tous, se dépensent pour tous : au bénéfice commun, chacun retrouvera son compte.

Capable de promouvoir certains sentiments altruis-

tes, cette théorie ingénieuse est cependant impuissante à créer la fraternité véritable. Elle constate un fait : elle n'établit pas une obligation.

Il y a des solidarités qui sont gênantes et pas du tout avantageuses : qui nous interdit de nous en débarrasser lorsque nous pouvons en éluder les charges ? Si notre seule loi est celle d'une mutualité de secours, là où je n'ai rien à recevoir, suis-je tenu à donner quelque chose ?

Il y a des solidarités qui s'opposent les unes aux autres, et c'est au nom même de notre grand principe scientifique que la lutte s'établira entre ces coalitions d'intérêts : solidarité des Alliés contre les Empires du centre, solidarité de la classe ouvrière contre le trust des capitaux.

Que deviendront au milieu de ces antagonismes multipliés, à travers ces recherches d'égoïsme, notre espoir d'entente et notre amitié universelle ?

Ils seront encore victimes de nos négations. La paternité divine une fois méconnue, notre idée de la fraternité doit succomber, à son tour. Car l'amour de l'homme pour l'homme perd son caractère obligatoire, il n'a même plus de sens, dès qu'au visage de ces dégénérés qui se disent les enfants de la matière cesse de briller leur titre de fils de Dieu.

Uniquement pétris de chair et de sang comme la bête, découronnés de leur dignité divine, ils ne portent plus en leur être un principe transcendant qui les introduise dans un ordre moral nouveau. Rien ne main-

tient une ligne de démarcation absolue entre eux et les espèces moins développées que la leur. D'où leur viendrait donc cette obligation de se traiter d'une toute autre manière, que le reste des vivants ?

La règle de l'univers visible, notre seule règle désormais puisque nous ne reconnaissons d'autre directeur de conscience que lui, c'est le cruel chacun pour soi. La leçon de sociologie que la nature donne à ses élèves, c'est beaucoup moins le conseil de s'entr'aider qu'une invitation à s'entredéchirer. Ah! notre science positiviste est une jolie maîtresse de fraternité, elle qui partout [illegible] fait admirer l'exaltation des vigoureux au détriment des chétifs, la domination de l'animal qui a le plus de muscles ou qui est le plus rusé, régnant sur les autres avec le dédain complet de leurs souffrances.

“ Demandez au hêtre, écrivait Maximilien Harden, qui lui a donné le droit d'élever sa cime plus haut que le pin et le sapin, le bouleau et le palmier. Citez-le devant l'aréopage que président des mâchoires édentées et pédantes ; dans le feuillage du hêtre retentira comme une tempête : mon droit, c'est ma force.“ Le pamphlétaire allemand raisonnait juste. Les géants de la forêt se sont-ils jamais fait scrupule d'étouffer l'arbrisseau qui végète à leur ombre ? Ils prennent toute la richesse du sol pour alimenter la sève de leurs racines : au soleil ils dérobent tous ses rayons pour nourrir leur feuillage. Tant pis s'il ne reste rien pour les petits frères du sous-bois.

Et le tigre éprouve-t-il jamais un remords à déchi-

rer la proie qu'il tient, pantelante, entre ses griffes. Sa force le lui permet : il en fera tranquillement sa pâture. Est-ce que l'homme lui-même hésite à user des animaux autant que ses besoins le lui demandent et qu'il en a le moyen ?

Par cela seul que la bête lui est inférieure et qu'il a su s'en rendre maître, l'homme se croit tout permis. Il l'enchaîne à son service, la mutile ou la détruit pour ses amusements de chasseur, sa nourriture, sa curiosité de savant, n'ayant nul respect de la communauté d'origine qui les apparente l'un à l'autre, nul désir d'un relèvement amical qui de ce cadet moins bien doué ferait un peu plus son frère.

Pourquoi l'humanité échapperait-elle, dans son organisation intérieure, à cette loi universelle ? D'où lui viendrait le privilège de n'être pas à la merci des plus forts, alors que c'est la condition commune à tous les vivants et qu'elle les y soumet si durement partout où elle le peut ?

Si l'homme n'a rien de plus sacré que la masse animale, pourquoi ne pourrais-je pas l'utiliser comme elle pour mon bien ?

Il n'est, lui aussi, qu'une expression particulière de la vie totale, la plus perfectionnée sous quelques rapports, très imparfaite en bien des traits cependant. Et je devrais m'imposer en face de lui des ménagements inconnus ailleurs, à son service un dévouement qui ailleurs serait ridicule. A quel titre ferait-on intervenir entre lui et moi ces exigences nouvelles de fraternité ?

D'où lui viendrait ce droit à un traitement de faveur ? Pourquoi m'ordonnerait-on de travailler à son bonheur et pourquoi m'interdirait-on de le faire servir au mien ? Ne serais-je plus libre vis-à-vis de lui comme je le suis vis-à-vis de tous, comme nos voisins de l'animalité le sont entre eux ? Libre si ma puissance m'en fait son maître, d'abuser de sa faiblesse, de m'enrichir de sa sueur, de le dépouiller de son bien et de son sang, d'exalter ma personnalité au détriment de la sienne, d'en faire mon esclave, de nourrir ma vie de sa vie ?

Poussons plus loin nos constatations scientifiques et nos conclusions antihumaines. Dans la rigueur féroce de ces principes, chaque homme, bien loin de se sacrifier à son prochain, devrait sacrifier autrui à soi-même. La loi de nature le demande. Son action brutale ne tend pas à nous rapprocher, mais au contraire elle accroît sans cesse nos inégalités en pressant les êtres qui sont déjà les plus élevés à monter encore, fut-ce en abaissant davantage ceux qui sont au-dessous d'eux.

“ Si nous demandions au Darwinisme, écrivait Brunetière, des leçons de conduite, il ne nous en donnerait que d'abominables.”

L'évolution dont nous sommes les produits, si Dieu n'est pas notre auteur, implique en effet comme un facteur nécessaire la sélection des races, c'est-à-dire l'élimination constante des individus les moins bien doués au profit des natures plus solides qui s'adaptent

mieux aux exigences de la vie. Si l'humanité s'est dégagée progressivement des formes animales, c'est que dans la terrible lutte pour l'existence, les tempéraments débiles ayant succombé, écrasés peut-être par les plus robustes, ces destructions avantageuses au progrès de l'ensemble ont fini par former un type plus puissant, celui dont nous avons bénéficié. Nous sommes nés de cette mort perpétuelle des organismes inférieurs, abandonnés tout le long de la voie ascendante qu'a suivie notre espèce dans son développement préhistorique. Jamais elle ne serait apparue avec la perfection qu'elle possède aujourd'hui, au terme de ces longs efforts, si au lieu de passer sur le corps de leurs compagnons de route malchanceux, nos lointains ancêtres s'étaient attardés à vouloir les faire vivre et marcher à leur pas, au nom d'un prétendu devoir d'assistance mutuelle.

Mais cette loi magnifique de l'évolution, mère des grandeurs humaines, n'allons-nous pas continuer à la mettre en œuvre afin qu'elle donne tout son fruit de beauté ? L'élan vital qui nous a soulevés ne doit pas s'arrêter à notre stade. De nouve[illegible] progrès sont appelés à se réaliser, qui porteront [illegible] ıde au delà de nos cimes actuelles. La sélectio[illegible] duira de plus hautes merveilles, pour peu qu'on la laisse agir, et surtout si on l'aide. Scientifiquement, il est tout à fait sage, il est même de notre devoir, autant que ce mot a encore un sens, d'appliquer cette loi créatrice à notre race dont elle a préparé l'éclosion et dont elle accroîtra sans cesse la valeur. En arrêtant désormais le jeu de cette force, en la combattant par des mesures

contraires à son effet, nous trahirions le dessein de l'univers ; nous renierions le principe de perfectionnement qui a fait de nous des hommes.

Livrons-lui donc notre espèce encore inadéquate à l'idéal dont la nature poursuit, à travers ces ébauches défectueuses et périssables, la parfaite réalisation. Les individus qui passent ne sont que les instruments dédaignés de cette œuvre sublime. Pas de fausse pitié pour eux ! Pas d'efforts en faveur des retardataires qui ralentiraient notre marche générale en avant. Plus de solidarité avec ces malingres qui compromettraient la transformation future grâce à laquelle nous arriverons à une plus riche expression de la vie.

La conservation artificielle des infirmes est donc condamnée. La suppression des dégénérés est prescrite ....Mais peut-on énoncer, même pour les maudire ensuite, ces propositions effroyables, sans que leur blasphème déchire les lèvres ? Les bouches inutiles, les bras morts, les cerveaux incapables de penser, les corps inaptes au labeur, les infirmes, les déchus, abandonnons-les à leur faiblesse incurable, éliminons-les ; ils ne pourraient franchir l'étape avec nous. Ces résidus d'humanité sont un poids mort dont n'a pas le droit de s'embarrasser une société ambitieuse d'évolutions indéfinies. Jetons ce lest....

Entre peuples, cette même conception biologique conduira à des méthodes aussi hideuses. Les plus puissants absorberont les plus faibles, se les annexeront, se les partageront, les morcelleront de leur épée, et ce sera

bien ainsi, car les races qui sont d'une résistance ou d'une qualité moindre n'ont de raison d'être que de servir à l'exaltation des États magnifiques.

C'est le sort commun de l'inférieur, qui est mis par la nature elle-même, en vue de ses fins souveraines, à la disposition du supérieur, dont il a pour but de faire grandir encore la supériorité. La bête innocente du désert est destinée à fournir sa pâture au carnassier. De même, les êtres humains qui sont relégués par leur manque de ressources, aux derniers rangs de la société, ont pour unique fin d'être des moyens de développement de leurs semblables, lesquels à ce régime leur deviendront de plus en plus dissemblables. Ainsi s'accentuera toujours l'écart. Ne parlons plus d'égalité, de nivellement : " Le but poursuivi par le monde, c'est Renan qui le déclare, doit être de créer des dieux, des êtres supérieurs que le reste des êtres conscients adorera et servira, heureux de les servir." Et il ajoute, pour fortifier ce sentiment de joie que les petits doivent éprouver à être dominés, et, à l'occasion, mangés par les gros : " Les animaux qui servent à la nourriture de l'homme de génie ou de l'homme de bien devraient être contents s'ils savaient à quoi ils servent."

Vous ne vous plaindrez donc pas, vous, les parias, les sacrifiés, les exploités, les spoliés — multitude sans prix dont on extraiera, pour vous permettre de les admirer, une élite adorable de privilégiés. Applaudissez, foules de misères, piétinées dans la cohue frénétique des affaires et qui aurez la fierté de servir de piédestal à quelques potentats de l'or.

Enthousiasmez-vous, criez merci, petits peuples écrasés par un conquérant à qui vous faites un trône de vos cadavres et de vos dépouilles : du haut de sa majesté, rendue par vous plus éminente, tant de gloire redescendra sur votre ruine !

Mais vous surtout, théoriciens de cette morale scientifique, ne contestez pas le droit de ces maîtres de la masse humaine à la pressurer : ils se conforment à la nature que vous leur avez tant vantée ! Vous ne leur reprocherez pas leur morale : ils pourraient vous répondre qu'ils l'ont apprise dans vos livres.

Laissez passer quelques années.

Vous les trouverez un jour devant vous, ces thèses, poussées à leurs conséquences extrêmes. Vous les verrez vivantes dans les fils qu'elles auront enfantés. Car, sous leur action, des entrailles d'une civilisation à demi matérialisée, vont surgir les dieux de la terre, les surhommes, en armes, qui au nom de la bataille pour la vie feront fi de tous nos vieux sentiments humains. Qu'elle se voile de deuil, la fraternité, comme nos statues religieuses en cette période de tristesse liturgique : pour elle aussi le temps de la Passion est venu.

II.

Des économistes considérables, dont on louait les mérites, célébraient le bienfait de cette libre concurrence sans entraves et de cette lutte sans pitié dans le domaine des affaires.

Des philosophes, chamarrés de titres, enseignaient ces principes de l'évolution du haut de leur chaire fameuse. Et on admirait leur génie, la nouveauté, l'audace de leurs conceptions, non sans quelques railleries pour les esprits attardés qui refusaient d'applaudir.

Mais des docteurs d'outre-Rhin sont venus. S'emparant de ces mêmes thèses, ils les ont transposées de l'ordre économique dans le domaine politique pour les appliquer intégralement, brutalement aux rapports de peuple à peuple.

Sous la fermentation de cette science malsaine et de l'orgueil national, une doctrine se forme, le pangermanisme, qui coûtera un jour la vie à des millions d'hommes.

Ce n'est point le procès d'un peuple que j'apporte en cette chaire, mais celui d'une conception dont ce peuple même est victime. Il y eut, dans notre guerre, d'autres excès que les siens : la gravité spéciale à ceux-ci est de s'être érigés en systèmes et de vouloir s'innocenter au nom d'une doctrine. En dénonçant la funeste erreur, on n'absout pas les coupables de tous les méfaits qu'ils ont commis sous son influence. Mais on charge de responsabilité les mains qui ont composé le philtre mortel et ont versé ce venin dans les veines d'une nation.

Des hommes de guerre et des hommes d'études se sont donc entendus pour traiter la société avec la rudesse pédante d'une conception physiologique. Les

instructions du grand état-major de Berlin s'harmonisent avec les préfaces des traités de chimie. Von Bernhardi s'exprime comme Oswald : ils ne font plus place au sentiment chrétien, ils font de la science positive.

L'humanité est une espèce animale soumise aux mêmes lois que l'ensemble de la nature. C'est de l'observation des faits que se dégagera son programme, et non plus de notions dogmatiques. Le christianisme avait voulu imposer à notre développement des règles de morale sociale qui découlent d'une foi religieuse. Laissons là ces données que ne comporte plus notre physique humaine et ces contraintes qui violentent vainement l'ordre naturel.

L'idée abstraite de fraternité sera remplacée par la notion réaliste de race. Le précepte de l'assistance mutuelle supprimé, au profit du régime de la concurrence et de l'encouragement positif à la guerre.

Les peuples ont une valeur inégale ; inégale est leur vocation.

Il y a des races inférieures, ou dégénérées, des fractions appauvries d'humanité. Elles sont vouées à la domination des autres, de celles qui ont atteint un degré plus parfait d'organisation, qui sont dotées d'une intelligence plus forte, d'une science plus complète, d'une armée invincible.

Celles-ci ont mission d'organiser supérieurement le monde. Et dans ce but, elles ont le privilège naturel de diriger les races subalternes, non pas comme le de-

mandait l'Evangile, en se faisant leurs servantes, mais bien en les plaçant sous leur commandement. S'il le faut, elles courberont sous leur joug les peuples indociles qui ne se laisseront pas conduire par elles à leur destin. Elles sont nées pour l'empire.

Pour remplir leur mandat providentiel, elles doivent se développer de plus en plus, ce qui implique que d'autres sont condamnées à diminuer, et même à disparaître. Peu leur importe. Elles ne connaissent d'autre loi que celle de leur croissance : leurs nécessités vitales, leur besoin d'expansion, sont des titres suffisants à leurs entreprises de conquête. S'il leur faut pour leur respiration, pour leur production, de nouveaux territoires, des débouchés sur la mer, des minerais, des colonies, elles n'ont qu'à les prendre ; tout cela leur revient de droit. Les pays aux dépens desquels se fera l'agrandissement de leur domaine se laisseront utiliser comme instruments, ou briser comme obstacles. La nature ne leur propose pas d'autre sort. L'ordre veut qu'ils servent par leur sacrifice, à cette haute manifestation du génie humain que produira enfin la race prédestinée. N'était-ce pas ce qui s'annonçait dans nos thèses de tout à l'heure ? C'était bien ainsi que raisonnaient le lion du désert et le chêne de la forêt : je suis le fort, je serai le roi.

"Ego nominor leo..." La griffe de l'animal de proie arrachera donc, sans hésiter, des lambeaux de chair à ses voisins. S'ils le laissent faire, ce seront des annexions pacifiques. S'ils résistent, la lourde patte

les prendra à la gorge pour les étrangler ; ce sera la confiscation par la violence. Eux-mêmes l'auront voulu ainsi. Que sur leurs têtes retombe la responsabilité du sang répandu !

Cette force qui obtient la soumission des inférieurs et qui permet l'épanouissement du peuple élu, comme il faut la chérir et la bénir ! En brisant les obstacles au progrès elle fait œuvre pie. La guerre n'est pas seulement la première des industries nationales, c'est un bienfait pour l'humanité qu'elle purifie de ses éléments corrompus en saignant ses veines et qu'elle pousse l'épée dans les reins vers sa destinée.

" Sans elle, il se produirait, dit von Bernhardi, une évolution morbide, contraire au progrès de l'espèce. Seule capable d'effectuer une sélection, la guerre devient une nécessité biologique et un indispensable régulateur de la vie du genre humain. Elle n'est pas seulement un droit : elle est un devoir." Elle est l'âme du progrès. Elle sert la cause même de la divinité dont elle réalise les plans.

Au nom de ces principes, on engagera une lutte pour la civilisation germanique au cri de Dieu le veut ! Le glaive forgé avec le métal de ces thèses sera mis aux mains d'une armée comme le glaive du Tout-Puissant, " Je suis l'instrument du Très-Haut, crie Guillaume à ses troupes. Malheur et mort à ceux qui résistent à ma volonté ! Malheur et mort à ceux qui ne croient pas à ma mission ! "

Il faut qu'on dise : ils sont d'accord avec les cieux,
Et que l'homme adorant leurs pas audacieux,
Croit entendre au-dessus de ces légionnaires
Qui roulent leurs canons, Dieu rouler ses tonnerres.

(Victor Hugo).

Fidèle à ces origines, cette épée, à qui tout est permis pour assurer son triomphe, ira droit à son but, et, terrible logicienne, supprimera, de son tranchant inexorable, tout ce qui gênerait sa manœuvre. Elle refuse de s'incliner devant le droit, ou de s'attendrir en face de la souffrance. Elle a le goût du meurtre, de la destruction organisée, de la dureté méthodique. Elle veut qu'on dise, là où elle a passé, ce que ses chevaliers écrivent avec gloire des régions de France qu'ils abandonnent : devant moi git l'empire de la mort.

Il lui plaira de voir briller à sa lame, comme des pleurs rouges, du sang, fut-il exempt de tout reproche, du sang de prêtre, fut-il le plus pur, du sang de religieuse. " Les innocents souffriront avec les coupables." Elle a écrit cette devise sur les murs des villes de Belgique où s'accomplissent ses odieux exploits.

Car de sa pointe cynique, elle a rédigé un nouveau code de bataille. Il y reste à peine une trace des adoucissements introduits par le Catholicisme dans nos mœurs militaires et des conventions internationales dont s'enorgueillisait avec raison la civilisation européenne. Les temps sont passés de ces tournois de gentilshommes qui se saluaient avant de croiser le fer et se serraient la main, le duel achevé, sentant que de part et d'autre. ils avaient respecté l'honneur. Ces

ménagements chevaleresques maintiennent un élément de sensibilité dans une entreprise où tout doit se faire avec des règles scientifiques. Ces principes modérateurs sont absurdes, contraires à la loi même de la guerre.

“ Il est ridicule que l'Etat agisse le catéchisme en mains.” (Treitschke). Rejetons le bréviaire de douceur et composons notre Evangile de la tuerie. “ Laissons là cette morale d'esclaves. Magnifions notre force dans l'égoïsme. Voici, ô mes frères, la loi nouvelle que je promulgue pour vous : soyez durs.” C'est Nietzsche qui prêchait ainsi à ses compatriotes, de se détourner de la loi de charité.

Le blasphème de ce païen moderne, qu'aurait dû étouffer la clameur de réprobation de tout son peuple, retentit aujourd'hui dans les consignes de terreur données par certains chefs et dans les vociférations avec lesquelles des soudards exécutent leur sinistre corvée. Le maréchal de Hindembourg et un député du Centre Erzberger, sont d'accord pour glorifier cette barbarie en déclarant que la guerre doit être impitoyable pour finir vite et finir bien. Les égards, les scrupules, constituent plus qu'une faute irréparable : une impardonnable erreur, un contresens.

“ Alors ce n'est plus la guerre, ripostera le cardinal de Malines au gouverneur de Bruxelles : C'est un défi à l'humanité ! ”

Mais que vient faire ici ce grand mot détrôné, cette grande morte ?

" L'humanité ! ricane Nietzsche. Fut-il jamais, entre toutes les vieilles, une vieille plus horrible ! "

La guerre a cessé d'être humaine. Au nom d'une philosophie sans Dieu, elle est devenue animale, brutale, puisque la brute nous a donné sa loi. Ainsi l'ont voulu les prophetes de l'évolutionisme dont les laboratoires ont coopéré, autant que les ateliers Krupp, au caractère monstrueux de la lutte nouvelle.

Comme des forges en feu s'échappe la lave rougeoyante qui produit les canons géants, de toutes ces théories en effervescence dans les cerveaux, de ce bouillonnement de délires, va se répandre une coulée de sauvagerie.

Le cratère s'ouvre. Des guerriers s'élancent, et dès leurs premiers pas font frémir le monde d'horreur. Les populations qui les voient approcher s'enfuient devant eux, poussées à coups de crosse, frappées du plat des sabres, ou prises d'épouvante, comme à l'approche des bandes d'Attila. Des voix affolées crient dans ces villages paisibles : Sauve qui peut ! Voici les barbares !

Que vous êtes injustes, petites gens de Belgique et mal instruits de nos projets !

Ces bourreaux et ces incendiaires que vous croyez sortis des antres de l'enfer, ce sont les émissaires de Dieu qui viennent faire la sélection humaine.

Dans leurs hordes, admirez le progrès en marche. Ils en ont les armes, ils en font l'œuvre. Leur appareil de massacre ne poursuit que le bien des nations. Un jour vous bénirez les [illegible] par le jeu desquels

va naitre un civilisation plus belle : les lourdes gueules d'acier qu crachent la mort à vingt milles de distance dans le rangs des non combattants, les bombes de Zeppelins jetées sur Londres ou sur Paris, les obus incendiaires qui font des villages, des châteaux et des cathédrales des torches géantes, pour éclairer l'apothéose impériale, les récipients dont le jet de feu fait brûler vive la chair des soldats et ceux dont les émanations toxiques corrodent les poumons, et les torpilles qui envoient les mères et les bébés du Lusitania au fond de l'océan, et les mitrailleuses qui exécuteront sur la place publique de Dinant plus de 800 personnes, y compris des femmes et des enfants de deux ans, puis ailleurs, des milliers et des milliers de civils, dans le seul diocèse de Namur, au témoignage de son évêque.

Un silence impénétrable plane aujourd'hui sur ces victimes. Et elles demeurent étouffées sous une telle accumulation de ruines que nous n'y pensons plus. Mais quand on déblaiera ce malheureux pays et qu'on retirera de ces pierres écroulées tous ces cadavres injustement couchés à terre, un long frisson de pitié et de colère remuera, comme au premier jour, l'humanité

A travers la rigide muraille de fer, il y a des gémissements qui passent, des protestations qui essaient d'arriver jusqu'à nous. Voix des mères qui supplient qu'on leur donne du pain pour leurs enfants. Voix des familles séparées de leurs fils et qui demandent en vain à pouvoir leur écrire ou à s'en revenir les rej

dre, de l'autre côté de la cruelle ligne. Voix des jeunes filles séquestrées par la violence, emmenées au loin, asservies à des besognes épuisantes, brutalisées par leurs contremaîtres prussiens. Voix des ouvriers civils condamnés aux travaux forcés dans les ateliers militaires de l'envahisseur, qui se comporte en propriétaire de ce bétail vaincu. Voix des industriels qu'on exporte au fond de l'Allemagne, dans des camps de représailles, pour les châtier de ne s'être pas fait dans leurs usines les fournisseurs de guerre de leurs ennemis. Voix des évêques, redevenus plus que jamais les défenseurs de leur peuple qu'ils vengent de l'outrage et réconfortent dans le martyr.

" Si les neutres, écrivait le cardinal Mercier, ne protestaient pas avec nous contre tant d'infamies, il faudrait désespérer de la conscience humaine."

Protester, oui, nous le ferons, Eminence, mais à quel titre ?

Par une révolte du cœur, pour peu qu'il y ait en nous des sentiments de pitié, soit ! Mais par une condamnation de l'esprit, l'oserons-nous ! si ces méthodes ne sont que l'horrible application de nos thèses ?

Dans le pangermanisme qui passe sur son char de guerre, en écrasant des vies, en broyant des libertés, en étouffant la pitié et le droit, saluez votre propre triomphe, ô soldats du matérialisme. Dans ces promesses d'ignomonie, acclamez l'œuvre d'idées pour lesquelles vous avez lutté. Auriez-vous peur de vos propres doctrines ? Elles ont cessé d'être un sujet de

dissertation élégante, qui plaisait à votre esprit curieux. Elles ont fait commerce de guerre avec l'ennemi en lui fournissant des armes. Elles se sont enrégimentées dans ses rangs. Equipées en bourreaux, elles viennent frapper votre sensibilité, votre pays peut-être, traînant derrière elles des canons et des crimes. Mais ce sont bien vos amies d'hier, reconnaissables jusqu'en ces égarements où vous n'auriez pas voulu les suivre, comme à l'avant-garde des armées de l'invasion, les guidant au pillage, nous avons reconnu des agents de l'étranger trop facilement accueillis jadis dans nos villes hospitalières. Ah ! chassons-les tous ensemble ! les envahisseurs d'un jour et l'erreur qui n'aura pas plus de lendemain !

Affaire à nos soldats de contraindre l'ennemi à reculer. Ils s'y emploient vigoureusement. De leur terrible poussée, ils l'ont bousculé hors de ses abris, ils le rejèteront un jour au delà de nos frontières, ils ne s'arrêteront pas qu'ils ne l'aient culbuté dans le Rhin, pour dégager de son joug la terre de France et la terre de Belgique.

Affaire à nous tous, si nous voulons que des rapports d'amitié se rétablissent entre les peuples, d'affranchir l'humanité de cette tyrannie de l'erreur en rejetant pour toujours ces principes barbares hors de la civilisation.

III.

Au sortir d'un long hiver qui fut rigoureux, les premiers rayons du soleil nouveau ont pour nous une dou-

ceur exquise : les yeux et la terre retrouvent la joie de vivre en cette clarté renaissante du printemps.

Ainsi, l'Évangile recommence à séduire nos âmes quand nous le rouvrons devant ces scènes de dureté, aux pages où resplendit sa loi d'amour. Il rayonne encore de tout son charme puissant, comme aux origines de la chrétienté, alors que le monde païen recevait de lui l'annonce de l'amitié qui devait changer son cœur. La vieille doctrine qui de l'anarchie barbare a fait l'harmonie chrétienne, s'offre à rétablir dans nos désordres fratricides la sérénité d'un ordre fraternel.

Livrons-nous à cet espoir : la religion du Christ peut nous guérir du double péché d'égoïsme que nous avons commis en pensée et en action.

J'ai lu dans une tranchée de Champagne, à toute petite distance de l'ennemi, sur la plaque metallique où s'ouvrait le créneau d'un guetteur, cette phrase écrite à la craie : " Hommes, vous êtes fous de vous tuer ainsi. Cessez de vous battre, vous êtes tous frères ! "

Ce mot, en ce lieu, qu'il était tragique ! Savait-il, le soldat dont la main l'avait tracé là, qui a prononcé le premier la grande parole ? C'est l'Homme-Dieu qui en a fait une vérité. C'est lui, lui seul, qui peut en faire une réalité !

" Venu rassembler en un les enfants de son Père dispersés en ce monde," il leur apprit à se connaître et à s'aimer. " Vous vivez en étrangers les uns aux autres, ne sachant pas de quel sang vous êtes. Vos philosophes les plus célèbres ignorent votre vraie parenté. Vos na-

tions vous enferment dans le culte de leurs dieux rivaux, qui entretiennent vos querelles. Fils des riches cités méditerranéennes ou du puissant empire de Rome, vous regardez comme des barbares les peuples qui vivent hors de vos enceintes altières. Patriciens, la vôplèbe est, à vos yeux, d'une essence inférieure à la dotre, et l'esclave, entre vos mains, comme un animal domestique livré à tous vos caprices. Nul ne vous a instruits du secret profond de vos êtres qu'une même vie anime, Je vous révèlerai ce lien et j'en resserrerai le nœud." Jésus a tenu sa promesse.

Grâce à lui, nous savons désormais que nous sommes tous frères, parce qu'en dépit de nos dissemblances de races ou de rang, à nos fronts à tous se voit le rayonnement d'une âme, qui est la fille de Dieu. L'empreinte de cette paternité divine confère à nos visages une telle noblesse qu'elle fait s'évanouir pour ce regard d'en haut, les distinctions qui viennent de notre couleur ethnique ou de notre valeur sociale. Toute face humaine lui est belle, quels que soient son teint, sa misère, sa dégradation même. Dieu les fixe toutes d'une égale tendresse, car à travers leurs apparences diverses et vaines, il saisit en chacune l'esprit immortel qu'il a fait semblable à lui.

Nés tous du don de son amour, nous sommes tous appelés à nous unir dans la partage de sa béatitude. Cette communauté essentielle doit triompher de nos inégalités et de nos rivalités de surface. Par le souvenir de leurs origines terrestres et de leurs conflits sécu-

laires, les nations sont divisées : mais elles ont toutes, pour les inviter à se rapprocher, une naissance plus ancienne, une histoire plus lointaine, dans leur passé commun qui est Dieu. Leurs préoccupations d'avenir les mettent en concurrence, mais par delà ces intérêts de la terre qui les séparent, une même destinée doit les confondre au ciel. Héritiers d'une unique patrie éternelle, ne hérissons pas de haine les frontières de nos patries qui périssent ici-bas. Dans la ruelle souterraine où nos guerriers se dissimulent pour mieux porter leurs coups et fuir ceux de l'adversaire détesté, les regards ne se rencontrent plus d'une tranchée à l'autre, mais se relevant dans une direction parallèle, vers le ciel, rendez-vous suprême de leurs âmes, ils se rejoignent en lui, dans l'infini.

Nous sommes frères à un second titre. La propre vie de Dieu s'est répandue par la grâce dans nos vies, fortifiant notre parenté naturelle par cette surnaturelle participation à l'Etre infini. Enfants de la race humaine, nous sommes devenus par surcroît les adoptés de la race divine. Dans la poitrine chétive de son nouveau-né que le pauvre ramène des fonts baptismaux, au cœur du sauvage dont le missionnaire a fait un chrétien, habite la même grandeur que dans l'âme du plus puissant roi, s'il est comme eux, marqué du signe qui sanctifie. Au nom de notre baptême, un respect religieux nous est dû, même si notre condition civile fait de nous les petites gens qu'on ignore, les parias qu'on méprise. Quiconque nous fait injure, blesse en

nous quelque chose de plus sacré que les droits de l'homme, les droits de Dieu.

Tous frères, par un troisième sacrement de fraternité. Sur notre multitude pécheresse le Christ a étendu le pardon de ses bras crucifiés dans un geste d'une telle ampleur qu'aucune barrière de caste, aucune montagne d'orgueil, aucune muraille de forteresse ne peuvent en limiter le bienfait. D'une extrémité de l'univers à l'autre, sa rédemption nous a tous enveloppés. Si violent que soit l'antagonisme des sangs que chacune de nos races fait couler en nos veines, son sang à lui, dont toutes nos consciences sont empourprées, nous a marqués d'un même trait ineffaçable et de plus en plus nous pénétrera d'un même esprit. Sa croix nous rallie tous. Jusque dans la fureur de nos champs de bataille, sa croix-rouge sera le signe commun de notre charité.

Tous frères enfin, dans cet embrassement prodigieux de l'Amour divin qui a voulu nous rassembler à sa table et à chacun de nous se livrer en nourriture. Le même pain vivant est distribué à toutes les poitrines humaines sans qu'aucune soit préférée pour sa noblesse, aucune écartée pour son indignité. L'apprenti qui n'est qu'un détail insignifiant dans l'usine gigantesque vient le recevoir à côté de l'industriel, manieur d'hommes et de millions. La servante, en vêtements de travail, s'agenouille sur le même banc eucharistique que la femme du monde, chargée de parures. Le mendiant à qui on refuse les reliefs du festin à la porte des palais somptueux a sa part, ici, toute entière. *Manducat Domi-*

num, pauper, servus et humilis. Et l'Aumônier qui distribue ses hosties en tranchées n'aurait que quelques mètres à franchir sur la lande de mort pour trouver, dans les lignes d'en face, d'autres communiants. Ces ennemis qui se disputent avec acharnement la possession de la même terre accordent leurs actions de grâces pour bénir le même don du ciel qui les visite en leurs camps rivaux.

Cette fois, les hommes les plus opposés, les peuples les plus éloignés, sont indissolublement frères les uns des autres : l'homme libre et l'esclave, le Grec et le Romain, le Franc et l'Allemand, le va-nu-pieds de la campagne et l'aristocrate parisien, le nègre de l'Afrique du Sud et le lord de Londres, l'Européen à la face pâle et le Peau-rouge des forêts d'Amérique. Frères, par un enlacement plus fort que celui de la chair et du sang qui tient unis les enfants d'un même foyer : car c'est entre nous, le sang d'un Dieu qui a été versé pour l'expiation de nos fautes, et c'est, pour nous, la chair d'un Dieu qui s'est mêlée en aliment mystique à nos âmes.

La loi de tels frères ne pourra être qu'une loi d'amour. L'Evangile le leur redit en chacune de ses pages.

Il ne traite pas du jeu mécanique des solidarités : c'est à un sentiment volontaire d'amitié qu'il fait appel, le poussant bien au delà d'un calcul d'intérêts réciproques, l'arrachant à toute pensée calculatrice, en souvenir de celui qui nous aima le premier jusqu'à l'excès, jusqu'à la folie. Dieu n'était pas solidaire

de notre humanité coupable. Dieu trois fois saint, il n'avait aucune part dans la dette des pécheurs. Il en a pris cependant toute la charge sur son épaule que brisera le trop lourd fardeau. Son exemple et son ordre nous commandent [illegible] de même sur le chemin du dévouement sans nous en tenir à une mesure de réciprocité, sans compter avec nos forces, épuisant comme le Maître notre vie pour nos frères.

Que nous fussions mutuellement nos débiteurs, c'était tantôt une affirmation discutable, et d'une efficacité mesquine. Ce qui est à présent établi, c'est que serviteurs de Dieu, imitateurs du Christ, nous devons affectueusement nous aider les uns les autres. Personne ne peut s'isoler dans la recherche de son avantage propre, ni se préférer à ses semblables dans la supériorité relative qu'il a sur eux. Quoique placés à des conditions différentes, un universel réseau de sollicitudes nous reliera, une perpétuel échange de bienfaits s'organisera entre nous, de telle manière qu'aucune force ne reste inactive pour le bien commun, qu'aucune faiblesse ne demeure délaissée, mais que l'abondance des uns suffise à l'indigence des autres.

“ Comme de bons dispensateurs des grâces de Dieu, chacun de vous emploiera ce qu'il a reçu pour le profit de tous.” (I Ep. de S. Pierre 4-10).

Ensemble, nous formerons un même corps dont les membres s'associeront pour la tâche commune, se réjouissant du bonheur ou souffrant du mal qui atteint l'un d'eux. Un même corps, où l'on sentira un même

cœur, une même âme. Union parfaite, qu'on eut jugée impossible, et dont le spectacle fut présenté par les premiers chrétiens au monde étonné : Voyez, disait-on d'eux, comme ils s'aiment !

En dépit de cette unité intime, une certaine inégalité naturelle demeurera toujours entre les hommes. Mais au lieu de s'aggraver, elle s'adoucira sous cette influence de la surnaturelle charité.

La lutte pour la vie séparait de plus en plus le déshérité encore appauvri par sa défaite, du privilégié, son vainqueur, enrichi de ses dépouilles. La lutte contre l'égoïsme, seul combat que l'Evangile encourage, dépouillera spontanément l'opulent d'une part de sa richesse pour en faire profiter le pauvre et diminuer la différence de leurs rangs. C'est le précepte du Sauveur, qui a transformé le monde :

" Il n'en sera pas, au milieu de vous, comme chez les païens, où les chefs dominent et tyrannisent. Les plus grands dans la cité chrétienne se feront les serviteurs de tous, à l'exemple du Fils de l'Homme qui vint, non pour être servi, mais pour servir."

Ainsi, le seul privilège que confère la supériorité, c'est de permettre de rendre plus de services. Permettre, non pas : elle oblige qu'on serve davantage, à mesure que par elle on est plus élevé.

" Dieu n'a fait les grands que pour protéger les petits. Il n'a donné sa puissance aux rois que pour procurer le bien public et être les supports du peuple." (Bossuet). La loi vaut pour tous, individus ou Etats.

Par conséquent, toi, le riche, n'écrase pas l'indigent sous ton faste et ton orgueil ; sois-lui secourable, dans l'humilité. Toi, l'homme d'affaires, tu n'abuseras pas de la puissance de tes capitaux pour pressurer le manœuvre qui fait tourner tes machines : aide-le à se créer un sort moins rigoureux. Toi, le guerrier, si ton épée est la plus solide, ce n'est pas pour que tu te tailles un morceau à ton goût dans la terre de ton voisin : ta mission est bien plutôt de défendre son droit, de protéger sa faiblesse, contre l'injustice. Les coups les plus dignes de ta force seront ceux que tu porteras pour faire tomber ses chaînes. Toi, le peuple aux fils nombreux, aux usines colossales, aux armées étincelantes, ne te crois point élu de Dieu pour établir ton hégémonie militaire sur le globe par la confiscation de ses provinces : la vraie mission que l'Evangile te donne, c'est d'étendre par ton dévouement son règne libérateur à travers l'humanité.

Nations civilisées, ce sera votre programme légitime d'expansion mondiale. La Providence vous a favorisées des dons de la terre et des dons du ciel. Vous avez les richesses matérielles, vous possédez la lumière d'en haut. Gardez-vous de l'abus criminel de ces grâces. Déposez toute fierté, toute passion d'accaparement, et vos rêves égoïstes de domination. N'envahissez pas le monde pour lui imposer votre servitude. Si vos navires s'ouvrent un passage à travers les mers, que leur pavillon ne fasse flotter à leur mât aucune menace pour aucune juste liberté, afin qu'à la proue de vos nefs le

Christ puisse prendre place avec les promesses d'affranchissement qu'il veut porter à toutes les rives humaines. Quand vos explorateurs remonteront les sentiers des forêts sauvages et quand vos colons dresseront leurs comptoirs parmi les tribus soumises, que ce ne soit jamais pour tyranniser, écraser, spolier. Votre titre le plus pur à ces établissements coloniaux, c'est de vouloir y répandre les bienfaits d'une civilisation chrétienne. La France a fait cela, jadis, au Canada : les premiers conquérants qui vinrent ici ont cherché avant tout la conquête religieuse des âmes.

L'Eglise vit pour faire vivre ces doctrines dans les mœurs humaines.

Malgré les résistances de nos passions coalisées contre son œuvre de concorde, elle a fait ce prodige, de réunir des fils de toutes les nationalités dans un même groupement où elle les organise en vue de leurs destinées éternelles.

Elle est la première société internationale, instituée au sein des siècles encore barbares, et que rien n'a pu diviser contre elle-même. En nos temps de rupture universelle où toutes les relations sont brisées entre les peuples, elle leur garde une foi et des œuvres communes. Elle leur fait prononcer chaque jour les mêmes mots, qui passent comme un rappel de leur filiation et de leur vocation bénies, à travers les mots de colère que leurs canons jettent dans la bataille : notre Père qui êtes aux cieux.

Par cet intermédiaire du Catholicisme, toutes les nations continuent de communiquer entre elles. Rome est un point de convergence où leurs négociations n'ont jamais été interrompues, au plus fort même des hostilités. Des millions de consciences, irritées les unes contre les autres, soulevées les unes contre les autres, s'adressent au Pape, en lui donnant le même nom qu'à Dieu : Père, Très saint Père, et rien qu'à lui décerner ce titre, elles affirment la pensée que leurs lèvres hésiteraient à formuler : nous qui sommes tes fils, nous restons donc frères !

Cette voix du Pontife placé au-dessus de nos luttes, est écoutée dans les deux armées belligérantes. Elle y favorisera l'échange des paroles de paix, dont elle a si miséricordieusement souhaité et préparé la venue. Elle assurera le maintien de l'harmonie par son influence modératrice. Au lendemain de la formidable crise, dans la surexcitation fiévreuse de l'esprit de race, le principe unifiant de la Papauté nous sera si précieux pour rétablir, à travers ces nationalités frémissantes, l'union d'une chrétienté !

Les religions qui se détachent de ce centre unique s'éparpillent en sectes qui augmentent encore notre division. Les églises nationales arrêtent les regards de leurs fidèles à la frontière de leur pays. Par cette limitation, elles accentuent les traits qui les différencient des peuples étrangers.

Notre communauté catholique, au contraire, provoque chez ses membres, de quelque origine qu'ils soient,

une tendance à s'universaliser, à s'harmoniser dans la poursuites de fins supérieures à leurs destinées particulières. Assemblées sous les voûtes de son temple, les nations se sentent moins éloignées les unes des autres. Plus elles participent à la vie de l'Église, plus elles développent leur patrimoine religieux commun. Au-dessus des biens de la terre, qui les divisent, elles s'associent dans la communion des biens spirituels qui peuvent se partager entre tous sans que s'affaiblisse la part de chacun. A mesure qu'elles s'éprennent de cette richesse divine, grandit en leurs cœurs le désir de la répandre dans tous les cœurs. L'incomparable trésor, s'il était possédé en commun par toutes les familles humaines, serait leur honneur, ferait leur joie ! Plus elles le comprennent et plus elles rivalisent, ici d'un zèle désintéressé et bienfaisant, pour propager cette croyance et cet amour. Et peu à peu se dilate à travers leurs plaines pacifiées le royaume du Christ, où toutes les patries peuvent prendre place, chacune gardant son drapeau, développant son génie propre, mais les unes et les autres collaborant à une œuvre de civilisation grâce à laquelle l'allégresse de la vie fraternelle ensoleille la terre et réjouit les cieux.

Pour nous stimuler à la poursuite de cet idéal, Dieu a ménagé à notre temps de grandes manifestations de son amour, destinées à être provocatrices du nôtre. Le cœur des hommes s'est laissé refroidir par l'égoïsme : le Sacré Cœur y ranimera la flamme brûlante. Les maux dont nous souffrons sont de ceux qu'on ne peut

guérir qu'en y mettant tout son cœur. Jésus y a mis le sien. En nous le découvrant comme pour nous révéler plus visiblement que le fond de son être c'est la charité, il nous stimule à une plus généreuse effusion de bonté, nous, pauvres humains qui nous donnons tant de peine pour nous faire réciproquement souffrir et qui nous procurerions les uns aux autres tant de bonheur si nous apprenions de notre Dieu à nous aimer.

Comme il a ouvert sa poitrine, pour nous faire mieux entendre ce désir, il a ouvert ses tabernacles, où réside la vertu nécessaire à son accomplissement. Et il nous convie aux grâces plus fréquentes et aux triomphes plus éclatants de son Eucharistie, par lesquels ses forces et ses leçons de dévouement nous sont prodiguées mieux encore qu'à nos pères.

Le XXe siècle devait être le témoin des scènes d'égorgement les plus affreuses qu'ait subies l'humanité. Avant que leur scandale pût blesser nos yeux, la Providence avait voulu nous faire assister à d'autres spectacles grandioses eux aussi par la multitude rassemblée, mais délicieux de cordialité ; scènes d'embrassement fraternel, dont nous garderons la nostalgie jusqu'au cœur de nos batailles, avec l'espoir de renouveler ces rencontres pacifiques au lendemain des hostilités. Nos congrès eucharistiques internationaux furent ces fêtes incomparables de fraternité heureuse.

Ni les conquérants de l'antiquité, ni celui des âges modernes, Napoléon, ni l'Allemagne qui croyait être

la triomphatrice des âges futurs, n'étaient parvenus à unifier le monde.

Le miracle s'est accompli, cependant, d'une autre manière. La brutalité des armes n'avait pu plier les hommes sous un même joug ; la douceur d'une petite hostie les a subjugés et elle a entre eux pour quelques heures réalisé l'unité.

Montréal, terre privilégiée, cité bénie, reliée par ton grand fleuve aux grandes eaux de l'Atlantique, reliée par les voies ouvertes en tes vastes prairies à un second océan ; Montréal, toujours attachée par tes origines au vieux monde d'Europe, appelée par ton site et par tes richesses à prendre une place prépondérante dans le continent d'Amérique, digne par la splendeur de ta foi d'attirer tous les regards de l'univers chrétien : un jour, jour de glorification que ses témoins n'oublieront jamais et que leurs fils regretteront de n'avoir pas connu ; un jour tous les peuples sont venus s'assembler dans ton enceinte.

Comme Bethléem, lors du berceau sacré, tu les as vus venir à toi pour offrir leurs hommages magnifiques à ton Dieu, non plus couvert de langes sur la paille d'une crèche ; mais tu leur présentais sa majesté dans quel décor de beauté, sur quel piédestal de gloire, et toujours voilée sous les mêmes langes eucharistiques ! A ton appel, ses adorateurs se sont mis en marche, des horizons les plus reculés, par tous les chemins du globe, faisant d'un même pas le long pèlerinage, même ceux-là que séparaient entre eux un abîme plus profond que

la mer : les vainqueurs et les vaincus de 70 ; et l'Alsace, et la Lorraine, encore en deuil ; et l'Irlande et l'Angleterre malgré leurs conflits ; et les descendants des soldats qui s'entretuèrent dans les plaines d'Abraham ; et les fils de la race noire et de la race jaune, coudoyant les fils de la race blanche. Un vieillard les conduisait, venu de cette Rome d'où les légions tant de fois partirent pour promener les aigles impériales sur les provinces convoitées par leur tyrannie. Mais le nouveau légat romain n'avait d'autre insigne de sa puissance que la toge du sénat cardinalice, et la seule arme qu'il tint, c'était, entre ses doigts, la présence de l'Amour invisible, vêtue de blanc. Tous accouraient cependant audevant de lui, tous s'inclinaient à son passage et faisaient leur soumission à ce Maître adoré. La métropole canadienne était devenue le centre de l'univers, dont toutes les patries se mêlaient en ses murs trop étroits : le centre de l'Eglise qui semblait avoir transporté toute sa hiérarchie dans ces assises solennelles, et l'on entendit, durant eette semaine historique, le cœur du monde battre contre le cœur de Dieu !

Nous reverrons ces spectacles.

Les peuples ne pourront pas toujours se hair, ni même s'ignorer. Quand l'injustice aura été réparée et que la paix leur sera rendue, ils déposeront les armes : puissent-ils du même coup déposer leus colères !

Aiguillonnés par la faim, ils se hâteront de reprendre leurs labeurs anciens, chacun en son domaine : des jours nombreux s'écouleront avant qu'ils ne songent à reprendre leurs relations de pays à pays.

Longtemps chargés de courroux, leurs yeux hésiteront à croiser leurs regards. De leurs lèvres d'où sortait le cri de rage, quelles paroles se dire ? Leurs mains, toutes marquées de l'empreinte des fusils, se tendront avec gêne pour une étreinte. Où se feront les premières rencontres après l'horrible séparation ?

Est-ce un rêve ?

Je vois au carrefour des luttes homicides, se dresser une haute croix, dominant un reposoir, où resplendit une hostie. Le temps a fait son œuvre. La tranquillité est redescendue sur ces contrées sauvages et dans les cœurs tourmentés : la charité peut y venir à présent, avec Jésus-Christ.

A sa suite, les guerriers reviennent en foule, comme jadis ! mais sans arme cette fois et sans furie, sur le sol où la bataille les avait déjà rassemblés.

Des bras s'étaient levés ici même comme ceux du Sauveur, fous d'angoisse pour faire signe de se rendre ; parfois odieux de traîtrise, pour mieux tuer. Des bouches, dont plus d'une fut menteuse, avaient crié : Camarades ! Et parce que le geste ne fut pas toujours sincère, l'appel n'avait pas toujours été entendu. Du haut du gibet qu'on a replanté sur la tranchée maudite, c'est le Sauveur lui-même qui offre maintenant à tous son loyal amour dans ses mains largement ouvertes, et sa voix ne trompe personne quand elle dit : Frères !

Des sacrifices humains s'étaient accomplis, sur cet autel de guerre, dont les pierres restent rouges du sang qui coula tant d'années, nuit et jour ! Le divin sacri-

fice va s'y célébrer aujourd'hui, celui qui ne donne pas la mort aux corps, mais qui prodigue aux âmes la vie immortelle.

En ces lieux homicides, des fronts s'étaient courbés sous les rafales de la mitraille. Des corps s'étaient jetés à terre pour fuir la menace retentissante du canon.

A présent, cette multitude sans crainte incline ses milliers de têtes sous le signe qui les bénit et se prosterne pour remercier Dieu qui l'a sauvée du carnage.

Les cris de la bataille se sont tus, et les hurlements de la mort que remplacent les prières, les hymnes liturgiques, les mélodies de joie céleste.

Au lieu des tourbillons de fumée, s'élève la vapeur d'encens, L'Hostie brille au milieu de ces peuples transfigurés. Elle leur appartient à tous. Ils vont rompre ensemble ce pain de l'amitié. Ils lui ouvrent leurs rangs, leurs âmes, leurs frontières, pour qu'elle les pénètre de ses inspirations d'amour fraternel.

Et le Christ, passant au milieu des fils de l'inimitié humaine, en fait les communiants de sa charité divine !





VERS LA RÉSURRECTION

Monseigneur,

Mes bien chers frères,

Sur le monde en deuil, s'est levée ce matin la clarté du renouveau.

Les cloches se sont réveillées dans leur nid de pierres, avec un gazouillis joyeux. Depuis qu'on les a mises en branle pour sonner le tocsin, le soir où l'ombre de la guerre se répandit sur l'humanité, elles ont tant de fois tinté d'un glas funèbre au passage de la mort et mêlé leurs gémissements à nos sanglots !

Aujourd'hui, c'est grande liesse en haut des vieux clochers que dore le soleil de Pâques. Les chanteuses d'airain retrouvent leurs vibrations de fête.. Réchauffées par les rayons du printemps, ranimées d'espoir au souvenir de la résurrection, elles associent leurs harmonies aux hymnes sacrées qui s'échangent entre la terre et les cieux.

D'une église à l'autre, elles s'en vont en procession sonore, déroulant leur interminable cortège d'alleluias, mêlant leurs ondes sur nos têtes, peuplant l'air de leurs échos pacifiques comme pour le purifier des rumeurs de bataille qui l'ont trop longtemps troublé.

Nous attendions le retour des sonneries d'allégresse, Chaque année, à cette date, la chrétienté épie leur ve-

nue, dès que s'en vont les jours de brume et de frimas. Convoquée près du sépulcre de son Maître, elle oublie la mélancolie de ses tombes dans la splendeur du tombeau divin. Contre cette pierre miraculeuse elle secoue ses pensées de tristesse, son accablement, son découragement, pour reprendre foi dans l'incessante renaissance qui se prépare à travers ses ruines, qui doit s'opérer encore au lendemain même de nos pires désastres.

Par le triomphe du Dieu immortel, la mort dont nous sommes toujours menacés a été définitivement vaincue. Le sol qui emprisonnait le glorieux cadavre a dû se rouvrir pour laisser s'échapper une chair transfigurée. Aucun coup ne pouvait être assez meurtrier pour la détruire, aucun n'y réussira jamais. Ni la lourde roche poussée à l'orifice du caveau funèbre, ni les bandelettes dont fut enveloppé le supplicié, ni les scellés des hommes de loi, ni la vigueur des gardes de Pilate, ni les blasphèmes des impies n'ont la puissance de résister à l'Éternel Vivant.

Il renverse quand il le veut ces vains obstacles et réapparait dans son éclatante vitalité, lui qu'on avait cru anéanti. Il traversera les nations et les âges, les emplissant de sa magnificence, communiquant à leur perpétuelle faiblesse ses forces qui sont inépuisables.

“ Je demeurerai avec vous jusqu'à l'achèvement des siècles, afin d'être, dans vos âmes agonisantes et dans la décadence de vos sociétés celui qui donne la vie. Je soulèverai la pierre sous laquelle gisent vos morts et vos rêves, et de mon souffle je les ranimerai.

Aux jours de désespérance où vos armées seront livrées au carnage, vos villes renversées dans la poussière, vos courages abattus dans vos poitrines, je reviendrai accomplir parmi vous mon œuvre de résurrection qui relèvera ensemble et les murs et les cœurs."

Cette assurance ne nous a jamais plus émus qu'au sein de la guerre. Il a fallu toute l'horreur de nos maux pour nous rendre sensible toute la douceur des promesses pascales.

Nous sommes en agonie, en croix : notre lugubre Vendredi-saint dure déjà depuis trois années. Nous souffrons à en mourir : comment ne sommes-nous pas morts encore ?

Grand Dieu, que l'épreuve est longue, dans cette nuit homicide qui ne veut pas finir ! Quand elle s'achèvera, l'humanité aura épuisé son sang, l'irréparable sera consommé, notre civilisation et ses grands espoirs seront mis au tombeau....

Alleluia ! répondent nos cloches ! Alleluia ! Il fallait que le Christ souffrit pour entrer dans sa gloire. Vos souffrances auront le même couronnement béni. Les ténèbres du Calvaire n'ont qu'un règne d'une heure. Après la semaine douloureuse, dont votre foi aura fait une semaine sainte, viendra l'aube de Pâques, la délivrance du fléau, la rénovation joyeuse de vos cités prêtes à une existence meilleure.

Sous les décombres, dans vos cimetières, l'erreur restera ensevelie : au-dessus de cette désolation de la terre, la vérité céleste brillera à nouveau, annonciatrice de joie, ouvrière de régénération.

Les siècles d'hier avaient vu les peuples s'en aller, par l'affaiblissement de leur vie religieuse, vers un déclin mortel. Le siècle de demain sera témoin de leur retour à la foi qui les fera revivre.

I.

La grande faute de notre temps ce fut sa présomption humaine, d'où lui venait son dédain des choses divines et son éloignement de l'Eglise.

Etourdi par l'ivresse de son pouvoir et de son savoir qui s'étaient prodigieusement accrus, il s'était laissé prendre à la tentation de l'orgueil, celle qui déjà perdit Adam, à l'origine. " Affranchis-toi de ton Maître, suggérait la voix perfide. Passe-toi de Lui. Tu es d'âge et de force à te suffire. Deviens à toi-même ton Dieu."

Ce péril guette l'humanité aux jours où elle grandit. Elle commence à ouvrir les livres de la science et leur révélation l'éblouit. Son évolution politique, qui la dégage peu à peu des gouvernements absolus, lui inspire un desir plus vif d'indépendance. Elle se lasse de sa sujétion séculaire aux pensées et aux ordres de la Sagesse éternelle. La nouveauté l'attire, la liberté surtout. Ayant pris conscience de ses forces, elle sent davantage à son épaule ses liens religieux : ils sont une sauvegarde, elle en souffre comme d'une entrave. Elle les rejettera pour s'avancer seule sur les chemins tentateurs de l'avenir.

Une ambition semblable tourmentait le prodigue de l'Evangile et devait l'insurger contre son père. Un jour, l'adolescent a éprouvé ce besoin de changement et d'émancipation, le goût de la vie libre, au grand air. Le bienfaisant contrôle de l'autorité paternelle lui devient intolérable. Il se persuade qu'il ne peut plus être heureux à ce foyer où ses jeunes années ont trouvé le bonheur. Il ne veut plus s'en fier qu'à l'assurance de lui-même qui gonfle sa poitrine. Il s'éloigne donc jusqu'à ce que ses pas désenchantés le ramènent, accablé de détresse, par le sentier où il a dissipé son patrimoine, venant mendier au seuil de la demeure familiale le pain qu'il y avait méprisé.

L'éternelle histoire se recommence toujours.

Dans le sentiment de leur vitalité croissante, inmpatientes de tout joug, les grandes nations ont affirmé leur indépendance au regard de la religion qui avait été longtemps leur tutrice. Filles des croyances chrétiennes, elles réclamèrent, pour entrer dans le monde moderne, leurs lettres de sécularisation.

" Adieu, vieille Eglise, nous allons vivre loin de toi. Tu as veillé sur l'enfance de nos peuples. Tu leur as donné de la moralité, de la sécurité, de la joie, mais tu ne leur as pas donné toute leur liberté. Nous voulons être libres, libres de poursuivre nos rêves à nous, libres au besoin de faire notre malheur. Ta marche est trop lente : Tu ne peux nous suivre dans notre course au progrès. Tout s'est modifié dans l'univers où chaque jour apporte de perpétuelles innovations. Toi, tu es restée la même, tu nous répètes un Credo,

vieux comme les siècles, qui refuse d'évoluer. Ces idées d'un autre âge ne s'adaptent plus à nos découvertes ni à nos ambitions. La rigidité de ton dogme blesse nos esprits changeants qui aiment les horizons où chatoie une lumière variée. Nous n'acceptons plus les sévérités de ta morale dont la défiance nous ligottait. Ta hiérarchie porte ombrage à notre susceptibilité de citoyens, façonnés à la critique de leurs chefs, jaloux d'un droit universel de contrôle. Pas tant de discours ! Nous voulons diriger notre vie à notre fantaisie. Nous partons.

" Ceux d'entre nous qui gardent foi en ta mission divine, te demanderont encore de bénir leurs berceaux, leurs foyers, leurs cercueils. Mais cette croyance restera enfermée dans l'intimité des murailles domestiques, comme un souvenir de famille, une relique du passé. Elle cessera d'être la régulatrice de notre vie publique qui se soustrait à ta juridiction. Individuellement les consciences peuvent te reconnaître, nos affaires sociales t'ignorent. Nous te tiendrons à l'écart de nos délibérations politiques. Quand nous nous assemblerons pour légiférer, quand nous nous rencontrerons d'un pays à l'autre pour régler nos accords, tu ne te mêleras pas à notre conversation.

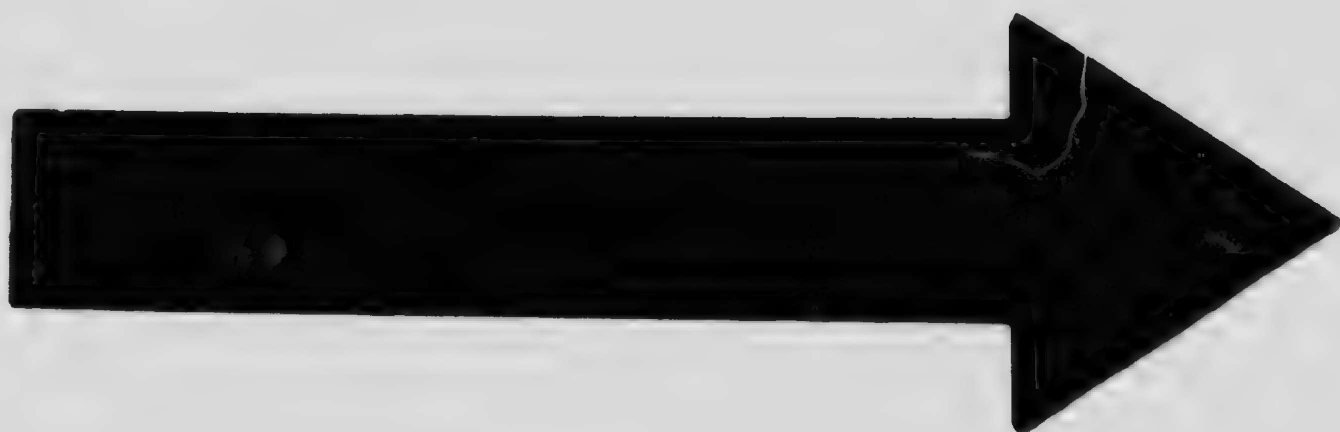
" Qu'avons-nous besoin de tes lumières et de ton arbitrage ? Nous possédons maintenant les secrets de la nature. Ils suffisent à l'heureuse conduite de nos Etats. Nous avons notre morale laïcisée, notre droit humain, nos principes naturels de justice et de frater-

nité, nos ligues philanthropiques pour la paix, notre sociologie et notre diplomatie libérées de toute ingérence confessionnelle. Avec ces richesses, dont tout l'honneur nous revient, nous partons à la conquête de la terre et de ses joies, assurés de réaliser des merveilles que la timidité de nos ancêtres, tes crédules disciples, n'avait jamais osé rechercher. N'essaie pas de nous retenir : nous entrerions en lutte contre toi. Adieu ! "

Comme la barque, ses amarres une fois rompues, se livre joyeusement au flot qui l'emporte vers la haute mer, ces fils aventureux de l'incrédulité éprouvèrent d'abord la griserie d'échapper aux disciplines anciennes et de courir librement vers les grands horizons du monde nouveau. Ils croyaient aborder aux rives enchanteresses où s'épanouirait leur rêve : leur témérité les entraînait aux abîmes.

Des années passèrent sans qu'ils reconnussent leur erreur. Ils avaient emporté avec eux un patrimoine d'idées, de mœurs, de lois, amassé par les siècles chrétiens. Les survivances de la foi morte agissaient encore au fond de leurs consciences. Leurs livres et leurs discours restaient tout pénétrés d'emprunts faits au spiritualisme qu'ils disaient aboli. Mais à mesure que s'épuisait ce legs du passé, croissait leur misère et l'inquiétude de l'échec auquel était vouée leur tentative d'une civilisation sans Dieu.

Les symptômes alarmants se multipliaient. Les guides les plus autorisés renonçaient à découvrir la terre promise. Effrayés du vide produit par la disparition des croyances religieuses, du désarroi dont souf-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)

1.0 2.8 2.5 3.2 2.2 3.6 2.0 4.0 1.1 1.8 1.25 1.4 1.6



fraient les consciences, de la décomposition des mœurs, des désordres sociaux, du trouble général qui agitait le monde, ils parlaient de faillite, et après avoir parcouru toutes les étapes de la désillusion, ils avouaient leur découragement grandissant. Le pain restait amer à la bouche des fouies. L'aliment d'énergie manquait à leur cœur, qui se sentait défaillir. Les âmes n'avaient plus de quoi vivre. L'un des écrivains adulés du scepticisme élégant, Pierre Loti, pouvait écrire cette nouvelle confession d'un enfant du siècle : " La Science perfide nous a conduits au plus terrible tournant de nos destinées, Tout ce qui avait duré avec nous depuis quelques siècles, tout ce qui nous semblait solide pour nous y appuyer, chancelle brusquement par la base, se désagrège ou change. Et l'enseignement matérialiste jette dans nos âmes le désarroi mortel à quoi nous devons ces milliers de fous et cette croissante criminalité de l'enfance, signe que la fin est proche..." (Vertige, *Revue des Deux-Mondes,* 15 février 1917.).

Quelle doctrine de vie, quel viatique moral ont-ils trouvé les explorateurs de l'univers visible, qui ont voulu en faire la réalité unique, celle dont nous tirerions désormais toutes nos ressources ? Son étude nous laisse hésitants en face des plus graves problèmes, sa possession ne nous empêche pas de vaciller sous le poids de la douleur qui nous écrase encore !

Nous avons exploré les continents et les mers, sondé les entrailles du globe, dénombré les étoiles du ciel, disséqué les infiniments petits, analysé les rayons

X, les ondes hertziennes, le radium. . . Mais au milieu de ses laboratoires et de ses musées, l'homme demeure inquiet devant l'Inconnaissable. L'ombre l'entoure toujours de son impénétrable mystère. Il ne sait plus ce qu'il est, ce qu'il fait en ce monde, où il va. Il tâtonne dans cette nuit cruelle, roseau tragique qui continue de frissonner quand il regarde vers l'infini.

La terre lui a livré ses trésors, et son âme reste pauvre. Il contemple avec orgueil ses usines où il a capté à son service l'énergie physique : toutes leurs robustes machines ne peuvent l'approvisionner d'énergie spirituelle. Il a des banques et des comptoirs où ruissellent les pièces d'or : elles n'achètent pas le bonheur de sa conscience, qui souffre d'être inférieure à son devoir. Sur les quais de ses ports les marchandises s'entassent en monts opulents et pour diriger ce trafic s'élèvent des constructions aux étages audacieux qui touchent le ciel : mais les mœurs publiques et privées s'abaissent. Un contraste pénible s'accentue entre cette puissance que l'humanité exerce sur la nature physique, docile à son ordre, et cette impuissance qu'elle éprouve à se gouverner elle-même, à se rendre maîtresse de son âme pour la fixer dans le bien et dans le bonheur.

Plus de jouissances qu'autrefois s'offrent à nos désirs. Mais nos désirs aussi se sont accrus. Ils en restent excités plus qu'apaisés, et jouissant davantage, nous ne sommes pas plus heureux. Nous nous étions enfermés dans le monde sensible pour en savourer plus à notre aise les délices : et nous n'y ré-

cueillons même pas les satisfactions légitimes qu'il avait mission de nous procurer, car une dernière épreuve nous a frappés, achevant de nous écraser et de nous désemparer. La foudre est tombée sur nos têtes et sur nos chimères. Au lieu de l'âge d'or, l'âge de fer est venu, l'âge de feu et l'âge de ruines. L'effondrement de nos rêves ne pouvait pas être plus brutal, plus absolu.....

A notre stupeur, la guerre se déchaîne, une guerre inouie, en plein XXe siècle, siècle d'émancipation, où les peuples, indépendants de Dieu, sont libres de diriger eux-mêmes leurs destinées ; siècle de progrès, qui a répandu partout l'instruction et l'aisance, le téléphone, les vues animées et les machines à écrire ; siècle d'internationalisme, qui ne prétend plus associer religieusement les hommes dans la communion des saints, par l'échange des mêmes croyances et la participation aux mêmes rites, mais qui les lie par des intérêts plus tangibles, les réseaux de chemins de fer, les traités de commerce et les sociétés anonymes accueillantes aux capitaux de toutes les patries.

Tout cela se retourne contre nous. Tout nous trahit. Les appuis sur lesquels nous comptions pour notre sécurité se brisent entre nos mains. Les forces mêmes qui devaient nous préserver du fléau nous accablent de leurs coups.

La science à qui nous avions demandé des moyens de jouir et de nous unir a augmenté effroyablement notre pouvoir de nous faire du mal les uns aux autres. Nous

en attendions des garanties de paix : elle nous fournit des armes de guerre dont les sauvages ignorent l'emploi. Elle devait être une inspiratrice d'harmonie : elle perfectionne notre barbarie. Elle n'a pas réussi à emplir les cœurs de bonté : elle charge nos mains de mélinite et de cheddite.

Notre industrie ? elle s'emploie à fabriquer la machinerie du carnage dans des immenses établissements au titre nouveau, sinistre : les usines de guerre. Là notre richesse se consacre à nous ruiner mutuellement, et le génie de nos constructeurs à inventer des appareils plus terribles de destruction.

Le crédit, dont nous étions si fiers, n'est qu'une force de plus pour la prolongation épuisante des hostilités : nous lui devons l'approfondissement du gouffre creusé devant nous et où vont s'engloutir les réserves accumulées par le passé et les ressources de l'avenir hypothéquées pour plusieurs générations.

Notre rapprochement des peuples ; ah ! nous n'avions pas prévu qu'il s'opérerait dans cette intimité tragique du corps à corps meurtrier ! Quinze nations, les plus puissantes, les plus cultivées, brandissent leurs armes. Le pas de leurs légions retentit sur toutes les routes. Leurs cuirassés patrouillent sur toutes les mers. Vingt millions de soldats se cherchent nuit et jour, des deux côtés d'une ligne de feu dont la longueur atteint des milliers de milles. La furie de leurs attaques détruit tout : nos biens matériels, livrés à l'incendie, abandonnés au pillage, et notre patrimoine moral qui se perd lui aussi, saccagé comme l'autre.

Affirmations de dignité et de solidarité, principes de justice, espoirs de fraternité, programme d'entente universelle, toutes nos thèses d'hier viennent trébucher sur des tas de décombres et de cadavres, culbuter dans des trous d'obus. Les grands mots que nous promenions à travers le monde enthousiaste ne s'entendent même plus dans le tumulte exaspéré de la bataille.

Nos formules pompeuses sont mises en loques par les balles, déchirées, emportées dans leur ouragan de colère. L'arrêt de mort de nos pronostics merveilleux est hurlé par la bouche irréfutable des canons.

En ces régions d'Europe qui furent le jardin de l'univers, souffle une tempête de laideur et de dévastation dont la terre restera longtemps blême d'épouvante. Elle a perdu cette beauté qui nous charmait au point de nous faire oublier le ciel. Sur ces paysages blafards, frappés de stérilité, ridés de déchirures atroces, maculés de sang, encombrés de loques humaines qui agonisent au milieu de l'amas des choses brisées et bouleversés, pèse une tristesse lugubre. Le désert n'est pas plus mélancolique. Dans ses sables éternels, la mort est naturellement chez elle : ici, elle a dépossédé la vie de son royaume le plus riche.

Là fut le berceau de la civilisation : elle y creuse de ses mains la fosse, où elle-même s'ensevelit. Ses fils et ses espoirs viennent chaque jour s'y anéantir. Les rafales de métal qui touchent au cœur sa jeunesse vouée à l'hécatombe brisent son élan vers l'avenir. Au chant des trajectoires sinistres, les gros obus monstrueux,

son chef-d'œuvre, annoncent que l'humanité va finir dans la plus lamentable catastrophe, succombant aux inventions diaboliques de sa science, qui conspirent contre son existence même. Sa raison se perd dans ce cauchemar. Ce scandale déchire son esprit plus encore qu'il ne bouleverse son cœur. Si elle n'en meurt pas toute, elle en deviendra folle de désespoir !

Elle prétendait faire un monde où Dieu ne serait plus. Elle ne réussit qu'à se faire disparaître, elle qui annonçait la disparition de son Dieu.

Quand elle sera libre de réfléchir et de donner libre cours à ses représailles, elle sera dure jusqu'à l'excès, pour les responsables dont la faute lui aura coûté tant de douleurs !

Mais les dirigeants ne sont pas seulement les hommes qui conduisent les Etats, ce sont aussi les principes qui dirigent les consciences.

Qu'elle les convoque donc, une fois encore, tous ces coupables de la pensée, dans ce chaos où ils l'ont égarée à la poursuite d'une félicité menteuse. en la détournant de suivre les voies divines. Qu'ils s'assemblent sur le lieu même du drame dans lequel a sombré leur funeste aventure et qu'ils contemplent cette scène, l'apothéose !

Alignez devant eux les cadavres. Dénombrez les milliards enterrés dans les ruines ou engloutis dans les océans. Faites l'inventaire des trésors d'art, de jeunesse, de beauté qui furent sacrifiés, des villages disparus dans les tourbillons de fumée, des villes couvertes d'un déluge de feu, des cathédrales qui flamboient

comme des martyrs sur leurs bûchers. Faites défiler les foules lamentables d'évacués, de fugitifs qui s'en allèrent hagardes, sur les grandes routes menacées, vers l'inconnu, pleurant d'angoisse, mourant de misère, exilées du foyer dont la douceur ne leur sera jamais rendue. Evoquez toutes les souffrances qu'endura, minute par minute, durant ces trois ans. la tr[illegible] et héroïque multitude des soldats. Faites jaillir [illegible]ore le sang des blessés. Faites entendre les cris des mères, la plainte des petits enfants, le sanglot des veuves, le long gémissement des prisonniers et toute la terrifiante résonnance d'enfer dont tremble nuit et jour l'horizon des batailles.

L'avenir éblouissant qu'on nous avait annoncé, le voilà ! De la civilisation moderne, mot prestigieux qui nous avait séduits, c'est tout ce qui reste. Notre progrès, c'est ce recul affreux, ce cimetière mondial, ce suicide universel.

Revivrons-nous jamais ? Y aura-t-il encore une Europe, une civilisation, une humanité ? Y aura-t-il encore un demain ?

Quelque chose sera plus ruiné que nos ruines mêmes, c'est notre espoir de créer par les seules forces de la nature une cité heureuse. Nous reconstruirons nos fermes et nos églises : nos prétentions sont pulvérisées pour toujours. Nous guérirons les mutilés du combat : notre présomption, elle, est frappée à mort.

L'expérience en est faite, décisive en sa sévérité. Il n'est pas besoin d'attendre, pour nous rendre à ses le-

çons, d'autres catastrophes qui seraient plus irréparables, non pas plus concluantes : l'humanité est incapable de réaliser seule son idéal, incapable de remédier, sans le secours d'en haut, au désordre originel qu'elle porte en son sein et d'où viennent ses déceptions et ses tourments.

On l'a trompée quand on lui a dit qu'elle ne devrait qu'à elle-même son salut : en se dégageant de Dieu elle n'a fait qu'appesantir sur ses fils la fatalité du malheur. Sa prospérité matérielle avait pu l'aveugler sur ses insuffisances morales : la certitude de sa faiblesse, à présent, l'étreint au cœur, si durement qu'elle en est oppressée. Elle ne peut nier son mal, même si elle hésite encore à en avouer l'origine et à en invoquer le remède. Son orgueil est ébranlé, le bandeau tombe de ses yeux. Moins confiante en elle-même, elle éprouve moins de défiance pour la puissance religieuse dont l'aide serait si sensible à sa misère. Lasse d'errer sur les chemins du dou[illegible] la désespérance, elle est ressaisie par la nostalgie de ses croyances perdues et son regard se reprend à chercher, dans ces ténèbres, la clarté du foyer où son âme jadis vivait en paix. Se passer de Dieu est plus difficile que se soumettre à lui. Elle reprendra le chemin qu'elle a déserté. Elle n'étouffera pas plus longtemps son cri de détresse. Un regret monte à son cœur, une prière à ses lèvres. Déchirant sa déclaration d'apostasie, elle se souvient de son baptême. Sur cette terre qui tremble sous ses pieds et qui la fait chanceler, elle tombe à genoux, elle joint les mains, elle relève

enfin ses regards vers les hauteurs infinies d'où le salut peut descendre jusqu'à elle. Et sa supplication s'élève : " *De profundis clamavi ad te, Domine!* " Du fond de l'abîme, je crie vers vous, Seigneur ! Je meurs de vous avoir abandonné. J'ai tant souffert de votre absence : que le bienfait de votre présence me soit enfin rendu ! Je ne puis plus compter que sur votre cœur de Père pour sauver votre enfant. Dieu de compassion, Dieu de résurrection, rendez-moi ma vie en me rendant ma foi ! "

II.

1914, ce sera une date retentissante dans les annales religieuses de l'humanité : aux grandes désolations vont succéder les grandes espérances chrétiennes. Une ère d'incroyance se clot, une ère de conversion est ouverte. Notre siècle ne fait que naître. Il a le temps de se préparer encore pour le lendemain de ses premières journées, assombries de deuil, des années brillantes de foi, qui feront de lui l'un des plus beaux siècles de l'histoire.

Suspendus sur l'abîme où ces desseins providentiels s'élaborent, ne laissons pas passer cette minute solennelle sans en sonder le mystère et sans faire le serment d'en recueillir la grâce.

Notre remontée vers Dieu sera longue. Une génération ne refait pas à elle toute seule le pèlerinage de retour à son berceau dont ses ancêtres se sont peu à peu

éloignés. Nous ne franchirons pas la dernière étape, mais nous sommes sur la bonne voie. D'autres achèveront le trajet. Heureux ceux qui vivront en ces âges où tous les peuples se prosterneront en chœur à la porte du temple de leur baptême pour demander à l'Église de bénir leur civilisation rechristianisée. Plus heureux ceux qui à la croisée des chemins où nous sommes, auront eu le courage de s'engager les premiers sur la route du salut et l'honneur d'y entraîner leurs frères! Des signes disent au ciel et sur la terre que ce revirement décisif s'accomplit. L'humanité se met en marche vers Dieu. Lui-même s'approche, dans la douleur, annonciatrice de ses bienfaits. Ce sera de nouveau la Pâques, le passage du Seigneur, sortant de son tombeau pour nous retirer du nôtre, avec sa lumière qui réjouit, sa vérité qui délivre nos esprits du mal, sa force qui remédie à l'infirmité de nos cœurs.

Notre foi elle-même nous commande d'espérer. Elle nous dit que la Providence a ses buts de guerre, comme les belligérants, mais inspirés d'amour pour nous, et assurés de n'être tenus en échec par aucun pouvoir terrestre. Si elle a permis l'immense mal, c'est en vue d'un bien plus immense. Elle nous l'obtiendra. Elle remportera la victoire universelle, dont vaincus et vainqueurs sont appelés à bénéficier: la proclamation de la vérité éternelle par laquelle tout ce qui a péri peut encore être sauvé. C'est à ce but suprême que sa main invisible conduit les événements. Nous sentons bien qu'ils nous dépassent. Nous le disons: ils n'ont rien

d'égal dans l'histoire. Nous le voyons : le drame, à force de grandir, remplit l'immensité. Du Japon à l'Europe, de l'Europe à l'Amérique, son tourbillon enveloppe aujourd'hui l'univers. Il déborde nos horizons visibles, il sort des proportions communes à nos affaires humaines. Nous ne sommes plus les maîtres de nos destinées. Au-dessus de nos agitations, frappés parfois d'incohérence, quelque chose d'irrésistible nous entraîne, nous commande. Aucun homme d'Etat, malgré son génie, ne se dresse assez haut pour dominer la guerre. Aucun n'a une vigueur assez forte pour la la dompter. Elle nous échappe. Une puissance mystérieuse agit en elle et nous contraint de subir sa domination jusqu'à ce que cette volonté supérieure elle-même lui impose fin. Les croyants le comprennent, et ils prient : Seigneur, que nous avons offensé, ayez pitié de nous ! L'incrédule lui-même ne peut douter de ce caractère surnaturel de l'épreuve, et il blasphème : Dieu vengeur, pourquoi me frappes-tu ? Un effroi religieux saisit les peuples qui sentent passer sur leur visage le souffle du Tout-Puissant. Est-ce son courroux qui nous poursuit ? Est-ce sa miséricorde ? Cette commotion de la terre et des âmes, cette mêlée des nations, ce déchaînement des fléaux, ce bouleversement général, est-ce la fin du monde ?

Non, c'en est le recommencement !

Comme aux premiers jours, quand le chaos surgissait du néant, l'Esprit d'En-Haut plane sur cette confusion pour en faire émerger l'harmonie. Dieu est à

son travail créateur. L'émoi qui fait frissonner le monde, c'est le tressaillement douloureux et magnifique des flancs qui vont enfanter. Quelle fécondité prodigieuse annoncent ces souffrances inouïe[s]. Elles étaient nécessaires, sans doute, pour nous ret[irer] de la mort dans laquelle nous enfoncions. Et elles nous assurent le dédommagement d'une vitalité que nous n'avions pas encore connue.

Des cœurs enthousiastes ont compris la grandeur de ce plan divin. Ils y ont collaboré de leur immolation généreusement acceptée, parfois spontanément cherchée, afin d'obtenir, au prix de leur sang, quelque chose qui vaut infiniment plus que le salut militaire de leur pays, son salut religieux, le salut universel de l'humanité.

Au service de cette cause sainte, ils ont apporté le don total de leur vie. Et ce seul geste d'o[ffra]nde, en une minute d'agonie, a eu plus d'efficacité que tout leur dévouement prolongé un demi-siècle, car pour le triomphe d'une telle œuvre l'immolation a une vertu supérieure à l'action. " Nous avions fait le rêve, ont-ils écrit, de régénérer notre pays par une vie entière d'apostolat. Dieu nous appelle à une mission plus haute : nous sauverons la France en mourant pour elle. Le sacrifice sera doux, s'il y a plus de lumière pour les âmes, si la vérité en sort plus connue et plus aimée."

De leurs vingt ans, ils ont fait une rançon. Une vertu rédemptrice a jailli de leurs bless[ures]. Leur mort a écrit les premières strophes du cantique de notre ré-

surrection ; elle suscitera, pour achever le poème d'autres ouvriers soulevés par leur élan et dont le labeur héritera de leurs bénédictions. Ces nobles victimes ont reconstitué notre patrimoine surnaturel. La terre qui s'est enrichie de leurs cendres et de leurs mérites donnera une sève plus chrétienne à la race plantée dans son sol. L'effusion de leur sang ici-bas, l'effusion permanente de leurs prières là-haut, provoqueront la miséricorde divine, à se répandre, elle aussi, en un flot de grâces qui régénèrent. Aujourd'hui s'est accumulé sur nous le poids des fautes passées : notre avenir recueillera le fruit de ces trésors qui s'amassent aujourd'hui. Ils acquerront à notre patrie sa grandeur suprême qui sera de faire grandir Dieu en elle et par elle dans le monde entier.

Dans les rangs des compagnons de nos morts, la foi a déjà repris sa place. Elle gisait aux profondeurs inconscientes des âmes, sous une légère apparence de scepticisme. La secousse violente de la guerre a exhumé les vieilles croyances, toujours vivantes, et elle a fait tomber les préjugés plus récents qui n'étaient qu'à la surface. Spontanément, dès le premier jour, les soldats ont refait des gestes chrétiens. Le tocsin de la mobilisation les a entraînés à l'église. Sentant que tout leur échappait, d'instinct ils ont cherché en haut leur appui. Aux heures de péril, leur prière s'est maintes fois mêlé au fracas de la bataille. La ligne de feu a été une ligne de lumière. Les nuées qui voilaient le ciel ont disparu ; leurs yeux, cessant d'oublier le monde

invisible, se sont élevés au-dessus des visions de la terre. Leur réflexion s'est attachée aux problèmes les plus graves; qu'est-ce que le devoir, la souffrance, la mort, le droit, la fraternité ? Ces questions se sont posées devant eux comme devant nous: elles leur ont imposé la même réponse. A l'extrémité de chacune des avenues où s'engageait leur esprit, ils ont rencontré Dieu. Son évidence s'est manifestée à leurs regards, comme au Sinaï, dans les éclairs et le tonnerre.

Ils n'hésitent plus à croire en lui. Même enfants, ils n'avaient pas récité leur catéchisme avec cette force qu'ils mettent à se proclamer chrétiens dans leurs chants de guerre. Jamais le Credo n'avait retenti sur des lèvres viriles d'un accent aussi grandiose qu'en ces messes militaires où les voix sont soutenues par l'accompagnement du grand orchestre de mort. L'affirmation publique de la foi au Créateur est rentrée dans le monde au son du canon.

Quand le canon se taira, la parole sera encore plus à Dieu. L'humanité entière voudra l'entendre. L'ébranlement des combattants et l'impulsion de ses penseurs la décideront peu à peu à se tourner vers lui.

Le mouvement se dessinait déjà hier dans l'élite: il se répercutera progressivement dans la foule, qui ne gardera pas longtemps l'attitude du scepticisme désavouée par ses maîtres les plus éminents.

Que disent-ils les esprits qui vivent sur les sommets, là où on observe plus attentivement le mouvement des idées, dans les écoles philosophiques, là où se prépare l'avenir des intelligences ?

Ils annoncent que l'homme reconnaîtra le tort qu'il s'est fait à lui-même en se confinant dans le culte de la matière et réhabilitera les réalités spirituelles dont il attendra désormais son salut.

" Quand la victoire, disait M. Bergson à l'Académie des Sciences morales et politiques, aura redressé et mis plus haut encore les grandes choses que nos ennemis auront foulé aux pieds — droit des individus et droit des peuples, liberté, justice, sincérité, loyauté, humanité, pitié — on se demandera ce que valent les progrès des arts mécaniques et les applications de la science positive, le commerce, l'industrie, l'organisation méthodique et minutieuse de la vie matérielle, là où ils ne sont pas dominés par une idée morale. Il apparaîtra aux yeux de tous que le développement matériel de la civilisation quand il prétend se suffire à lui-même. peut conduire à la plus abominable des barbaries. Alors, sans doute, se portera sur les choses psychologiques, morales, sociales, et plus généralement sur l'esprit, une attention qui s'était concentrée davantage sur les phénomènes de la matière. L'évolution qui semblait depuis longtemps possible et même probable, s'accomplira définitivement. Comme le dix-neuvième siècle avait donné leur plein essor aux sciences physiques, le vingtième siècle sera celui des sciences morales." (15 janvier 1915.).

Orienté dans cette direction, à la recherche des forces morales qui désormais priment toutes les autres, notre siècle doit rencontrer la force religieuse. Il la traitait comme une étrangère à ses desseins, presque

comme une adversaire : elle réapparaît devant lui, comme un auxiliaire dont la collaboration lui est indispensable pour mener à bien cette grande réforme des mœurs.

La formation des consciences, ce fut toujours le souci dominant de l'Église en des temps où personne, hors d'elle, ne s'y intéressait. C'est encore son chef-d'œuvre, même après l'ouverture de tant d'écoles profanes. Dans une époque où beaucoup ne songent qu'à faire de l'argent, elle ne s'occupe que de faire des âmes. Elle excelle à agir sur elles pour les redresser et les perfectionner. Par les clartés de sa révélation, elle leur rend visible l'invisible. Les notions de bien, d'obligation, de perfection, cessent entre ses mains d'être de la métaphysique abstraite. Dans la personne de son Dieu, elles deviennent des idées vivantes. Par Jésus-Christ, elles prennent chair en notre humanité. Au tabernacle, elles demeurent toutes proches de nous. Avec les sacrements, elles nous pénètrent de leur vertu qui nous aide à conformer notre conduite à notre idéal. La hiérarchie ecclésiastique, c'est une garde d'honneur qui veille sur ce patrimoine spirituel. Elle en organise le culte dans les plus petites paroisses, elle en propage l'amour jusque dans les vies les plus humbles. La Papauté, c'est le support inébranlable de ces hautes idées dans le monde et leur représentant le plus qualifié.

Ces puissantes ressources du Catholicisme lui constituent au moins un titre au respect des incrédules eux-mêmes. Loyalement préoccupés de mettre en œuvre toutes les énergies utiles à notre embellissement moral,

ils ne peuvent refuser ses services, Qu'il reprenne donc au milieu de nous, son office traditionnel. Pour la vaste entreprise qui doit remettre au premier plan le progrès spirituel, tous les concours sont nécessaires : le sien sera le bienvenu, quoi qu'on pense de son caractère divin.

A le regarder de près avec cette sympathie plus accueillante, à observer son action dans cette intimité nouvelle, on sera forcé de rendre hommage non plus seulement à sa bienfaisance, mais à sa transcendance. Car ce système religieux a une vigueur supérieure aux constructions humaines. Il n'a pas vieilli malgré ses dix-neuf siècles d'âge : ce qui tombe en décadence, ce sont les doctrines qui s'opposent à lui. Les objections meurent bientôt de vieillesse, lui reste jeune et vivant.

Combien de théories toutes neuves que nous avions regardées comme définitives, nous paraissent déjà désuètes ! Leur fragilité nous surprend, comme le inefficacité nous a déçus. Par contre, sur un sol et dans un temps où tout a été bouleversé, les croyances séculaires qu'on disait ébranlées sont toujours debout. Elles survivent aux critiques, aux négations, à la destruction de tant d'idées qui gisent à terre. Les pierres sacrées de nos sanctuaires ont partagé le sort des villes accablées par le bombardement, mais l'édifice doctrinal du Catholicisme demeure intact. Nous n'avons cessé durant ce carême d'en admirer la puissante structure.

Ses lignes harmonieuses, dont les pierres sont liées en un bloc intangible, se dressent au sein d'un monde qui

s'effondre, comme une cathédrale de la pensée, immuable dans son resplendissement vainqueur. Elle s'élevait déjà, avec cette ampleur, avant qu'aucun des peuples modernes ne fût né, car son baptistère précéda leurs berceaux. Sa coupole brillerait encore dans les airs quand bien même toutes les nations civilisées se seraient mutuellement anéanties, résistant à l'usure des années, aux assauts de la mort, à tous les coups qui viennent des hommes, elle qui est l'œuvre de Dieu, établie pour se perpétuer au delà des jours périssables, dans l'Eglise triomphante des siècles sans déclin. Le monde peut s'écrouler : elle a de quoi le rebâtir en lui prêtant ses propres murailles comme les contreforts où s'appuiera la reconstruction de la cité.

La peur de nous enfermer en une doctrine précise et fixe, nous avait retenus à l'écart de ces vieux murs auxquels notre amour du caprice faisait reproche de leur immobilité. Ce sont eux cependant qui gardent au-dessus des systèmes changeants et défaillants, à l'abri de nos scepticismes, notre bien le plus précieux, gardien de tous les autres, la foi en Dieu. Sur ces piliers robustes de l'édifice religieux repose la réalité solide, inébranlable, de nos espérances les plus fortes. Sous cette voûte protectrice. où le ciel cohabite avec la terre, nos rêves peuvent reprendre leur élan vers l'infini, sûrs cette fois de l'atteindre. Dans ce sanctuaire, les générations successives possèdent la sainte Présence en laquelle se réalise éternellement leur Idéal et de laquelle elles reçoivent la force nécessaire pour le réaliser de plus en plus dans leur vie fugitive.

Ce que nous étions allés chercher bien loin, et que nous n'avons pas trouvé ailleurs, nous l'avons donc pleinement ici !

Vous demandez du droit et de la justice pour vos peuples. Votre civilisation en désarroi réclame des principes qui lui refassent une conscience. Elle appelle surtout une énergie qui la tire de son affaissement. Elle souffre de ne pouvoir provoquer dans tous les cœurs un battement fraternel...

L'Eglise nous offre ces richesses, à pleines mains. Tout ce qui nous manque, elle le possède: Dieu le lui a confié pour nous. En contact intime avec la source même de la vie, elle n'a pour raison d'être que de nous communiquer cette surnaturelle vitalité. Dans notre humanité languissante, elle est capable de multiplier des âmes jeunes et robustes qui édifieront la cité nouvelle. Au sein de nos interminables conflits, elle nous propose une solution qui peut encore s'appliquer pour guérir les maux de la guerre et en prévenir le retour, la règle la plus parfaite qui harmoniserait nos relations: le Décalogue rédigé par la sagesse de Dieu lui-même et l'Evangile inspiré par son Amour. Nulle charte de civilisation ne pourrait mieux garantir entre nous le respect de la dignité et le maintien de la concorde. Ce fut notre malheur de nous en détourner. N'appelons pas marche en arrière l'effort qui nous est nécessaire pour reprendre cette direction providentielle par où l'on accède au bonheur. Le progrès n'est pas de nous en éloigner, mais d'y revenir.

Pour renouer cette alliance religieuse, il n'est exigé de vous, ô hommes de ce siècle, aucune rétractation qui vous soit humiliante. L'humiliation, ce serait de nous obstiner dans notre faiblesse et dans nos désordres plutôt que de recourir à l'appui de Dieu. La vraie grandeur d'âme, c'est de reconnaître loyalement son erreur et de la réparer. Ne craignez pas qu'on vous rende amer cet aveu. L'Eglise ne vient pas accabler vos sociétés modernes sous le reproche de leurs egarements, elles ont assez souffert pour qu'aucun cœur animé de la charité du Christ ne triomphe dûrement de la constatation de leur impuissance. C'est pour vous épargner le retour de ces douleurs que la voix des missionnaires, vous conviant à votre salut, se fait plus pressante. Ils souhaitent vous amener, sans contrainte, par la persuasion intime de vos besoins, à répondre d'un geste confiant aux avances affectueuses qui s'efforcent de vous faire accepter le secours libérateur.

Il n'est pas davantage question d'un retour abusif vers le passé, d'un renoncement aux transformations heureuses qui se sont accomplies en notre temps, ni aux ambitions légitimes qui nous émeuvent encore quand nous songeons à l'avenir.

Notre science, notre industrie: l'Eglise les bénit, comme une réalisation grandissante du plan du Créateur dont l'œuvre est mise en valeur et les merveilles mises en lumière. Mais elle place ces richesses sous la sauvegarde de principes moraux sans lesquels ces acquisitions nouvelles deviendraient cause de nouveaux

désordres. Nos réformes politiques qui assurent à tout citoyen une participation au pouvoir ? Elle a favorisé leur éclosion et ne combat que les tares qui faussent le jeu bienfaisant de nos institutions populaires.

Nos évolutions sociales, par lesquelles la vie ouvrière est plus large, le travail mieux rénuméré, la misère mieux secourue ? Elle s'en réjouit comme d'un retentissement de l'Evangile jusque dans le domaine des affaires.

Nos espérances d'union entre le peuple et nos projets d'assises internationales pour organiser la paix ! Elle les encourage, de toute la force de son amour et de toute la conscience de sa mission traditionnelle. C'est elle qui nous a mis ces sentiments au cœur lorsqu'elle berçait sur ses genoux le monde chrétien. Pourquoi s'effraierait-elle de voir grandir, dans notre virilité, les idées qu'elle nous inspirait quand nous étions enfants? Et pourquoi redouterions-nous de voir son influence s'exercer encore dans le sens de nos desseins ?

Une suprême hésitation vous arrête. Votre goût d'indépendance répugne à se soumettre à la direction d'une hiérarchie ecclésiastique. Croyant lire dans l'histoire des tentatives religieuses d'empiètement sur vos franchises civiques, vous redoutez toujours les mêmes visées de domination. Cette main qui se tend pour vous convier à une tâche commune,ne se proposerait-elle pas encore de vous asservir ?

C'est bien mal juger l'action passée du Catholicisme que de la voir uniquement dans les abus que la faiblesse

ou la maladresse des hommes a pu y introduire. Vous méconnaissez totalement la pensée profonde qui l'anime si vous n'y trouvez que ce souci d'ambition terrestre.

Quelle que soit la valeur de vos griefs, dont un examen impartial fait souvent justice, quels que soient les sentiments discutables qu'on ait soupçonnés en certaines de nos poitrines, l'Eglise n'a cessé de poursuivre une œuvre de désintéressement.

Ce n'est pas l'autorité personnelle de ses ministres qu'elle veut faire triompher, pour leur profit, mais la souveraineté de Dieu, dispensatrice du droit pour tous et protectrice de la liberté humaine. Ses chefs ne prétendent pas courber sous leur caprice les puissances séculières instituées par l'ordre divin lui-même pour le gouvernement temporel des peuples. Mais en proclamant et en établissant une domination morale universelle, à laquelle tous doivent se soumettre, l'Eglise protège les Etats de la menace que les abus de pouvoir de l'un feraient peser sur les autres. De même que les inspirations de sa foi et la pratique de sa loi affranchissent les âmes des servitudes du mal. son influence croissante soustrait les nations à toutes les tyrannies illégitimes de la force.

En pénétrant les hommes de la conscience de ce qu'ils sont au regard de leur Maître suprême et de leur Rédempteur commun, elle les presse de rendre leurs rapports entre eux de plus en plus dignes, loyaux, respectueux, au souvenir de leurs obligations envers l'Etre

divin et de leur participation à son salut. Parce qu'elle les fait vivre filialement en face de Dieu, ils vivent fraternellement les uns près des autres. Ainsi s'épanouissent dans les consciences les principes et les vertus qui font les régimes libres, les mœurs pacifiques, les sociétés prospères et affectueusement unies.

“ La religion ne vous menace pas, disait Mgr Dupanloup au lendemain de 1871, quand déjà il fallait réparer des ruines et écarter des défiances. Elle ne vous menace pas, elle vous manque ! ”

Le Christ ne menace que le mal par qui nous sommes menacés. Il ne fait mourir en nous que le péché qui comprime notre vie, l'égoïsme qui contrarie nos rêves et compromet notre marche vers le bien. A toutes nos aspirations élevées qui lui doivent leur naissance, il donne leur plein développement, et par sa puissance divine les porte plus haut que notre infirmité ne pourrait les conduire.

Sans lui, tout risque demain de faire faillite encore et nos difficultés de l'après guerre demeureront insolubles comme le furent celles du passé.

Avec lui, rien n'est irréparable. Il est le Sauveur total, auquel sont suspendus nos destinées éternelles et le destin temporel de la civilisation, le Guide qui conduit vers les horizons infinis du ciel mais de sa même lumière sans limites, éclaire les routes d'ici-bas, celles qui montent, dans la splendeur de son rayonnement.

Puisque tout est perdu, que tout est à refaire, et que les architectes les plus audacieux hésitent en face d'une

telle entreprise, pourrions-nous refuser de suivre Celui qui s'est présenté au milieu du vieux paganisme croulant avec cette affirmation d'une audace inouie: " Je suis la voie, la vérité, la vie. Venez à moi et je referai le monde."

Si nos sociétés en construction se décident à l'appeler au milieu d'elles comme le directeur de leurs travaux, elles en recueilleront tant de paix, de liberté, de progrès, qu'il leur semblera que cet ouvrier de la gloire de Dieu ne s'est établi sur terre que pour faire le bonheur de l'humanité.

Le temps approche où les derniers obstacles à son accès vont disparaître, facilitant sa venue et son œuvre parmi nous.

La débâcle du Saint-Laurent se précipite au bas des berges de Montréal. Le soleil a affranchi les eaux profondes du long emprisonnement de leurs glaces, emportées vers les abîmes du large. Dans quelques jours, les transatlantiques viendront jeter l'amarre sur les quais du fleuve où leur arrivée sera saluée dans la fête d'une réception joyeuse.

Sous la chaude lumière de Dieu, dans le printemps d'une chrétienté renouvelée, ils se briseront de même les derniers préjugés qui compriment le jaillissement de la vie religieuse dans le monde et s'opposaient au retour du Sauveur. Déjà les flots redeviennent libres, les courants plus favorables. Et l'on aperçoit dans l'horizon qui s'éclaire d'azur la voile blanche que guettaient impatiemment nos yeux et nos cœurs.

Vous la reconnaissez, ô Canadiens, la nef sainte qui la première vint chez vous. Elle ramène aujourd'hui sur nos rivages la bénédiction du ciel : saluez-la, c'est le " Don de Dieu ! "

III.

Le 9 décembre 1916 se tenait à Rome, la plus auguste assemblée qui puisse se voir en ce monde : les Cardinaux de la Sainte Eglise en présence du Vicaire du Christ. Benoit XV venait d'introduire dans son conseil de nouveaux dignitaires de la pourpre. Il saluait d'une phrase d'éloge chacun d'eux et la nation dont ils étaient les fils. Trois avaient pour mère la France : ce fut à leur pays que le Pape réserva les dernières paroles de son discours.

Sa voix prit, pour les dire, un accent de conviction prophétique, dont les témoins furent soudain saisis. Et ces mots étaient si graves, cette vue d'avenir si grandiose, que contrairement à l'usage la noble assistance les souligna d'un applaudissement : " Nous nous réjouissons, disait le Souverain Pontife, dans la chère confiance de voir réaliser le vœu que nous formulions naguère : *"Utinam renoventur gesta Dei per Francos!"* Plaise au ciel que les gestes de Dieu se renouvellent par la nation des Francs !

Vous l'avez entendue, Français d'Europe et Français d'Amérique cette cloche de Rome qui sonne l'annonce de la Résurrection pour la race dont le sang fait de nous des frères.

Elles ne sont pas prescrites les promesses divines de notre passé. Notre avenir s'éclaire encore de leur beauté. Cette mission qui a mis une auréole au front de nos pères enveloppe de son éclat leur descendance et les routes ouvertes sous ses pas...

Cette gloire sainte peut toujours être la tienne, ô mon pays !

Tu n'es donc pas le peuple dégénéré, dont le destin est fini ; le peuple corrompu, corrupteur, impie, maudit, dont un étranger viendra, en vengeur du Très-Haut, briser les reins à coup de crosse et qu'il supprimera, comme un scandale de la chrétienté !

L'Eglise, ta mère, garde confiance en toi. Pendant cette guerre, le monde qui t'avait jugée avec sévérité t'a rendu son estime. Dans sa compassion pour tes douleurs, dans l'émerveillement de ton héroïsme, il oublie les tares qui l'avaient inquiété. Il t'admire. Il t'aime. L'Eglise n'a pas besoin de recommencer à t'aimer : Elle t'a toujours conservé une place privilégiée dans son cœur.

Dans la paix de demain, quand tu seras redressée sur ton piédestal triomphal, les nations qui attendent beaucoup de toi fixeront leurs regards sur les tiens, chercheront dans ton esprit l'inspiration de leurs pensées, mettront leurs cœurs au rythme de ton grand cœur. Vas-tu leur redevenir une entraîneuse vers l'idéal, une semeuse d'Evangile, l'ouvrière ardente d'une rénovation de la chrétienté ?

La voix la plus éminente de l'univers catholique fait appel à tes enfants pour restaurer cette civilisation du Christ dont tu fus l'initiatrice et, depuis quinze siècles, l'intrépide missionnaire. Ses pronostics ne seront pas déçus : les souhaits des Papes appellent la ratification de Dieu !

O peuple prédestiné, que ses fautes n'ont pas perdu, que ses reniements passagers n'ont pu conduire jusqu'à l'apostasie, que le schisme n'a pas détaché de Rome, que le scepticisme n'a pas matérialisé : Dieu te garde ta vocation, parce qu'au fond tu lui gardes ton amour.

Il sait bien qu'aux jours où tu pèches, c'est plutôt par l'égarement de l'intelligence que par la perversion du cœur. Tu fus parfois victime de l'erreur, rarement tu te laissas entraîner par l'égoïsme. L'orgueil ne recouvre pas tes faiblesses d'un voile d'hypocrisie. Ta loyauté reconnaît ses torts et ta générosité plus d'une fois a voulu les réparer, prête à faire le lendemain plus de bien qu'elle n'avait fait de mal la veille.

L'eau du baptême a depuis trop longtemps coulé sur ta tête pour qu'il ne reste pas dans tes veines des réserves de foi. Ton âme est trop noble pour ne pas croire au bien vivant.

Tes soldats se battent pour une cause qui dépasse les convoitises de la terre. Ils sont sincères quand ils affirment défendre le droit et vouloir la fraternité. Ils meurent pour un drapeau tissé d'idéal : dès que le vent des batailles en déploie les plis dans l'azur, leurs yeux y retrouvent la marque du Dieu inconnu dont ils hési-

taient seulement à prononcer le vrai nom. Inconsciemment, c'est lui qu'ils cherchent toujours. L'élan de leur générosité et de sa grâce les emportera jusqu'à lui. Ils achèveront de reprendre leur rang d'honneur dans le monde en reconquérant sa foi.

Pour vous, mes Frères, le vœu pontifical est déjà accompli.

Vos ancêtres sont venus sur ces terres lointaines dans la volonté d'y accomplir les gestes de Dieu. Héritiers de leurs saints désirs, vous avez poursuivi leurs travaux, et le ciel prolonge sur vous les bénédictions dont il combla leurs efforts. La Providence devait favoriser l'expansion d'un peuple qui s'est consacré, avec cette persévérance indéfectible, à l'expansion du Catholicisme. Une race qui donne des apôtres à l'œuvre immortelle ne peut pas périr. Parce que vous êtes restés fidèles à vos autels qui se dressent partout, vous restez fiers de vos berceaux qui se multiplient toujours.

Après plusieurs siècles, le pèlerin qui vient d'Europe sur les traces de Champlain et de Maisonneuve, découvre avec émotion leur survivance magnifique, parvenue à une prospérité que n'eurent pas osé rêver les premiers colons, maintenue à un degré de ferveur religieuse dont ils eussent remercié Dieu avec larmes. Le grain de senevé est devenu l'arbre puissant, grandi à travers les tempêtes qui n'ont pu le déraciner, élevant toujours plus haut sa cime, étendant toujours plus loin ses branches. La petite troupe des assistants qui entourait l'autel du P. Vimont s'est transformée en cette

multitude dont aucune église ne peut plus contenir l'ampleur. Je vous reconnais, ô mes aïeux, dans les visages et les pensées de cette foule de Notre-Dame, qu'on ne peut aborder une première fois sans qu'un tremblement monte du cœur jusque dans la voix et qu'on ne peut quitter sans que l'émotion du regret mette des larmes dans les yeux. Je vous retrouve, ô missionnaires de France, dans ces communautés religieuses dont la fondation date de vous, dans ce clergé où Saint-Sulpice perpétue vos traditions exemplaires, dans cet épiscopat qui affermit sans cesse en se développant votre jeune chrétienté et dont l'Archevêque de Montréal représente si dignement au sein de son peuple le zèle religieux, la sagesse patriotique, la bonté paternelle.

Que serez-vous devenus, Canadiens, quand d'autres siècles auront passé ?

Les vastes horizons s'ouvrent devant vous, ceux de l'espace et ceux de Dieu.

Les enfants de vos enfants auront peuplé vos plaines, et bien au delà, dans toutes les contrées du monde évangélisées par leur zèle, ils auront planté la croix de Jésus-Christ que Jacques Cartier vint jadis dresser sur votre sol. A travers le vaste continent de l'Amérique du Nord, s'entendra le murmure des syllabes harmonieuses redisant, avec une sonorité croissante, les mêmes pensées de foi qui retentirent sur des lèvres françaises dans les solitudes des forêts sauvages, à la place où s'élèveront alors les riches cités, encadrées dans la

grâce des campagnes fertiles, sous la bénédiction des clochers d'argent.

Nos yeux seront depuis longtemps fermés quand se déploieront ces spectacles.

Mais dans le trouble de nos heures de guerre, réjouissons-nous d'avoir entendu passer dans l'air ces voix du ciel, messagères d'espérance, et de contempler sur les hauteurs blanchissantes de l'avenir ces clartés d'aurore.

Un jour, nos fils tressailleront au son de l'Alleluia triomphal et sur le monde transfiguré verront briller le resplendissement de Dieu.



